



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



80

B. S.

Y. 10



10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

38

39

40

41

42

43

44

45

46

47

48

49

50

51

52

53

54

55

56

57

58

59

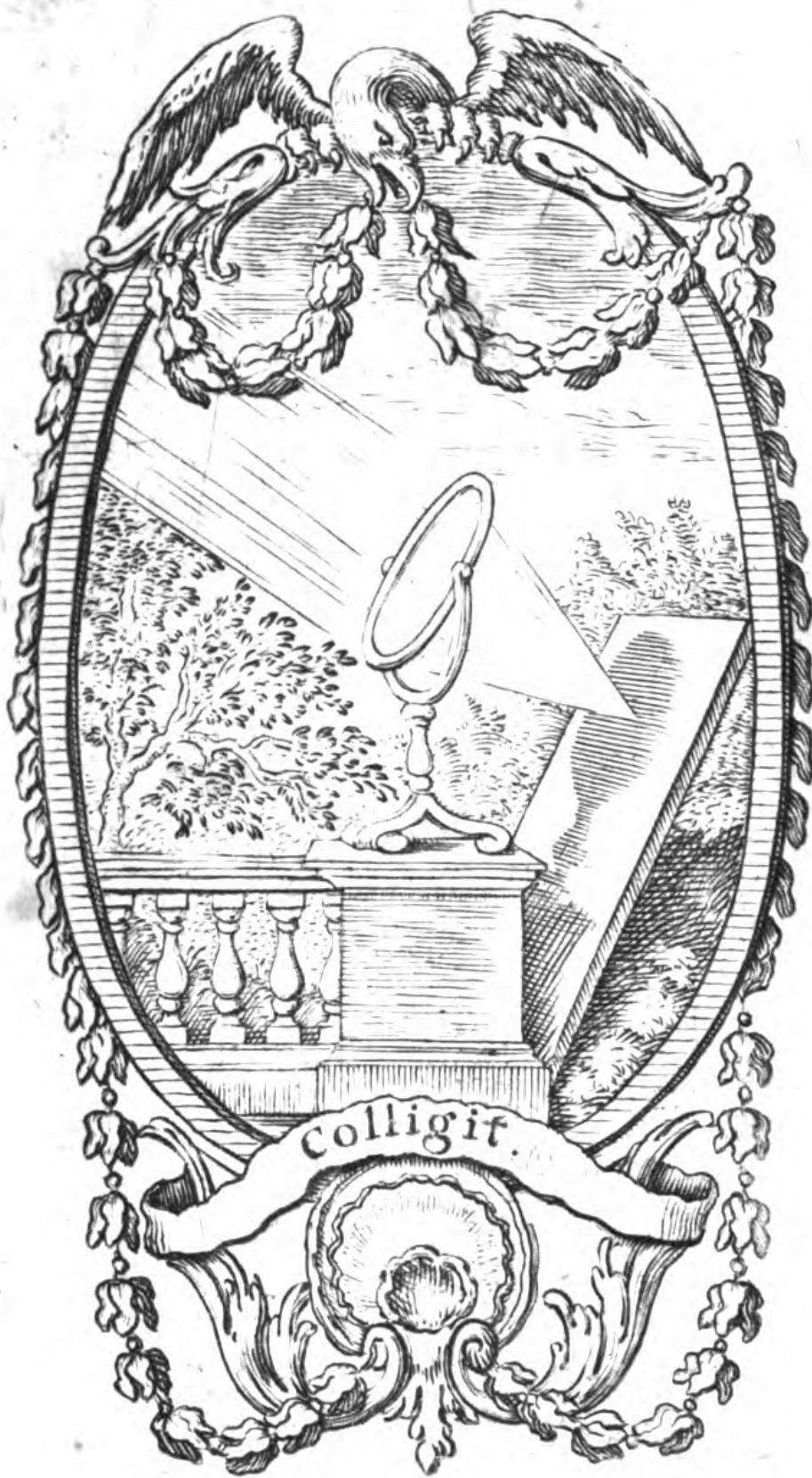
60

61

62



20 B 8 10.



JOURNAL BRITANNIQUE,

PAR

M. MATY,

Docteur en Philosophie & en Mé-
decine,

Pour le Mois de Septembre 1751.

TOME SIXIEME.



A LA HATE,
Chez H. SCHEURLEER, Junior.

Marchand Libraire sur le Pleyn.

M D C C L I.

TABLE DES ARTICLES

de ce Journal.

ARTICLE I. *The Works of ALEXANDER*
POPE. *Pag. 5.*

ART. II. *Météore observé à Huntington.*
38.

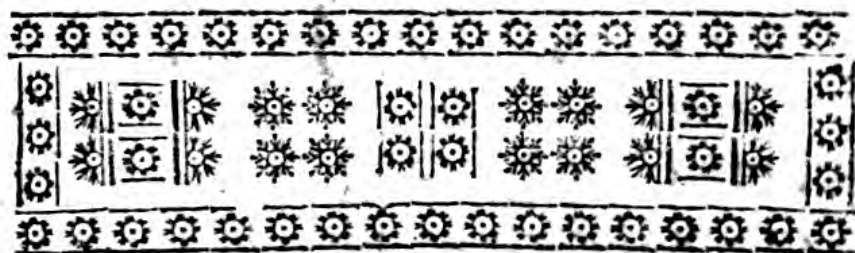
ART. III. *Letters concerning MIND &c.*
by JOHN PETVIN. 39.

ART. IV. *Lectures in NATURAL PHILO-*
SOPHY &c. by RICH. BARTON. 69.

ART. V. *Extrait d'un Lettre de *** sur*
le prix de la Vie. 89.

ART. VI. *An Eccbo to the Book called a*
Voici from Heaven, by ARISE
EVANS. 92.

ART. VII. *NOUVELLES LITTERAIRES.*
121.



JOURNAL BRITANNIQUE,

Mois de Septembre 1751.

ARTICLE I.

The Works of ALEXANDER POPE Esqr. in nine volumes complete, with his last corrections, additions and improvements, as they were delivered to the Editor a little before his death, together with the Commentaries and Notes of Mr. WARBURTON.

C'est-à-dire

*Les Oeuvres de Mr. POPE en neuf
volumes in Octavo avec les der-
Tome VI. A 3 niè-*

6 JOURNAL BRITANNIQUE.
*nières corrections & additions de
l'Auteur, & les Commentaires
& les Notes de Mr. WARBUR-
TON. A Londres chez J. &
P. Knapton, H. Lintot, J.
& R. Tonson, & S. Draper.
1751. Prix de deux guinées
en feuilles.*

✿ ○ ✿ L y a longtems que le
✿ I ✿ Public attendoit ce Re-
✿ ○ ✿ cueil. Les Ouvrages
de Mr. Pope reçus avec
un empressement, qui
fait également honneur à sa Mé-
moire & à sa Nation, ne se trou-
voient plus que difficilement.
On savoit qu'avant sa mort il
avoit pris un soin, que les grands
hommes devroient toujours pren-
dre, celui de revoir ses ouvra-
ges, de les perfectionner, & d'y
joindre des éclaircissmens, que
lui seul pouvoit donner. Il ne
s'en étoit pas tenu là. Depuis
plusieurs années il s'étoit atta-
ché un ami, qui dans une fami-
liarité intime a pu se former à
son

Mois de Septembre 1751. 7
son goût, & si je l'ose dire inter-
roger & copier sa mémoire.
Mr. Pope lui a remis par son
Testament le dépôt de ses pro-
ductions, avec la commission de
les publier, de les éclaircir, de
les défendre.

C'EST du moins de cette ma-
nière que Mr. Warburton a cru
devoir répondre à un choix qui
lui fait honneur. La Planche,
qui se trouve devant le titre,
indique & l'intérêt qu'il prend
aux ouvrages de son ami, & la
gloire qu'il s'assure en revêtant à
leur égard la qualité de second
père. Leurs noms unis comme
leurs bustes passeront désormais
à la postérité. L'Editeur n'a
voulu ni prostituer par une sou-
scription le nom de Mr. Pope,
ni grossir cette Edition de Piè-
ces peu dignes de ses vertus &
de ses talens, ni rien épargner
soit dans l'impression du livre
soit dans le choix des ornemens.
Les avantages, que cette édition
a d'ailleurs sur les précédentes,
sont 1. de renfermer tous les

8 JOURNAL BRITANNIQUE.

écrits originaux de Mr. Pope; 2. de contenir ses notes & ses dernières corrections; 3 de présenter quelques pièces & quelques vers qui n'avoient point paru encore; 4. d'être enrichie des Notes & des Commentaires de Mr. Warburton. Peut-être eût-on fû gré à ce dernier de s'étendre moins sur le sens des vers de son Auteur d'ordinaire assez clair, & de rapporter un plus grand nombre d'anecdotes souvent nécessaires pour saisir toute la finesse de certains traits. Je ne fais encore si le mélange des opinions & des querelles de Mr. Warburton avec les idées de son ami n'est point ici déplacé. Enfin j'aurois souhaité qu'on eût fixé la date de tous les Ecrits de Mr. Pope, & qu'une table générale des matières eût permis de retrouver aisément les passages frapans ou parallèles tant dans le texte que dans les notes.

EN annonçant cette Edition dans mes Nouvelles Littéraires

Mois de Septembre 1751. 9
res (a), j'ai regretté que Mr.
Warburton ait différé d'y join-
dre la vie de son illustre ami.
Elle doit remplir un volume en-
tier, & sera d'autant plus pro-
pre à intéresser, que Mr. Pope
y fera peint au naturel. Ses ta-
lens, ses vertus, & même ses
foiblesses, tout y sera apprécié.
En attendant que notre Savant
complète ainsi son édition, je ti-
rerai de quelques unes de ses
Notes, & sur-tout des Pièces &
des Lettres de Mr. Pope, le sujet
d'un Mémoire sur sa vie & sur
ses ouvrages.

LA famille de Mr. Pope étoit
assez distinguée, & ce qui vaut
mieux qu'être noble elle étoit
vertueuse. Son père, qui avoit
été marchand à Londres, quitta
son négoce, dans le tems que
Jaques II. perdit la Couronne.
Attaché à la Communion de Ro-
me,

(a) *Journ. Brit. Tom. V. Juillet.*
p. 325.

10 JOURNAL BRITANNIQUE.

me, il ne pouvoit par les loix de l'Etat placer son bien en fonds de terre, & non moins zélé pour la cause de son Roi, il se fit un scrupule de le prêter au Gouvernement. Il vécut du Capital, & ce bien qui se montoit à 15 ou à 20,000 L. St. se trouva presque entièrement consumé à sa mort, qui arriva en 1717. Son fils dans une de ses Pièces (b) s'est fait honneur à lui-même par le portrait qu'il a tracé de son père. Sa tendresse pour sa mère n'éclata pas moins & par la place qu'il lui donna dans plusieurs de ses Ecrits, & par les soins qu'il prit d'elle dans l'âge avancé où elle parvint, & par la douleur que lui causa sa mort. Elle mourut à sa campagne en 1733, âgée de 93. ans; & son fils, après avoir réuni les cendres de ses parens dans le même lieu,

a

(b) Dans son *Epître au Dr. AR-
BUTHNOT.*

Mois de Septembre 1751. Il a voulu que les siennes y fussent aussi déposées, & qu'une Epitaphe commune servit pour tous les trois (c).

C'est à ce père intègre, c'est à cette mère tendre & chérie que M^r. Pope dut le jour. Il naquit à Londres le 8. de Juillet 1688. Si la Nature le traita peu favorablement du côté de la figure & de la constitution (d), elle l'en dédommagea d'ailleurs par les talens les plus précieux. Il naquit Poète, & ne se rappeloit pas lui-même le tems où il avoit commencé à faire des vers. C'est d'une tante qu'il apprit à lire, & de deux ou trois pédans qu'il

(c) D. O. M. ALEXANDRO POPE,
viro innocuo, probò, pio, qui vixit annos 75; obiit 1717, & EDITHÆ conjugis inculpabili, pientissimæ, quæ vixit annos 93. obiit 1733. Parentibus bene merentibus, filius fecit; & sibi.

(d) Il étoit fort contrefait, & fut valétudinaire toute sa vie.

12 JOURNAL BRITANNIQUE.

qu'il reçut la première teinture des Lettres, plus propre à le dégoûter de l'étude qu'à l'animer à y faire des progrès. Mais son génie suppléa à tout. A huit ans deux mauvaises traductions de l'Iliade & des Métamorphoses s'étoient offertes à ses yeux; elles l'avoient attaché; il y avoit reconnu Homère & Ovide, & toute sa vie il parloit avec émotion du plaisir, que cette lecture lui avoit fait. Il n'avoit guère que dix ans, qu'ayant assisté au Spectacle pour la première fois, il réduisit l'Iliade Angloise en Tragédie, & engagea quelques uns de ses camarades d'école à la représenter. Ce fut à douze ans qu'il lut pour la première fois Waller, Spenser, & Dryden. Il trouva dans le dernier tout ce qu'il cherchoit; il y apprit les règles de la Poësie, & fit toujours depuis de ce grand Poëte son modèle, & de ses Pièces sa plus constante étude.

Le père de Mr. Pope s'étant retiré avec sa famille dans un pe-

Mois de Septembre 1751. 13

petit village nommé Binfield situé dans la forêt de Windsor, son fils l'y suivit, & ne s'en fia plus qu'à son goût pour le choix de ses occupations. Il lut seul les Auteurs, qui lui faisoient le plus de plaisir, & avant l'âge de quinze ans entendoit assez bien le Grec & le Latin. Animé peu après du desir d'apprendre le François & l'Italien, il demanda la permission d'aller à Londres; & quoique ses parens, uniquement attentifs à la conservation d'un corps aussi chétif & aussi infirme que le sien, s'opposassent d'abord à ce projet, il fallut enfin y consentir. Ce qu'on fait avec goût on le fait vite; c'est ce que notre Auteur éprouva par ses rapides progrès dans les deux langues. Dès lors les trésors du Parnasse lui furent ouverts, & il lut indifféremment les Critiques & les Poëtes tant de la Grèce & de Rome, que de l'Angleterre, de la France, & de l'Italie. Les cinq

14 JOURNAL BRITANNIQUE.

années qu'il employa de cette manière lui parurent toujours les plus agréables de sa vie.

LA première Pièce, que notre Auteur ait bien voulu sauver de l'oubli, auquel il a condamné diverses productions de sa jeunesse, est une *Ode sur la Solitude*. Elle fut composée à l'âge de douze ans. On y démêle aisément les traits de son génie, & même de son caractère. Un esprit délicat, libre d'affectation & de gêne; un cœur formé pour la vertu & capable de trouver en lui-même la source du bonheur. C'est à la même date à peu près qu'il faut rapporter les vers de notre Auteur sur le Silence, quelques imitations d'Ovide & d'Homère, & une traduction du premier livre de la *Thébaïde* publiée en 1711. Il avoit aussi ébauché un Poëme Epique, & fini une Comédie & une Tragédie, de sorte que quand il commença ses Pastorales, il pouvoit dire comme Virgile,
Cum

Mois de Septembre 1751. 15

Cum canerem reges & prœlia, &c.
Dans un âge plus mûr il eut la force de bruler ces premières productions ; & l'on assure qu'il fit bien.

Le voisinage du Chevalier Guillaume Trumbull (e), retiré comme lui dans un village de la même forêt, lui procura le plus grand de tous les biens, un véritable ami. Ce fut ce Chevalier, qui lia le jeune Pope avec ce qu'il y avoit de plus distingué parmi les gens d'esprit. Mrs. Garth, Congreve, & Walsh, virent avec plaisir un jeune Poëte se former sur le modèle, s'élever à la place de Dryden. Tous le pressèrent de mettre en œuvre les talens, que lui avoit donnés la Nature. Le dernier surtout lui représenta, que quoique l'Angleterre eût déjà produit

(e) Il avoit été Secrétaire d'Etat sous Guillaume III.

16 JOURNAL BRITANNIQUE.

duit un grand nombre de Poëtes, il y avoit encore une place vacante pour un Génie, qui à leurs qualités joindroit l'exactitude & la correction. Mr. Pope suivit ce conseil, & de tous les Poëtes Anglois il est le plus correct pour la méthode & le plus châtié pour le stile.

ENTRE les divers amis que se fit dans ce tems-là Mr. Pope, le Poëte Wicherley (f) parut le plus vivement s'intéresser à lui. Les Lettres qu'ils s'écrivirent depuis 1704 jusqu'en 1710 font bien plus d'honneur au jeune homme de seize ans qu'au septuagénaire vieillard. Dans le premier on trou-

(f) Fameux Auteur de plusieurs Comédies, dont les principales sont le *Misanthrope* & la *Campagnarde*. Il avoit beaucoup de feu, de satire, & d'esprit. On lui reprochoit d'en avoir trop. Mr. Congrève l'a imité; mais avec un peu plus de correction. Notice de Mr. Pope lui-même.

Mois de Septembre 1751. 17
trouve de la délicatesse, du jugement, un esprit mûr & solide; dans le second une affectation de jeux de mots & d'antithèses, une ignorance totale des loix de la méthode, une enfance si je l'ose dire continuée. Wicherley ne flatte Pope que pour en arracher des éloges, sous prétexte de lui demander des avis. Son jeune correspondant le croit sincère; il revoit à sa prière les pièces qu'il lui communique; il en marque trop librement les défauts. La censure déplaît; la froideur succède à l'amitié. & l'Archevêque de Grenade se dégoûte de Gil Blas.

C'ÉTOIT cependant à Wicherley de même qu'à tous ses autres amis que Mr. Pope avoit montré ses Pastorales. Ils concoururent tous à le presser de les donner au Public; mais quoique composées en 1704. elles ne parurent qu'en 1709. L'Auteur recueillit pendant ce tems-là les avis des gens de goût, car comme il le di-

difoit lui-même (g), nul écrivain ne prenoit plus de soin de ses ouvrages avant l'impression, ni ne s'en inquiétoit moins ensuite.

CES Pastorales font au nombre de quatre suivant l'ordre des Saisons. La première ou le Printems est dédiée au Chevalier Trumbull. La Scène est une aimable vallée, où dès le matin Stréphon & Daphnis occupés à garder leurs troupeaux, & réveillés par l'Amour & par les Muses, se font un défi à qui chantera le mieux sa maîtresse. Celui-ci promet un agneau, celui-là hazarde sa coupe, & Damon qui préside à leurs combats ne fait à qui donner le prix. Cette Eclogue faite à l'imitation de la III. & de la VII. de Virgile en ren-

(g) Dans sa comparaison ironique de ses Pastorales avec celles de Mr. Philips. Voy. *Guardian* Vol. I. N^o 40. Ce discours n'a point été traduit dans le *Mentor Moderne*.

Mois de Septembre 1751. 19
renferme plusieurs beautés. Mais
elles font choisies avec goût, &
relevées par l'art le plus sédui-
fant. Le Poëte Latin fait igno-
rer à Ménalque le nom de l'As-
tronome, dont la figure est sur
la coupe,

*Et quis fuit alter,
Descripsit radio totum qui gentibus
orbem.*

Pope suppose plus naturellement
ce me semble, que cette coupe
représente les Saisons, & ce Cer-
cle dont il ignore le nom, qui lie les
Astres entr'eux, & où se trouvent
les douze signes.

*And what is that, which binds the
radian' sky,
Where twelve fair Signs in beau-
teous order lie.*

Que de graces dans la Galathée,
qui se dérobe sous les Saules,
mais souhaite auparavant d'être
vue de son berger!

Et

*Et fugit ad salices, & se cupit ante
videri.*

Que la peinture d'Amyntas est rebutante en comparaison! Outre le désagrément de l'objet, nous ne nous accommodons point de ces amours faciles, & l'amant est dégoûté avant que ses chiens reconnoissent sa maitresse. Le Poëte Anglois nous intéresse tout autrement. C'est Délie, qui voyant Stréphon la chercher sous les arbres où elle se cache, feint de rire de son embarras & se découvre par cela même. C'est Sylvie qui court, mais qui jette un coup d'œil peu d'accord avec ses piés.

STREPHON.

*Me gentle Delia beckons from the
Plain,
Then hid in ashes, eludes her eager
Swain.
But feigns a laugh, to see me search
around,
And*

Mois de Septembre 1751. 21
And by that laugh the willing fair
is found.

DAPHNIS.

The sprightly Sylvia trips along the
Green,
She runs, but hopes she does not run
unseen;
While a kind glance at her pursuer
flies
How much at variance are her feet
and eyes!

Je pourrois étendre cette com-
paraïson, & en faire de pareilles
sur les trois autres Pastorales;
mais ce détail me meneroit trop
loin. Il vaut mieux renvoyer les
lecteurs aux Eclogues mêmes,
qui au jugement de l'Auteur ren-
ferment les meilleurs vers qu'il
ait faits.

Si les Eclogues de Mr. de Fonte-
nelle précédèrent ses réflexions (b),
il

(b) Voyez son Discours sur la Na-
ture de l'Eclogue.

22 JOURNAL BRITANNIQUE.

il semble que son jeune émule ait fait marcher d'un pas égal ses études & ses compositions. Du moins son Discours à la tête de ses Pastorales fut-il composé dans le même tems. On y trouve dans un ordre naturel ce que Heinſius, Rapin, Dryden, & Fontenelle ont dit sur ce ſujet, & les réflexions de l'Auteur lui-même puisées dans la contemplation de la Nature & dans les ſources du bon ſens. Je trouve encore dans une Lettre environ du même tems écrite à Mr. Walsh des réflexions très fines ſur l'harmonie des vers, & pluſieurs délicateſſes peu connues avant Pope aux Auteurs Anglois, & dont il ſe reconnoît redevable à Malherbe.

De quelque ſource que Virgile ait emprunté les idées de ſon Pollion, on ne peut qu'y remarquer beaucoup de conformité avec divers paſſages d'Eſaïe. Mr. Pope frappé de cet accord ſe flattoit de pouvoir l'imiter dans une Pièce deſtinée à célébrer, non
la

Mois de Septembre 1751. 23

la naissance d'un descendant d'Auguste, mais celle du fils de Dieu. Il donna le nom de Messie à cette Eclogue, qui réunit ce qu'on peut concevoir de plus sublime dans les images, de plus noble dans la versification. *Un feu céleste*, suivant l'expression de Mr. Steele dans une Lettre à l'Auteur, anime toute cette composition; le Poëte suit Esaïe & surpasse Virgile.

CETTE belle forêt, où le jeune Auteur faisoit sa demeure, méritoit bien qu'à l'exemple de Cowley & de Denham, il l'immortalisât dans ses vers. Ainsi les campagnes de l'Etne, les eaux de l'Aréthuse, ainsi les collines de Mantoue, les rives du Mincius, seront-elles connues, tant qu'on lira Théocrite & Virgile. *La Description de la Forêt de Windsor* y transporte en quelque manière tous les lecteurs. Descriptions, images, portraits, je ne sai qu'y admirer le plus. Ce chien, qui tantôt ardent poursuit dans les sillons la perdrix
qui

24 JOURNAL BRITANNIQUE.

qui se cache, & tantôt la découvrant se couche & semble la fixer; ce coursier impatient, qui bat du pié, devance sa course, & avant de commencer regrette mille pas qu'il perd (i), & ce chasseur qui plus impétueux encore presse son cheval, se penche sur sa tête, vole, & voit fuir la terre devant lui! Quelles graces dans l'épisode de la Nymphé, qui égarée de la chasse se voit poursuivie par Pan! Sa fuite anime le Dieu; l'ardeur du Dieu redouble la fuite de la Nymphé. Déjà son ombre l'atteint, son ombre allongée par le Soleil qui se couche. L'haleine de Pan se fait sentir. Eperdue,

es-

(i) Imitation de deux vers de Stace que Mr. Dryden regardoit comme admirablement beaux,

*Stare adeo miserum est, pereunt vestigia
mille*

*Ante fugam, absentemque ferit gravis
ungula campum*

Mois de Septembre 1751. 25
essoufflée, la Nymphé implore
son père, & transformée en fleuve
porte en murmurant dans son
sein ses ondes toujours vierges.
Heureux qui dans ces forêts mé-
rite les faveurs d'une auguste
Souveraine, & la reconnoissance
de ses concitoyens! Plus heu-
reux qui y vit pour lui-même,
pour la Nature, & pour les Mu-
ses. Tel Trumbull, tel Cowley,
tel Lansdown, &c. On sent
combien l'éloge des grands hom-
mes & des Héros, dont Wind-
sor fut la terre natale ou le der-
nier séjour, succède naturelle-
ment à ces Tableaux. Ce der-
nier morceau fut ajouté en 1713
à cette nouvelle production de
l'année 1704. Le Poëte dans un
âge plus mûr s'excusa presque
d'avoir composé des pièces de ce
genre, où dit-il *les descriptions oc-
cupent la place du sentiment*. Suis-
je trop jeune, ou fut-il trop sé-
vère? Le peintre de la Nature
le cède-t-il au peintre de l'ame?
La Poësie qui décrit les beautés
Tome VI. B est.

est-elle éloignée de celle qui excite les passions?

L'UNE & l'autre du moins furent rapprochées par notre Auteur. Que celui qui le nie lise s'il le peut sans émotion *l'Ode pour le jour de Ste. Cecile* composée en 1708. Cette pièce est divisée en sept Strophes. La première exprime par des vers sonores & différemment mesurés, les divers tons des instrumens, & leur différente opération sur l'ame. Les effets variés, que la Musique produit suivant la situation où l'on se trouve, font le sujet de la seconde Strophe. Le Poëte décrit dans la troisième avec l'expédition des Argonautes le pouvoir des sons pour produire l'héroïsme. Le voyage d'Orphée dans le séjour des Ombres occupe les trois Strophes suivantes. On y voit les supplices des damnés suspendus à l'approche du Poëte, le cœur des Divinités infernales fléchi par ses accens, ses regrets, son desespoir après avoir perdu pour
la

Mois de Septembre 1751. 27
la seconde fois son épouse, les
fureurs des bacchantes,

Il meurt ; je l'apperçois . . .
Mais ses derniers accens sont pour son
Eurydice ;
Eurydice dit-il d'une tremblante voix.

Enfin la septième & dernière
Strophe décrit l'influence de la
Musique & surtout de l'Orgue
dont Cécile fut l'inventrice, dans
les hymnes sacrés,

Cessez Poètes vains vos profanes con-
certs.

Cécile seule nous enflame ;
Orphée arrache à peine une Ombre des
Enfers,
Aux Cieux avec ses sons elle élève
notre ame.

Je l'avoue cependant, quelque
art, quelque harmonie qu'il y
ait dans cette belle Pièce, j'ad-
mire encore davantage celle de
Mr. Dryden sur le même sujet.
Mr. Pope lui rend justice dans
les vers de l'Essai sur la Critique,

28 JOURNAL BRITANNIQUE.
où il décrit le pouvoir d'un Musicien sur le cœur du Conquerant de la Perse; &, ajoute-t-il,

*Dryden nous fait sentir ce que put
Timothée,
And what Timotheus was is Dryden
now;*

vers, qui a échappé à Mr. Du Resnel. Dryden en effet a pris pour son sujet la succession des divers accens de Timothée, & celle des passions, qui avec eux passent dans l'ame d'Alexandre. Choix heureux, que rien ne pouvoit égaler, & qu'eut apparemment fait Mr. Pope, s'il avoit écrit le premier.

L'ESSAI de Poësie Lyrique, dont je viens de parler, n'est point le seul, qui soit sorti de la plume de notre Auteur. On a encore de lui deux Chœurs faits pour être inférés dans une Tragédie de Shakespear mise au Théâtre par le Duc de Buckingham. Ce Seigneur si connu par ses liaisons avec Dryden fut un
des

Mois de Septembre 1751. 29
des premiers amis de Mr. Pope,
de même que les Lords Som-
mers, Hallifax, & Lansdown,
l'Evêque Atterbury, & Mr. St.
Jean si connu depuis sous le nom
de Lord Bolingbrooke. C'est à
l'estime de tels juges, c'est aux
solicitations de tels amis qu'on
doit en quelque manière notre
Poète, puisque sans eux il n'au-
roit peut-être pas fait violence
à son penchant naturel pour la
retraite & pour l'obscurité.

LA plupart des jeunes gens,
qui commencent à écrire le font
sans avoir des principes fixes qui
les dirigent. C'est en composant
qu'ils s'instruisent, & leurs fau-
tes leur découvrent les règles.
Mr. Pope paroît avoir fait une
étude approfondie des règles
dans le tems qu'il les mettoit en
pratique. C'est avant l'âge de
vingt ans qu'il composa son *Essai*
sur la Critique. Au feu, à l'ima-
gination, à la légèreté de l'ou-
vrage vous reconnoissez le jeune
homme; à la solidité, à la juf-
tesse, à la correction qui y rè-

gnent vous jureriez que c'est un fruit de l'âge. Cet Essai si estimé de tous ceux qui savent juger a été traduit en plusieurs langues. Quelques personnes ont reproché à l'Auteur un défaut d'ordre, & c'est ce qui a engagé l'Abbé du Resnel à faire quelques changemens dans son élégante traduction de ce Poëme, & à la diviser en quatre chants. Mr. Warburton montre cependant par un Commentaire suivi, & par des Notes sur les principaux endroits de cet Essai, qu'il ne manque ni d'ordre ni de liaison. Le Poëte qui se propose d'enseigner à la fois l'art de bien écrire & de bien juger, envisage successivement trois objets, qui divisent ce Poëme en autant de parties. La première contient les principales règles de la Critique & de la composition, & finit par un bel éloge des Anciens, qui dans leurs Ecrits nous ont laissé des modèles du vrai beau. Les sources des faux jugemens font le sujet de la seconde

Mois de Septembre 1751. 31
de partie, & ici le Poëte remonte
de branche en branche, jusqu'à ce
qu'il parvienne à la cause la plus
générale & la plus commune,
c'est le défaut de mœurs. Quel-
les sont donc celles que doit a-
voir un vrai Critique? C'est la
troisième question qu'on peut fai-
re, & à laquelle on répond dans
la dernière partie de cet Essai,
que termine une courte histoire
de la Critique, & des princi-
paux Auteurs anciens & moder-
nes, qui ont excellé dans cet
art.

- MR. POPE s'attira encore par
cet Essai des reproches d'un
genre tout différent. Condamné
des Protestans, & suspect à son
Eglise pour avoir fait d'Erasme
son Héros, il prouva de même
qu'Erasme par son exemple com-
bien le poste de conciliateur est
délicat & difficile. Naturelle-
ment doux & modéré, peut-être
un peu timide, peut-être s'ac-
commodant aux circonstances &
au tems, il évita du moins dans
ses Ecrits de donner la préféren-

ce à quelque Secte de Politique ou de Religion que ce fût, & déplut par là presque également à toutes.

JUSQU'ICI les études de Mr. Pope n'avoient point été régulières, il s'en apperçut, & les recommença à vingt ans. Il continua cette tâche pendant sept ans, & avoit accoutumé de dire que pendant ce tems-là il avoit *desappris* ce qu'il avoit appris dans un intervalle d'une double longueur.

Ce n'étoit point à des études stériles que se bornoit notre Auteur. Un génie tel que le sien ne pouvoit être qu'actif. Son *Temple de la Renommée* bâti à l'imitation de celui de Chaucer (k), mais avec plus de goût & de solidité, fut composé en 1711. Le Temple est décrit sous la figure d'un quarré, avec quatre portes
tou-

(k) Vieux Poëte Anglois du XIV Siècle.

Mois de Septembre 1751. 33
toujours ouvertes & dirigées vers
les principales parties du monde.
L'Occident est pour la Grèce,
l'Orient pour la Perse, les
Indes, & la Chine. Au Sud vous
voyez l'entrée des Prêtres de
l'Egypte, & de ce modeste Con-
querant dont le char étoit tiré
par des Rois. Enfin le portique
Septentrional est pour les peu-
ples du Nord. Le temple mê-
me est la demeure des Conque-
rans, des Héros, & des Sages.
Dans le Sanctuaire se trouvent
les six Bustes d'Homère, de Vir-
gile, de Pindare, d'Horace,
d'Aristote, & de Cicéron. La
Déesse de la Renommée est au
milieu d'eux; elle y reçoit l'en-
cens confus & les vœux indis-
crets d'une foule d'adorateurs.
La peinture de cette Déesse a
quelque chose de frappant. Elle
ne paroît avoir à la première
vue qu'une coudée de haut;
mais à mesure qu'on la regarde
on la voit s'élever, & remplir
une voute immense. Je ne fai
cependant si l'image contraire

ne feroit pas la plus juste. Cette Gloire, Idole de la jeunesse, Colosse d'un coup d'œil, diminue quand on en approche, & s'exhale en une légère vapeur quand on croit en jouir. Notre Auteur paroît lui-même avoir cette idée, lorsqu'après avoir été spectateur & de ce Temple & de celui de la *Rumeur* qui lui succède, (car tout ceci se passe en vision,) il trouve achetée trop cher la place, qui dans l'un ou l'autre le feroit aux dépens de la tranquillité, de la sagesse, ou de la vertu. Plûtôt, s'écrie-t-il, que de m'élever par la flatterie ou par la malignité, accordez moi, grands Dieux! de vivre sans blâme & de mourir ignoré! C'est le moyen de ne jamais l'être que de penser ainsi, avoit répondu la Déesse à un petit nombre d'Auteurs aussi modestes que notre Poète; & peut-être se flattait-il avec raison qu'on lui appliqueroit la même réponse.

IGNORÉ! comment eût-il pu l'être? Sa manière d'écrire, sa
fa-

Mois de Septembre 1751. 35
façon de penser étoient dès lors trop distinguées pour qu'on pût s'y méprendre. En vain se cachoit-il dans diverses pièces du SPECTATEUR & du *Mentor moderne*, on les donnoit d'abord à leur véritable Auteur. Il s'en plaignoit lui-même dans une Lettre à Mr. Addison. Soit qu'il imitât l'*Himne à Venus* ou qu'il perfectionnât les *Vers d'Adrien*, soit qu'il composât la description des jardins d'*Antinous*, la recette pour faire un Poëme Epique, le discours sur la cruauté à l'égard des animaux, &c. on reconnoissoit d'abord Mr. Pope à son imagination, à sa délicatesse & à son humanité.

Ces traits brillent d'une manière bien vive dans la *Boucle de cheveux enlevée*. Ce Poëme entrepris pour reconcilier deux familles, qu'un incident aussi léger avoit brouillées, est en même tems le modèle de cette Satire des mœurs, qui reprend sans blesser & corrige avec agrément. C'est en 1711 que parut la pre-

mière ébauche de ce Poëme. Je l'appelle *ébauche*, tant parce qu'elle n'avoit couté que quinze jours à l'Auteur, que parce qu'il n'y avoit pas encore fait entrer ni Sylphes ni Gnomes. Il fit bien de n'en pas croire Mr. Addison, qui lui conseilloit de ne rien ajouter au premier crayon. De la manière dont le Systême du Comte de Gabalis est lié à l'action du Poëme, il en devient une partie essentielle, & une féconde source de nouvelles beautés. Si la traduction qu'on en a faite en françois ne les a pas toutes conservées, croyons-en un Auteur trop grand Poëte, & trop bon Juge; pour que son témoignage ne soit pas ici du plus grand poids. J'ai dessein, c'est Mr. de Voltaire qui s'exprimoit ainsi en 1726 dans une Lettre, dont Mr. Warburton cite quelques lambeaux, & dont je voudrois avoir pû copier l'original, „ de vous envoyer deux „ ou trois pièces de Mr. Pope, „ le meilleur Poëte de l'An- „ gle-

Mois de Septembre 1751. 37

„ gleterre, & à présent de tout
„ le monde. J'espère que vous
„ savez assez d'Anglois pour sen-
„ tir toutes les beautés de ses
„ ouvrages. Pour moi je trouve
„ l'*Essai sur la Critique* aussi supé-
„ rieur à l'Art Poétique d'Hora-
„ ce, que le Poème de la *Bou-*
„ *cle de cheveux* me paroît l'être
„ au *Lutrin* de Despreaux. Je
„ n'ai vû en aucun endroit une
„ imagination aussi aimable, des
„ graces si délicates, une aussi
„ grande variété, tant d'esprit,
„ tant de connoissance du mon-
„ de que dans cette petite pro-
„ duction ”.

Je finis ici la première partie
de mon Eloge de Mr. Pope. Les
ouvrages de sa jeunesse & des
deux premiers volumes de ce
Recueil m'en ont fourni le sujet.
Dans un second article je tâche-
rai de faire connoître les fruits
qui succédèrent à ces fleurs;
l'Homère, l'Essai sur l'homme,
les Satires, &c.

ARTICLE II.

Météore observé à Huntington.

JEUDE 8. Août V. S. à huit heures & demie du soir on eut ici une Aurore Boreale, qui dura jusqu'à minuit & demi. Vers les dix heures la clarté étoit le plus vive, & elle occupoit environ un fizième de l'Hémisphère ou trente degrés. Le lendemain à sept heures du soir plusieurs personnes virent au Midi une boule de feu qui tomboit avec rapidité, & qui éclata dans l'air à environ 200 piés de terre, au dessus d'un champs qu'on moissonnoit. Un Ecclesiastique, qui vit ce Météore, m'a assuré que cette boule ressembloit à une bombe, ayant une fusée d'environ deux piés, & que sa grosseur étoit celle d'une boule à jouer.

D. L.

A R-

ARTICLE III.

LETTERS concerning MIND,
to which is added a sketch
of UNIVERSAL ARITH-
METIC, comprehending the
DIFFERENTIAL CALCU-
LUS, and the DOCTRINE
OF FLUXIONS. By the late
Rev^d. Mr. JOHN PETVIN.
A. M. Vicar of Ilfrington in
Devon.

C'est-à-dire

LETtres sur L'AME, aux-
quelles on a ajouté un Essai d'A-
RITHMÉTIQUE UNIVER-
SELLE, qui comprend le CAL-
CUL DIFFÉRENTIEL & la
DOCTRINE DES FLUXIONS.
Par feu Mr. PETVIN. A Lon-
dres chez Jean & Jaques Ri-
ving-

40. JOURNAL BRITANNIQUE.
- vington 1750. In Octavo pag.
- 200. Prix de 3. sh. 6. d.

JE ne sai si l'Auteur de ces Lettres ne nous en donne pas dans la première une idée assez juste. Il veut que pour apprendre à penser & à communiquer ses pensées aux autres on écrive tout ce qui se présente à l'esprit, sans se mettre en peine de la clarté ou de la vérité des idées qu'on forme. On les examine ensuite à loisir; on les écrit de nouveau, on y revient plusieurs fois, jusqu'à ce que le sujet soit éclairci. Ceux dont la plume ne devance jamais la réflexion, écrivent toujours d'une manière gênée, mais en se donnant l'effort, notre composition devient aussi libre que la Nature elle-même, & la justesse & l'exactitude viennent aisément ensuite. Celui qui nous donne ce conseil l'a sans doute mis en pratique. Ces Lettres qu'on a trouvées après sa
mort

Mois de Septembre 1751. 41

mort (a) ne contenoient apparemment que les premières pensées sur des sujets qu'il eut peut-être mieux éclaircis. Du moins ceux qui les ont lues les trouvent-ils très obscures. En vain y chercheroit-on quelque division ou quelque ordre. Non seulement une Lettre est détachée de la précédente, mais les matières, qui se trouvent dans chacune n'ont souvent aucun rapport, ou n'ont qu'un rapport fort éloigné les unes avec les autres.

LES seuls Géomètres étoient admis aux leçons de Platon; pour bien entendre notre Auteur il faudroit commencer par étudier Platon, Xénophon, & Aristote dans leur langue originale. Mr. Petvin les cite perpétuellement de cette manière. C'est chez eux, mais principalement chez le der-

(a) On peut voir les *Nouv. Litt.* d'Août 1750. *Tom. II. p. 455.*

dernier, qu'il puise toutes ses idées. Aristote est selon lui le plus parfait des maîtres. Mais ce n'est point par des citations détachées qu'on peut espérer d'être parfaitement éclairci de ce qu'ont pensé ces anciens Sages, & notre Auteur ne propose souvent les explications que comme des conjectures.

„ AVANT que d'en venir aux
 „ Nombres & aux autres sujets
 „ dont je veux vous entretenir,
 „ (c'est ainsi que Mr Petvin
 „ commence sa seconde Lettre,) je ne saurois vous cacher ma
 „ surprise. Comment est-il ar-
 „ rivé que le vieux Philosophe
 „ de Samos, (Pythagore, dont
 „ il n'avoit rien dit auparavant,) se soit montré de nouveau
 „ dans le feu Comte de Shaftsbury? C'est je vous l'avoue un
 „ mystère pour moi. Peut-être
 „ suis-je trop peu au fait de la
 „ Littérature moderne, pour
 „ pouvoir l'expliquer. Le fait
 „ paroît cependant certain, &
 „ quelques raisons que pût avoir
 „ cet

Mois de Septembre 1751. 43

„ cet Auteur pour le desavouer,
„ il n'étoit dans le fond pas fa-
„ ché qu'on le crût. Pourquoi
„ sans cela son principal person-
„ nage (b), quand il paroît pour
„ la première fois, tient-il un
„ Virgile en sa main, si ce n'est
„ afin de nous entretenir de l'IN-
„ TELLIGENCE ACTIVE, &c, lors-
„ qu'il vient à se développer ” ?
J'ai rapporté ce passage, pour
donner quelque idée du tour
d'esprit de notre Auteur, & de
la méthode qu'il suit dans tout
son livre. Il se peint lui-même
dans le portrait qu'il vient de
tracer; & si l'esprit de Pythago-
re animoit Mylord Shaftsbury,
celui de ce dernier se décou-
vre sensiblement dans notre Au-
teur.

Pour connoître ce que
c'est que notre Esprit, il faut
être un bon Arithméticien, il
faut

(b) Voyez les *Moralistes* de Mylord
Shaftsbury.

44 JOURNAL BRITANNIQUE.

faut connoître les Nombres. Pythagore & Platon nous ont découvert ce mystère. Les nombres les plus nécessaires sont ceux qui règlent les proportions des *Sons harmoniques*, l'*Octave*, la *Quarte*, la *Quinte* & les accords intermédiaires. Voilà pourquoi l'Auteur nous donne une Table des nombres, dont les Anciens se servoient pour marquer tous ces accords, comme s'il eut été question de nous enseigner les fondemens de l'ancienne Musique. Ne prenez pas ceci pour une digression, Il n'y a rien de plus essentiel, & voici comment l'Auteur le prouve (c). „ Pre-
 „ nez, dit-il, deux choses aussi
 „ différentes qu'il soit possible;
 „ elles ont ceci de commun c'est
 „ que chacune d'elles EST. L'E-
 „ TRE ou l'ESSENCE est nécessaire-
 „ ment attachée à l'une & à
 „ l'au-

(c) Lett. III. p. 23. & Lett. XV.
 p. 90.

Mois de Septembre 1751. 45

„ l'autre. Cette idée d'existence
„ commune à ces deux choses
„ ne peut qu'être précédée de
„ celle de l'IDENTITÉ. L'idée
„ de la DIVERSITÉ est également
„ supposée; de sorte que la no-
„ tion de *deux* renferme néces-
„ sairement ces trois *Idées*, l'E-
„ TRE ou l'ESSENCE, l'IDENTI-
„ TÉ, & la DIVERSITÉ. Mais
„ de ces trois il en naît une qua-
„ trième, car chacune de ces
„ choses que nous appelons
„ deux, EST, est elle-MÊME, &
„ est DIFFÉRENTE de l'autre;
„ c'est-à-dire que l'ETRE, l'I-
„ DENTITÉ, & la DIVERSITÉ
„ sont UNIES & se rencontrent
„ ensemble dans chacun des deux
„ objets, autrement ces objets
„ cesseroient d'être ou ne se-
„ roient point deux.

„ Or, comme cette TÉTRAC-
„ TIE me donne l'idée de *deux*,
„ ainsi étant répétée elle me don-
„ ne celle de *trois*, & ensuite
„ celle de *quatre*, & ainsi de
„ suite. Si la répétition cesse
„ ou est bornée en quelque en-
„ droit,

46 JOURNAL BRITANNIQUE.

„ droit , elle présente toujours
„ l'idée d'un nombre *fini* & dé-
„ *terminé*. Mais si elle est conti-
„ nuée d'une manière *indéfinie* , el-
„ le nous donne l'idée de PLU-
„ SIEURS mais non pas celle
„ d'AUTANT. On peut donc dé-
„ finir le PLUSIEURS ou la MUL-
„ TITUDE, comme étant une re-
„ pétition *indéfinie* des idées de l'E-
„ tre, de l'Identité, & de la Diver-
„ sité jointes ensemble.

„ LES Anciens paroissent avoir
„ insinué ce mystère dans leurs
„ discours énigmatiques sur les
„ quatre Monades 1, 2, 3, 4.
„ Ces quatre nombres font en-
„ semble celui de 10, & si on
„ repète cette addition on a une
„ autre dizaine, & ensuite une
„ autre, & ainsi à l'infini, C'est
„ ainsi que tous les Nombres &
„ toutes les Choses naissent de
„ cette SOURCE.

„ DE l'existence du PLUSIEURS
„ dépend celle de la CONNOIS-
„ SANCE..... Car s'il n'y a pas
„ PLUSIEURS, ce qui est le MÉ-
„ ME DANS PLUSIEURS ne fau-
„ roit

Mois de Septembre 1751. 47

„ roit être, & sans ce même, il
„ n'y a rien de GÉNÉRAL ou
„ d'UNIVERSEL ; ni par consé-
„ quent de *raisonnement*, de Syl-
„ logisme, de démonstration, ni de
„ SCIENCE.

„ COMME toute l'*Harmonie*
„ naïssoit suivant les Anciens des
„ quatre Notes Originales, ils ap-
„ pelloient ces notes ou les
„ nombres qui les mesuroient
„ une TETRACTIE ; & comme
„ leurs *Compositions en Musique*
„ avoient du rapport avec les
„ *Systèmes de Science*, dans l'En-
„ tendement, trouver les PRIN-
„ CIPES DE LA MUSIQUE, &
„ ceux de la SCIENCE étoient
„ des problèmes du même gen-
„ re ”.

Si ces explications de notre Auteur laissent encore des obscurités sur cette matière énigmatique, nous devons nous en contenter & nous souvenir qu'il est de l'essence de la Philosophie d'être voilée.

NOTRE *Esprit* est donc un *Nombre Harmonique* ; mais c'est enco-
re

re un *Nombre qui se meut soi-même* (d). Cette définition n'étoit pas du goût d'Aristote, si l'on peut juger qu'un Philosophe n'est pas du sentiment qu'il réfute qu'il tourne même en ridicule. Mais malgré cette opposition apparente, Mr. Betvin prétend faire voir qu'il étoit du même avis que Platon. Sa preuve est assez singulière. „ Si Aristote „ eut cru que la nature du N^œs „ (de l'*Esprit*, de l'*Intelligence*) „ n'étoit pas aussi bien expli- „ quée par cette définition qu'el- „ le pouvoit l'être, il auroit al- „ légué ses raisons. Ne l'ayant „ pas fait, il faut qu'il eut la mê- „ me idée. *Vous ne sauriez*, dit- „ il, *expliquer les Passions, les* „ *Opérations, les Pensées, les Sensa-* „ *tions, les Plaisirs & les Peines de* „ *l'Ame par cette définition.* Mais „ cela ne prouve pas qu'elle ne „ puisse convenir à la partie in- „ tel-

(d) *Lett. VII. p. 52. & 57.*

Mois de Septembre 1751. 49
„telligente de l'Ame”. Vous
verrez que suivant notre Auteur
les pensées & les opérations sont
la partie passive.

Si les Nombres sont des Etres
qui pensent, on peut admettre
sans peine les ENTITÉS d'Aristote,
& l'existence réelle des
IDÉES de Platon. Cette doctrine
des Universaux si en vogue
autrefois dans les Ecoles, avoit
été rejetée depuis Descartes.
Notre Auteur veut la faire revivre.
Selon lui toutes les abstractions,
l'Etre, la Substance, la Raison,
&c. toutes les Idées, toutes
les vérités universelles, les
dix Cathégories d'Aristote, les
relations des Etres, les nombres,
les figures, &c. sont des Etres
qui ont une existence réelle; ils
existent hors des objets où nous
les concevons, ils sont éternels,
immuables, sans succession de
tems, &c.

„CETTE doctrine, dit notre
„Auteur (e), donnoit lieu à di-
„ver-

(e) *Lett. XVI. p. 95.*
Tome VI. C

„ verses questions, que les An-
 „ ciens trouvoient fort embaras-
 „ santes. Ces *Unités* ou *Monades*,
 „ qu'ils appelloient *ἰδέα* (*Idées*)
 „ avoient-elles une existence réel-
 „ le, en sorte qu'elles fussent tou-
 „ jours les mêmes, sans admet-
 „ tre de génération ni de cor-
 „ ruption? Lorsque ces UNITÉS
 „ se rencontroient dans des ob-
 „ jets sensibles, qui ont un com-
 „ mencement & une fin d'exis-
 „ tence, se *partagoient* - elles &
 „ devenoient - elles *plusieurs*, ou
 „ bien, (ce qui est regardé com-
 „ me impossible dans le *Philèbe*)
 „ avoient-elles une existence à
 „ part & *séparée* de celle de ces
 „ objets? Xénophon, qui sans
 „ doute avoit bien approfondi
 „ ces questions, paroît y avoir
 „ répondu, en faisant l'Intelli-
 „ gence humaine *égale* à la Di-
 „ vine, & en supposant que ces
 „ Idées étoient logées dans l'En-
 „ tendement Divin, hors des at-
 „ teintes du déchet ou de la cor-
 „ ruption, & que de là elles é-
 „ toient communiquées à l'En-
 „ ten-

Mois de Septembre 1751. 51

„entendement humain. Il est aisé
„de concevoir, suivant cette
„hypothèse, qu'une Intelligen-
„ce active a pu les copier dans
„les objets sensibles, de la mê-
„me manière qu'un Artiste copie
„la seule & unique Idée qu'il a,
„dans une multitude d'ouvrages
„différens”.

Si l'Auteur s'est imaginé que
l'hypothèse qu'il adopte lève en-
tièrement toutes les difficultés,
je ne saurois être de son avis.
1. Faire l'Entendement humain
égal à celui de Dieu, & cela
sans aucune limitation, est-ce
une supposition qu'on puisse fai-
re, & dans la question dont il
s'agit, de quel usage peut-elle
être? 2. Mr. Petvin confond, de
même que les Anciens, les idées
des choses avec les choses mê-
mes. Rien n'est cependant plus
différent. Une idée n'est pas
l'objet qu'elle représente. Or il
s'agit des choses sur quoi s'exer-
cent nos pensées & nos juge-
mens, & non des pensées & des
jugemens mêmes. Les pensées

peuvent être dans l'Intelligence Divine, qui connoît *tout ce qui est, tout ce qui peut être, & tout ce qui est vrai*; mais l'objet de cette connoissance où peut-il résider? Dire qu'il réside dans l'Intelligence Divine, c'est prononcer des mots vuides de sens. Un Artiste dit-on copie l'idée unique qu'il a dans l'esprit, dans les divers ouvrages qu'il fait. Quoi donc! toutes ces montres que l'horloger a faites sont-elles la même chose que l'idée qu'il en avoit? 3. Une copie n'est point l'objet qui est copié. Plusieurs tableaux faits sur un Original ne sauroient le devenir. Je ne vois pas que cela réponde à cette difficulté, comment une même chose en peut devenir plusieurs, comment elle en peut être une infinité? 4. Où, je vous prie, se trouvent les fausses idées, les faux jugemens? N'y a-t-il à leur égard aucune existence réelle? Comment notre esprit les forme-t-il? Si les hommes ne sont que des Etres passifs par rapport

Mois de Septembre 1751. 53
port aux jugemens vrais, ne deviennent-ils actifs que lorsqu'ils jugent mal ? J'aurois quantité d'autres questions à ajouter à celles-ci ; mais ce n'est point ici le lieu de les proposer.

MR. PETVIN n'a-t-il donc point de raisons pour appuyer son sentiment. Il en a sans doute. Voici quelques unes des plus précieuses (f). Quand nous disons qu'un tel Triangle a ses trois angles égaux à deux droits, cela n'est-il vrai que pendant qu'un tel Triangle existe, ou qu'une telle personne découvre & affirme cette vérité ? La chose n'étoit-elle pas vraie avant qu'il y eut aucun Triangle, ou aucun homme qui en examinât les propriétés ? Si les vérités n'ont point d'existence fixe & durable, si elles dépendent des hommes & des autres objets sensibles & contin-

gens

(f) *Ibid.* p. 97. *Lett.* VI. p. 49. & *Lett.* XVII. p. 109.

54 JOURNAL BRITANNIQUE.

gens, elles s'anéantiront avec eux; cette vérité même *il y a un Dieu* cessera d'en être une. Mais quand le monde & tous les Etres qui y sont périroient par un embrasement universel, ce qui est vrai le sera éternellement comme il l'a été de tout tems.

QUAND on seroit en peine de pouvoir répondre à de tels argumens, il suffiroit de dire que menant à des absurdités, ce ne sont que des Sophismes ou de purs jeux de mots. L'Auteur ne met aucune différence entre affirmer que ce qui est vrai n'a jamais été faux & ne le deviendra jamais, & attribuer à ce qu'on exprime par le mot *vrai*, & qu'il est plus aisé de sentir que de définir, une existence réelle indépendante des objets, où cette vérité est placée. Il me seroit aisé de remarquer plusieurs autres illusions, que se font ceux qui admettent ce principe. Je me contenterai de dire que les personnes qui après avoir formé certains assemblages d'idées, qui
ex-

Mois de Septembre 1751. 55
expriment des propriétés ou des
rélations de quelques Êtres, &
avoir donné des noms à ces as-
semblages, en font des Êtres
réels, ressemblent selon moi à
ceux qui ont fait des Statues de
bois & de pierre, & ont dit en-
suite *voilà nos Dieux.*

ON a vu comment l'Auteur
nous a appris à nous connoître
nous mêmes, disons quelque cho-
se des idées qu'il veut que nous
nous formions de Dieu. S'il n'en
faisoit aucune mention, son des-
sein ne seroit rempli qu'en par-
tie, puisque le sujet de ces Let-
tres est l'Esprit en général.

RENDONS lui d'abord justice;
il reconnoît l'existence & l'uni-
té de Dieu. Mais comme il s'est
extrêmement familiarisé avec
certains Philosophes Payens, dont
il ne parle jamais qu'avec éloge,
il semble qu'il ait puisé chez eux
plusieurs de ses idées, plutôt
que chez les Ecrivains sacrés,
qui apparemment lui ont paru
moins bons Philosophes sur le
chapitre de la Divinité qu'Aristo-

te ou que Platon. Je n'entrerais pas dans un grand détail, & choisirai simplement les traits qui m'ont paru les plus singuliers.

APRÈS avoir dit avec les Anciens (g), que l'*Esprit universel*, qui est Dieu, ne sauroit être mieux représenté que sous l'emblème d'un Cercle, dont le centre est partout & la circonférence nulle part; „ quelle est, pour-
 „ suit Mr. Petvin, cette CHOSE,
 „ qui nous met en état d'apper-
 „ cevoir toutes les idées univer-
 „ selles; ou puisque chaque vé-
 „ rité est une Idée, quelle est
 „ cette IDÉE GÉNÉRALE qui se
 „ trouve dans les autres Idées
 „ générales, & est la même dans
 „ toutes? Aristote dit en effet
 „ *Νεσ εἶδος τῶν εἰδῶν* (*l'Intelligence est*
 „ *l'Idée des Idées*), & on trouve-
 „ ra que sa pensée est juste, si
 „ l'on considère que les termes
 „ de

Mois de Septembre 1751. 57

„ de toutes les propositions, qui
„ sont dans l'enceinte de la Scien-
„ ce, sont des εἶδη, ou des *Idées*
„ *générales*. Ainsi le N^s, ou l'*In-*
„ *telligence* doit être l'IDÉE GÉNÉ-
„ RALE non seulement de ces
„ *Idées générales*, qui sont des
„ *vérités évidentes* par elles-
„ mêmes, mais des autres *I-*
„ *dées générales* quelles qu'elles
„ soient.... Ainsi l'*Ame humaine*
„ est διὰ μέλει πάντα τὰ νοητά (la fa-
„ culté d'appercevoir tous les *discer-*
„ *nables*) & l'*Ame générale* est
„ l'ENTELECHIE. Car ce que
„ nous appercevons par succes-
„ sion, l'Esprit Divin l'apperçoit
„ à la fois. Ainsi nous devons
„ concevoir toutes les *vérités*
„ qui sont dans l'Euclide, & en
„ général toutes celles qui sont
„ l'objet de nos connoissances,
„ comme existant originellement
„ dans cette INTELLIGENCE UNI-
„ QUE, dans ce centre où je
„ suis, dans celui où vous êtes,
„ & partout ailleurs, & c'est de
„ là qu'elles se communiquent

„ à nous, pour ainsi dire *par par-*
 „ *ties (piece-meal)*. Ceci expli-
 „ plique à ce que je crois le
 „ *μονοειδὲς* de Platon, & son *πολὺ*
 „ *πέλαγος τῷ καλῷ*, expressions par
 „ lesquelles il me paroît insinuer
 „ que nous sommes dispersés ici
 „ & là dans l'Esprit Universel,
 „ comme des poissons dans la
 „ mer ”.

TELLE étoit la méthode de ces Philosophes, dont on nous van-
 te la Sagesse; telles étoient les
 leçons qu'ils donnoient à leurs
 auditeurs sur la nature de Dieu
 & sur celle de notre ame. Ils
 entreprenoient de peindre ce
 dont ils n'avoient aucune idée;
 pouvoient-ils en faire des
 portraits ressemblans? L'entre-
 tien de Jésus Christ avec Nico-
 dème suffit pour nous faire sen-
 tir la différence qu'il y a entre
 l'extravagance de ces Sages, &
 la Sagesse du Docteur céleste.
 Le vent souffle, dit-il en par-
 lant des opérations du S. Es-
 prit sur les cœurs qu'il ani-
 me

Mois de Septembre 1751. 59
me (b), où il veut, & tu en entens le son, mais tu ne fais ni d'où il vient, ni où il va. Ainsi en est-il de tout homme qui est né de l'Esprit. Il y a, lui vouloit-il dire, une infinité de choses dont vous connoissez la réalité par leurs effets, encore que les causes vous soient invisibles, & la manière d'agir inconnue. Ainsi en est-il des opérations du S. Esprit dans les hommes. Ils découvrent son action par les changemens qu'il a produits, mais la manière dont il les a opérés passe leurs idées.

ARISTOTE croyoit le monde éternel; il en nioit la création. Mr. Petvin ne dit pas positivement ce qu'il en pense, il tache seulement de prouver que l'idée ordinaire qu'on en a est contradictoire (i). „ La définition „ qu'on donne de la Création est „ celle-ci, faire qu'une chose qui „ n'ex-

(b) JEAN. III. 8.

(i) Lett. XVII. p. 98.

„ n'existoit pas existe. Mais l'idée
 „ d'exister est renfermée dans cel-
 „ le de quelque chose; autrement
 „ ce n'est pas quelque chose, ce
 „ n'est rien, & faire que quelque
 „ chose existe, c'est faire exister
 „ ce qui existe déjà. Mais pen-
 „ dant que je tiens cette plume,
 „ personne ne sauroit l'y placer,
 „ & il n'y a aucun pouvoir, qui
 „ puisse me transporter dans la
 „ chambre où je suis ". On
 prouveroit par ce raisonnement
 qu'il n'y a aucune action dans le
 monde; car produire quelque
 effet que ce soit, c'est produire
 ce qui n'étoit pas auparavant.
 Ignore-t-on que dans toute pro-
 position qui exprime quelque
 changement dans un sujet, le
 mot qui désigne le sujet a une
 double signification, il exprime
 ce qu'il étoit avant le change-
 ment, & ce qu'il est devenu
 depuis?

LA IX. Lettre roule sur l'har-
 monie, l'union & la correspondan-
 ce, qu'il y a dans la Nature consi-
 dérée comme un Etre animé & intel-
 li-

Mois de Septembre 1751. 61
ligent, c'est-à-dire comme un Etre
actif, qui a du sentiment & de la
connoissance. „ S'il y a, dit l'Au-
„ teur (k), une harmonie & une
„ correspondance dans la Nature
„ considérée comme PASSIVE,
„ il doit y avoir une harmonie &
„ une correspondance proportionées
„ dans la Nature considérée com-
„ me ACTIVE, c'est-à-dire com-
„ me étant la CAUSE de la pre-
„ mière. Elle agit d'une maniè-
„ re harmonique & toujours
„ semblable à elle-même, lorf-
„ qu'elle communique aux hom-
„ mes & à toutes les autres Intelli-
„ gences, en quelque endroit que
„ ce soit, la CONNOISSANCE des
„ mêmes PRINCIPES GÉNÉRAUX,
„ soit par la voye de la Science
„ soit par celle de l'Opinion.
„ La Nature ne permet pas que
„ le HAZARD dirige les mouve-
„ mens de ces Etres; elle leur
„ donne une Loi qu'ils ne sau-
„ roient

„ roient violer, un *Principe d'ac-*
 „ *tion qui les détermine*, & qui se
 „ trouve dans leur ENTENDE-
 „ MENT, c'est-à-dire en EUX-
 „ MÊMES. Elle agit en général
 „ partout d'une manière unifor-
 „ me, communiquant également
 „ à toutes choses l'ÊTRE, la
 „ FORME, & l'ARRANGEMENT,
 „ & les jettant pour ainsi dire
 „ dans un même moule. Εἶδος καὶ
 „ γένος ἀποτυπῆται πασα ἡ φύσις (1).
 „ Si mettant à l'écart cette Vue
 „ *relative* de la Nature, nous
 „ l'envisageons en *elle-même*, non
 „ comme un Être ACTIF, mais
 „ comme une Être SPÉCULATIF,
 „ qui a du SENTIMENT & de
 „ l'INTELLIGENCE, elle nous pa-
 „ roîtra encore dans une parfaite
 „ *harmonie avec elle même*. De
 „ quelque point de l'UNIVERS
 „ qu'elle dirige ses regards, elle
 „ le contemple tout entier d'une
 „ *vue facile & complète*. Elle a
 „ en

(1) PLAT. *Epigen.*

Mois de Septembre 1751. 63

„ en même tems les mêmes
„ OBJETS INTELLECTUELS inti-
„ mement présens, les uns co-
„ piés sur ce qu'elle voit, les au-
„ tres sans l'être, & uniquement
„ en elle-même ". Comme l'Au-
teur attribue ici à la Nature tout
ce qu'il dit ailleurs de Dieu, &
qui de son aveu ne peut conve-
nir qu'à lui, il semble qu'il les re-
garde comme le même Etre. Cet
Etre ne diffère point de l'assem-
blage de tous les objets sensibles
& finis, que nous appellons le
Monde, puisqu'il considère suc-
cessivement cet assemblage com-
me *passif* & comme *actif*, com-
me animé & comme vivant.
Quant à cette *Loi*, que Dieu ou
la Nature a mise *également* dans
les entendemens de tous les E-
tres intelligens, & *qu'ils ne sau-*
roient violer, si l'on fait quelque
attention à cet endroit, & si on
y joint divers autres morceaux
de ce livre, il sera difficile de se
méprendre sur les véritables prin-
cipes de l'Auteur.

EN voilà assez sur la I. partie
de

64 JOURNAL BRITANNIQUE.

de ce livre ; un petit nombre de remarques suffira pour donner une idée de la seconde.

1. IL paroît d'abord que l'Ouvrage ne répond point au titre. On promet d'enseigner les principes du *Calcul différentiel* & de la *Doctrine des Fluxions* par une méthode plus sûre & plus exacte que celle qui est en usage. Mais l'Auteur déclare dès l'entrée qu'il n'admet que des *Différences finies*, & que la *Doctrine des Fluxions* n'a rien de commun avec son *Arithmétique*.

2. DANS toute grandeur , ou dans toute équation qui renferme une ou plusieurs changeantes, x, y , si l'on nomme x quelque accroissement fini de x , & y quelque accroissement fini de y , il faut substituer $x + x$ à x & $y + y$ à y dans la grandeur ou dans l'équation donnée, & retrancher la première équation de la nouvelle. Ce qui restera, sans en ôter aucun terme, sera la différence qu'on cherche. Si l'on a cette *Différentielle*, l'Auteur
don-

Mois de Septembre 1751. 65
donne des regles pour retrouver l'Equation primitive. C'est là cette *Arithmétique universelle perdue depuis des siècles*, & que notre Auteur ressuscite (m).

3. NOTRE Auteur applique son calcul à divers exemples. J'en rapporterai deux. Dans le premier, x y représente une Suite composée par la multiplication des deux Suites x , y . Les termes successifs de ces deux Suites son x , x' , x'' , x''' &c. y , y' , y'' , y''' &c. Ces termes vont en diminuant, & comme x est la différence constante de la première, & y celle de la seconde, on voit que ce sont deux progressions Arithmétiques. Si l'on prend
les

(m) Ce Calcul des différences finies n'est pas nouveau. Voyez les Memoires de Mr. Nicole sur ce sujet dans l'Acad. des Scienc: de 1717 & de 1723. Un autre Auteur en a aussi dit quelque chose dans le *Journ. Litt.* Tom. XI, Art. 14.

les différences des termes consécutifs de la Suite x y selon les règles de notre Auteur, le premier terme de la Suite x y moins le dernier sera égal à la somme de la Suite des Différences, & cette dernière Suite aura un terme de moins que celle dont on a pris les différences. Dans le second exemple, la Suite est x^n ; x a ses différences constantes comme dans le premier exemple, & la conséquence est la même. Il ne faut pas s'en étonner. Ces deux exemples ne sont que des cas très limités de cette proposition. Soit A, B, C, D, E, \dots, Z une Suite quelconque, dont le premier terme est A & le dernier Z . Quel'on prène les différences des termes consécutifs de cette Suite, (constantes ou variables, finies ou infiniment petites), savoir $A-B, B-C, C-D, D-E$, & ainsi de suite jusqu'à Z , je dis que $A-Z$ est la somme de cette Suite de différences; ce qui n'a pas besoin de preuves.

Mois de Septembre 1751. 67

4. LE Calcul des *Fluxions* ou des *Infiniment petits*, a été attaqué par plusieurs Mathématiciens, en Angleterre, en France, & ailleurs. Mais l'évidence a prévalu ; il s'est trouvé que toutes les oppositions n'avoient leur source que dans un mal-entendu, ou dans la difficulté de concevoir l'Infini & d'en bien raisonner. Il semble qu'on devroit être armé de raisons nouvelles & invincibles, pour renverser une doctrine si bien établie. Celles de notre Auteur sont-elles de ce genre ? Qu'on en juge par celle qu'il fonde sur une Equation qui n'a point d'autre Inconnue que x . Tout le monde fait que dans une pareille Equation x ne peut avoir qu'une ou plusieurs valeurs fixes & déterminées. Ce n'est pas une grandeur changeante ; elle n'a donc aucune différence ni finie ni infiniment petite. L'Auteur suppose cependant qu'elle en a, & de cette supposition contradictoire il tire des conséquences, qui

68 JOURNAL BRITANNIQUE.
qui renversent la Doctrine de
Newton.

5. MAIS ce qu'il y a de singulier, c'est que notre Auteur, après avoir combattu les principes de ce Calcul, les adopte lui-même. Il suppose des Suites, qui vont en diminuant à l'infini, en sorte que le dernier terme devient égal à zéro, & c'est en le comptant pour rien qu'il détermine la somme de ces Suites. N'est-ce pas là une *Différence infiniment petite*; n'est-ce pas là le Calcul de Newton? C'est par une supposition toute pareille qu'il détermine la Quadrature de la Parabole & celle d'autres Courbes. Il le fait de la même manière que nos Mathématiciens. Il y a cette petite différence. Newton veut que dans une Equation qui renferme des différences, on retranche tous les termes, où la différence infiniment petite monte au Quarré ou à quelque autre Puissance. Notre Auteur ordonne de mettre T en place de tous les termes, qui contiennent ces
Puif-

Mois de Septembre 1751. 69
Puissances, & ensuite de retrancher T , lorsque la différence x devient nulle.

P. M.

ARTICLE IV.

LECTURES IN NATURAL PHILOSOPHY designed to be a foundation, for reasoning pertinently upon the Petrifications, Gems, Crystals, and sanative Quality of LOUGH NEAGH in Ireland, and intended to be an Introduction to the Natural History of the several Counties contiguous to that Lake, particularly the County of Ardmagh. By RICHARD BARTON B. D.

C'est-à-dire

LEÇONS DE PHILOSOPHIE NATURELLE destinées à donner de justes idées des Pétifications, des Pier-

Pierreries , des Cristaux , & des Vertus Médicinales du Lac NEAGH en Irlande , pour servir d'Introduction à l'Histoire Naturelle de diverses Provinces des environs , & en particulier de celle d'Armagh , par Mr. BARTON &c. Dublin , aux dépens de l'Auteur , chez G. & A. Ewing 1751. In Quarto pag. 209. & VII. Planches en taille-douce. Prix 9. sh.

IL y a longtems qu'on parle avec admiration de ce Lac. Les premiers Historiens de l'Irlande en ont fait une des merveilles de leur País. Nennius Ecrivain du IX. Siècle décrivoit la pétrification des pieux enfoncés dans cet étang, comme un phénomène familier aux habitans & souvent opéré à leurs yeux (a). On a ajouté depuis que

(a) *Est aliud Stagnum , quod facit ligna durescere in lapides. Homines autem*
fin-

Mois de Septembre 1751. 71
que la partie du bois enfoncée
dans le limon se changeoit en
pierre, que celle qu'entouroit
l'eau devenoit fer, & que la par-
tie exposée à l'air demeuroit
bois. Suivant quelques Auteurs
ce double changement se faisoit
au bout d'un an; selon d'autres
il en falloit sept pour le produi-
re. Quatre vers latins expriment
cette transformation;

*Est Lacus Ultonia, Neachum quem
nomine dicunt,
Cujus si quivis Aquilentam affigat
ad imum,
In tres septennis species distinguitur
annis;
Pars fundo ferrum, cos fluctibus,
arbor aprico.*

IL est rare qu'une Tradition
an-

*findunt ligna, & postquam formaverunt
in eo usque ad caput anni, & in capite
anni lapis invenitur, & vocatur Stagnum
Loch-eachac. In Ogygia. Voyez aussi
Boetius, Tollius, &c.*

ancienne ne soit point fondée sur quelque chose de vrai; & la tâche des Philosophes c'est de dégager des fables populaires les véritables merveilles. C'est ce que diverses personnes ont entrepris à l'égard de ce Lac, & les Mémoires de la Société Royale renferment plusieurs Ecrits, qui lui ont été présentés sur ce sujet. Le premier de ces Ecrits est de l'année 1684 (*b*), & fut composé par Mr. Molineux, en réponse à des questions, qui lui avoient été faites sur ces Pétrifications par le Secrétaire de la Société Royale. Depuis lui Mr. Smith en 1685 (*c*), Mr. Nevil en 1713 (*d*), & enfin Mr. Simon en 1746 (*e*), ont communiqué à la même Société leurs observations & leurs conjectures. Mais avec
les

(*b*) *Phil. Trans.* N^o. 158. *Art.* I.
& 166. *Art.* VII.

(*c*) *IBID.* N^o. 174. *Art.* I.

(*d*) *Ibid.* N^o. 337. *Art.* XXIX.

(*e*) N^o. 481. *Art.* VIII.

Mois de Septembre 1751. 73
les recherches font nées les disputes, & ceux qui fouhaitoient d'être éclaircis sur l'origine, la nature & l'époque de ces pétrifications, ont vû leurs doutes s'accroître par les efforts mêmes qu'on a faits pour les dissiper.

JE n'ai pas dessein de rapporter les divers sentimens qu'on a proposés ; je me bornerai au point principal, qui a divisé les observateurs. Les uns ont prétendu que la terre des environs avoit la propriété attribuée aux eaux du Lac (f). Ils se fondoient sur ce que les pétrifications ont principalement été trouvées à quelque distance de l'eau, & que l'épreuve des pieux enfoncés dans le Lac n'avoit jamais réussi. Les autres ont cru que les eaux du Lac avoient cette vertu, mais
sim-

(f) Mrs. Smith, Nevil, & après eux le Dr. Woodward & les derniers Editeurs de Varenius.

Tome VI.

D

simplement dans des endroits particuliers, qui pouvoient répondre à des Sources pétrifiantes, & qu'il falloit découvrir pour être témoin de ces surprenantes métamorphoses (g).

CETTE diversité d'opinions a donné lieu à quelques Physiciens de révoquer en doute la réalité des pétrifications elles-mêmes; ils ont du moins voulu les réduire à des incrustations pareilles à celles de plusieurs fontaines, telles que celle d'Arcueil (h). D'autres Naturalistes ont cru que l'époque de cette transformation étoit antérieure à toutes les histoires, & que le Déluge seul avoit pû la produire (i). La plu-

(g) Mrs. Molineux & Simon.

(h) Mr. de Buffon *Hist. Nat. Tom. I. p. 427.*

(i) Mr. Hill *Review &c. p. 189.* (Voy. *Journ. Brit. Tom. IV. Février. p. 239*). Ce Naturaliste a bien changé d'avis depuis l'impression du I. Volume.

Mois de Septembre 1751. 75
plûpart des morceaux de bois
pétrifiés étoient, ont-ils dit, des
productions de pais éloignés, &
la cause qui les a transportés si
loin de leur Patrie étoit aussi seu-
le capable de les changer ainsi.
Nos eaux pétrifiantes ne soutien-
nent guère que du Spar ou de la
chaux. Ces minéraux y sont
trop peu subtilisés, pour pouvoir
s'insinuer dans les pores & entre
les fibres du bois; aussi ne for-
ment-ils que des croutes molles,
friables & calcaires. Il n'en é-
toit pas ainsi dans le tems du
Dé-

lume de son Histoire Naturelle impri-
mé en 1748. Là (p. 639) il se dé-
claroit pour l'opinion dont il se moc-
que à présent, & celle du Déluge
qu'il adopte lui sembloit alors man-
quer même de vraisemblance. On ne
blâme nullement cet Auteur d'avoir
acquis de nouvelles lumières, mais
on voudroit qu'avec quelque indul-
gence pour celles des autres, il eût
encore eu l'équité de bien vouloir
se critiquer lui-même.

Déluge. Alors les eaux imprégnées de la solution des pierres les plus dures pénétroient les diverses substances qu'elles rencontroient, & formoient, en déposant leurs parties dans les plus petits canaux, de véritables cailloux.

CE dernier Système, qu'on ne pourroit proposer avec plus de confiance, si l'on avoit été témoin de l'universelle inondation, ou si Moïse nous avoit laissé une description philosophique de ses effets, ne manque point de difficultés. Ce n'est pas ici le lieu de les rapporter. On l'a fait plusieurs fois, & mon but principal, après avoir mis mes lecteurs au fait de l'état de la question, doit être d'indiquer en peu de mots les découvertes & les idées de Mr. Barton.

Je suivrai pour cet effet l'ordre des six Discours, qui composent son Livre. Le I. a le titre de *Leçon Élémentaire ou Mathématique*. L'Auteur s'efforce d'y prouver par une suite de propositions,

Mois de Septembre 1751. 77

tions, que l'eau, la terre, le feu, & l'air ne sont jamais dans un état de pureté, & que chacun de ces Elémens contient en quelque proportion les trois autres. Cela peut être vrai; mais les personnes délicates en démonstrations ne s'accommoderont peut-être pas de raisons, qui sentent trop l'*Analogie* (k). J'en dis de même des Théorèmes sur la divisibilité de la matière, sur l'augmentation des surfaces dans la division des solides, & sur la suspension & le transport des corps pésans dans les fluides.

IL n'ya, ce me semble, encore rien de nouveau ni de fort approfondi dans la II. Leçon appelée la *populaire*. Les propriétés des divers Elémens sont assez connues, & pour l'usage qu'en vouloit faire notre Auteur, le

moins.

(k) On a parlé de cet Ouvrage précédent de notre Auteur dans ce Journal, Tom. II. Juin p. 229.

78 JOURNAL BRITANNIQUE.
moindre Traité de Physique eût
pû suffire.

CE n'est que dans le III. Discours que Mr. Barton entame son sujet. Cette *Leçon des Métamorphoses*, ou plutôt ce catalogue des principales curiosités trouvées depuis 1745 près du Lac est peut-être ce qu'il y a de plus intéressant dans ce livre. Ce catalogue fait partie d'une Collection de plus de 400 espèces de pétrifications, qu'on conserve actuellement à Dublin, en attendant que quelque Société veuille l'acheter. On en a envoyé divers morceaux à l'Université de Dublin, à celle de Cambridge, au Dr. Mead, & à quelques autres Savans. La pièce la plus curieuse de cette Collection est un bloc, qui auroit pesé 700 livres, si on n'en avoit pas détaché vers le haut un fragment de huit livres. La forme extérieure du bloc est celle d'une vieille souche, mais sans aucun reste de racines. La couleur extérieure est blanche avec un mélange de jau-

Mois de Septembre 1751. 79
jaune en quelques endroits. Mais
cette croute est fort mince, &
& le dedans est d'une couleur
d'ardoise. C'est une véritable
pierre, sur laquelle on a usé plu-
sieurs outils avant que d'en pou-
voir polir une petite partie & y
graver l'inscription qu'on voit
au bas de la page (1). Cette
dureté étoit principalement cau-
sée par de petits traits d'une ma-
tière cristalline entremêlés dans
le reste de la pierre. Le frag-
ment, qui en a été détaché, est
parsemé de fibres qui sont enco-
re du vrai bois, & on en deta-
che

(1) ΛΑΑΣ ΑΝΑΙ ΗΞ ΜΟΛΕΣ ΣΑΧΟ-
LIGNEA, *septingenta pondo, duo millia*
passuum à Lacu NEACHO in Hibernia,
juxta fluvium Camlim feliciter inventa.
A. Æ. C. 1748. Qui plura velit scire
adeat librum phænomena lacus historie &
philosophice exhibentem. Hunc scripsit,
illam invenit RI. BARTON Th. Bae.
Viator, Deum, opera scrutando, vne-
rare.

che de toutes pareilles de la partie du bloc, d'où le fragment a été rompu; ce qui donne lieu de croire que le dedans est moins changé que le dehors.

Au lieu que le bois occupe l'intérieur du bloc précédent, il se trouve tout autour de la pierre suivante. C'est une masse que deux hommes peuvent à peine soulever. L'enveloppe du bois étoit d'abord de l'épaisseur d'un pié, mais dans un trajet de vingt lieues jusqu'à la Capitale, & par l'empressement des curieux qui en ont enlevé des éclats, elle est réduite en plusieurs endroits à n'avoir plus que deux pouces. Ce bois est brun & fort dur; & la pierre qui lui est adhérente est bigarrée de diverses couleurs.

On voit dans les fentes de plusieurs de ces pétrifications de petits grains de cristal, mais il ne s'en trouve jamais dans ce qui n'est encore que bois. Les pétrifications qui ont été quelque tems exposées à l'air, acquièrent une

Mois de Septembre 1751. 81
une couleur blanche, deviennent plus légères, & ne contiennent plus de fibres ligneuses. Mais elles conservent le grain de l'arbre auquel elles ont appartenu, & les cercles annuels qui désignent son âge. Elles se fendent toutes assez facilement en suivant le fil; mais ce n'est qu'avec peine qu'on les casse transversalement. Pour donner aux pierres brunes qu'on tire de la terre, & qui contiennent encore du bois, la couleur des pierres blanches, il n'y a qu'à les brûler. Elles font un très bon feu, & il s'en exhale une odeur de bitume assez agréable. La partie ligneuse s'enflamme, demeure quelque tems ardente, & tombe enfin en une cendre blanche & légère. L'eau du Lac en détachant les fibres du bois, & le Soleil en calcinant les pierreuses, font apparemment dans les pétrifications qu'on trouve sur la surface de la terre le même effet que le feu.

ON fait de bonnes pierres à
D 5 aiguil-

82 JOURNAL BRITANNIQUE.

aiguïser de plusieurs de ces pétrifications. Je conjecture que c'est cela, ou bien la différente couleur qu'on trouve dans les mêmes morceaux, qui a fait croire que le bois se changeoit en fer. Dans des siècles où l'on n'examinait pas les choses de trop près, ce qui donnoit des étincelles étant frappé contre du fer, ce qui en avoit la couleur & presque la dureté, pouvoit bien passer pour en être.

UNE de ces pierres seroit bien propre à éclaircir la matière de leur production, si l'autorité du témoin étoit suffisante, ou si son expérience avoit été répétée. Un des habitans des bords du Lac, actuellement en vie, déclare avoir fixé au fond de l'eau un morceau de houx (*m*), en marquant

(*m*) C'est le bois qu'on a toujours dit le plus pétrifiable dans ce Lac, & cependant c'est celui dont les pétrifications sont actuellement les plus rares.

Mois de Septembre 1751. 83
quant exactement l'endroit. Sept
ans après, revenu d'Ecosse il
chercha son bois, & ne trouva
qu'une pierre. Un pêcheur as-
sure aussi avoir planté un piquet
fait de houx, dont l'extrémité
étoit devenu pierre au bout de
sept ans. C'est dommage qu'on
ne puisse produire ce piquet ca-
pable de convaincre les plus in-
crédules.

ALDROVANDE paroît n'avoir
vu aucune pétrification à laquel-
le il y eut encore du bois atta-
ché. Il parle d'ailleurs, mais en
doutant, d'écorce pétrifiée, &
notre Auteur n'en a jamais vu
de telle.

LES cristaux des environs du
Lac, se trouvent dans les fentes
des rochers. Il y en a qui par
leur transparence, leur éclat,
leur dureté ne le cèdent que peu
aux diamans, D'autres plus bruns
& plus fragiles ressemblent à du
sucre candi. On trouve aussi par-
mi les cailloux plusieurs cornali-
nes, agathes, &c.

APRÈS ce détail de quelques

unes de ces pétrifications, passons avec notre Auteur à la considération de l'endroit, d'où on les tire. C'est le sujet du IV. Discours ou de la Leçon *Historique*. Le Lac Neagh y est très exactement décrit, & l'on marque avec soin les divers lieux, où les pétrifications ont été trouvées. La principale carrière est dans un endroit nommé *Abaness* situé sur le bord du lac. Son étendue tant vers la terre que sous l'eau est encore inconnue, parce qu'on n'a creusé que dans un espace d'une centaine de piés. Sous une couche de glaise épaisse de sept piés se trouve celle du bois fossile. Elle a quatre piés d'épaisseur & est suivie de nouvelle glaise. Le lit en question n'est pas parallèle à l'horison; il s'élève vers la terre au dessus du niveau, où l'eau parvient dans sa plus grande élévation. La substance pierreuse paroît évidemment composée de plusieurs morceaux de bois pressés, unis, & en quelque manière

Mois de Septembre 1751. 85
re incorporés entr'eux par une
glu pétrifiante. Les fibres sont
applaties, & en plusieurs endroits
écartées de leur direction par
un effort violent, pour leur fai-
re occuper moins de place. Il
y a aussi des lames composées
de petites branches & de feuil-
les colées l'une à l'autre. Quel-
quefois on ne brise qu'avec ef-
fort des morceaux de cette ma-
tière; & alors on en peut reti-
rer des blocs de trois ou de qua-
tre quintaux. Mais d'ordinaire
cette pierre est si fragile que la
bèche suffit, & cette espèce de
charbon qui sert au chauffage se
réduit presque d'elle-même en
éclats.

Si jamais il est permis de de-
viner, c'est après qu'on a fidèle-
ment décrit. Mr Barton, qui
s'est acquis ce privilège par ses
Discours précédens, consacre le
V. ou la Leçon *Physique* à pro-
poser ses idées sur la cause, l'é-
poque, & la nature de ces pé-
trifications. Il paroît avoir vou-
lu réunir les divers sentimens

qu'on a embrassés sur ce sujet. C'est au Déluge qu'il attribue l'amas du bois, qui se trouve dans les couches qu'il a décrites, & la pression violente, qui a joint les morceaux l'un à l'autre. L'odeur que ce bois répand lorsqu'on le brûle, ou simplement qu'on le frotte, fait croire à notre Auteur que ce pourroit bien être du Cèdre, du moins le juge-t-il différent des arbres qui croissent à présent dans les environs. L'intervalle qui s'est écoulé depuis le Déluge jusqu'à nous offre assez de tems pour ces transformations. Il n'est pas même sûr, il n'est pas même probable que le même tems soit nécessaire pour toutes. Les eaux du Lac peuvent pétrifier le bois qui s'y trouve, & l'air intérieur chargé d'exhalaisons pierreuses produira le même effet dans les couches souterraines. Suivant la nature des arbres, du terrain, de mille circonstances inconnues, le phénomène s'opérera plus ou moins vite. De certains

Mois de Septembre 1751. 87

ains bois exigeront des siècles, sept années suffiront pour d'autres. L'eau du Lac produit peut-être cet effet plus lentement, que ne le font les exhalaisons de la terre; peut-être le Houx est-il le bois qui se pétrifie le plus vite. On s'en servoit beaucoup autrefois pour fixer les filets; mais à présent il ne se trouve dans les environs presque plus de ces arbres. L'esprit conciliateur, dont est animé notre Auteur, l'engage même à ne pas rejeter tout-à-fait le changement en fer, ou du moins le mélange de particules de ce métal avec celles de la pierre. Il y a beaucoup de mines de fer dans le voisinage; plusieurs des pétrifications sont des Pyrites, on en peut retirer du vitriol, & après la calcination, leurs parties sont violemment attirées par l'aiman.

IL seroit injuste d'éplucher à la rigueur ce Système, quand on n'en a pas de plus probable à lui substituer. Les difficultés qu'on pourroit y trouver ne viennent
peut-

peut-être que de l'ignorance où nous sommes, soit de quelques circonstances du Déluge universel, soit de la constitution intérieure du Globe, soit enfin de la nature intime des substances que nous croyons le mieux connoître. Je ne puis cependant m'empêcher de souhaiter, qu'on éclaircisse s'il se peut un peu mieux ce sujet, en multipliant les épreuves & les observations tant sur les eaux du Lac que sur la terre des environs. Qu'on analyse cette eau, qu'on examine cette terre, qu'on saisisse s'il est possible ces vapeurs, qu'on ne se lasse point de planter des pieux de divers bois, & surtout ceux du houx. Rien de tout cela n'a suffisamment été fait, quoiqu'il semble que c'est par là qu'on auroit dû commencer.

Je ne puis m'arrêter ici ni aux vertus médicinales attribuées à ce Lac, ni à l'évaporation ou à l'écoulement de ces eaux, ni enfin à l'origine & à la nature des cristaux trouvés sur ses bords.

Ce

Mois de Septembre 1751. 89
Ce brillant sujet fait le sujet du
VI. Discours ou de la Leçon
Physico-mécanique. C'est au Sexe
que l'Auteur l'adresse, parce
qu'il en regarde le sujet comme
également propre à orner son es-
prit & ses charmes, & comme le
juste emblème de la femme,
dont le prix surpasse celui du rubis.
Si le Philosophe aime à parler devant
des Dames qui approuvent, celles-
ci refuseroient-elles de lire,
quand c'est pour elles que le Phi-
losophe a écrit?

ARTICLE V.

Extrait d'une Lettre d'un Savant
de *** au sujet de celle de
Mr. LE COINTE insérée dans
le II. Tome de ce Journal;
Fuin Art. II.

HÉLAS! que je me sens éloi-
gné de l'idée trop favora-
ble que vous avez de moi! Je
deviens tous les jours plus petit
à

à mes yeux, & plus mécontent de moi-même. Il y a des jours, où las de la vue de mes défauts, & fatigué du sentiment de mes foiblesses, je regarderois comme le plus grand bonheur qui pourroit m'arriver, de sortir enfin d'une vie si peu agréable. Que j'envie le sort de ces heureux mortels, qui, grace à la température de leur sang & à la disposition de leurs organes, trouvent en eux-mêmes de quoi refuter l'Essai de Mr. de Maupertuis. Pour moi cet Essai n'est que trop solide, & les remarques de l'Auteur trop bien fondées. J'ai lu avidement la Lettre de Mr. Le Cointe sur *le prix de la vie*. Je l'ai trouvée très bien écrite, mais peu propre à nous persuader nous autres infortunés, qui par la constitution naturelle de nos ressorts, de nos fibres, de nos liqueurs, sommes condamnés à regarder la vie présente comme une carrière très pénible, & à sentir la vérité de ce mot trivial; *pour un plaisir mille douleurs*. Au reste je viens de

Mois de Septembre 1751 91
de trouver ces jours passés dans
Senaut (*Usage des Passions* p. 459.)
la même thèse, que Mr. de Mau-
pertuis soutient dans un des cha-
pitres de son ouvrage, qu'il n'y a
que quelques parties de noire corps,
qui puissent nous procurer du plaisir,
pendant que toutes sont capables de
nous faire éprouver de la douleur.
A cet égard la refutation de Mr.
Le Cointe me paroît plus juste
& plus solide que ne me semble
le reste de sa Lettre. Je crois que
l'on pourroit accorder les deux
parties, en supposant comme un
principe incontestable, que cha-
cun juge des biens & des maux
de ce monde relativement à son
état, à sa nature, & à la situa-
tion où il se trouve placé. Vous
aimez cette vie, vous la regar-
dez comme très agréable; c'est
que dans l'enchaînement des choses
vous occupez une place favora-
ble, vous êtes dans des circon-
stances qui vous font trouver des
délices, là où d'autres personnes
différemment placées ne trou-
vent

vent rien qui les touche, qui les affecte agréablement; & peut-être tout le contraire. Les premiers ont raison de chanter l'excellence & les agrémens de cette vie, ils feroient bien ingrats envers la Providence s'ils y manquoient; mais de quel droit censurent-ils ceux pour qui la vie n'est qu'une corvée? Est-ce leur faute s'ils la trouvent telle; & peuvent-ils parler contre leur sentiment & leur expérience? &c.

M.

ARTICLE VI.

An ECCHO to the Book called
a VOYCE FROM HEAVEN, by
ARISE EVANS.

C'est-à-dire

ECHO du Livre intitulé la VOIX
DU CIEL, par RICE EVANS,
où l'on voit comment dans les an-
nées

Mois de Septembre 1751. 93
nées 1633. 34. & 35. il avertit
le Roi, les Courtisans, & les
Communes de la grande ruine des
trois Nations, & que suivant ses
visions & ses prophécies le Roi
devoit être mis à mort. On y
trouve aussi son exhortation au
Parlement & à tout le Peuple de
couronner le fils du Roi en sa pla-
ce, suivant l'ancienne prédiction
de Mr. TRUSWEL Greffier de
Lincoln dont on voit ici l'explica-
tion, & qui découvre les choses
passées, présentes & futures, &
en particulier la révolution & la
dissolution de cet Etat, avec
l'exaltation du Roi dans la pré-
sente année 1653. Ce Livre est
imprimé aux dépens de l'Au-
teur, & se vend dans sa mai-
son en *Long Alley Black Friars*.
1653. C'est un petit in 12
de 100 pages sans l'Avis au
Lecteur.

QUAND

QUAND je promis (a) de communiquer à nos lecteurs la prophétie moderne, dont il est fait mention dans le livre de Mr. Jortin, je me proposois simplement de traduire la Lettre, que Mr. Warburton lui a écrite sur ce sujet. Mais comme le premier de ces deux Savans a bien voulu me prêter les deux éditions du Livre du prétendu Prophète, qui sont l'une & l'autre fort rares, j'ai cru qu'un Extrait de cette curiosité littéraire déplairoit d'autant moins, qu'il me paroît répandre quelque jour sur l'histoire de ces tems-là.

ON voit d'abord par le titre, que ce livre est la suite d'un Ecrit précédent. Ce premier ouvrage composé en 1651. étoit intitulé, *Voix du Ciel adressée au*
peu-

(a) *Journ. Brit. Tom. IV. Avril. Art. II.*

Mois de Septembre 1751. 95
peuple Anglois ; avec des additions en
1653. Je ne dirai rien de ce
premier livret , quoique je l'aye
actuellement sous les yeux , par-
ce que ce qu'il renferme de plus
curieux se trouve dans le second ,
que je vais tâcher de faire con-
noître.

NOTRE Prophète y donne
l'histoire de sa vie , de ses dispu-
tes , & de ses révélations. Je
laisserai là le Controversiste , &
ne choisirai que quelques traits
de la vie du Prophète.

RICE Evans étoit du Païs de
Galles. S'il l'en faut croire , il
reçut dès sa jeunesse avec des
talens singuliers des marques si-
gnalées de la faveur céleste. On
le mit en apprentissage chez un
tailleur , & après que son terme
fut expiré , il résolut d'aller ten-
ter fortune à Londres. C'est à
cette époque qu'il rapporte un
songe assez remarquable. „ Il
„ me sembla , dit-il , que je me
„ trouvois sur la Colline d'Isling-
„ ton près du *Réservoir* ; & Lon-
„ dres me parut comme consumée
„ par

„ par le feu , de manière qu'il
 „ n'y restoit que quelques mu-
 „ railles ; mais je ne fus com-
 „ ment expliquer ce Songe”. Qui-
 conque, dit là-dessus Mr. War-
 burton, fera attention à ce que
 Burnet rapporte dans ses Mémoi-
 res Vol. I. Ann. 1666. sur l'é-
 tat où se trouva la chambre du
 Réservoir dans le tems de l'Incen-
 die, ne pourra s'empêcher de regar-
 der comme une circonstance singu-
 lière & frappante , qu'Evans ait
 placé la scène de son rêve à Isling-
 ion. Ce qu'il ajoute, qu'il ne
 comprit rien à ce songe, donne en-
 core du poids à son récit. Pour
 moi il me paroît naturel qu'E-
 vans, qui menace toute la Na-
 tion d'une destruction prochain-
 e, si elle refuse de rappeler
 son Roi, dénonce en particulier
 à la Capitale un incendie, con-
 tre lequel les ressources de l'eau
 lui manqueroient. Le point de
 vue d'ailleurs, que fais-je ? peut-
 tre le simple caprice le détermi-
 na dans ce choix, de même que
 dans

Mois de Septembre 1751. 97
dans celui de la plûpart des scè-
nes de ses visions.

LES quatre premières années, qu'Evans passa à Londres, savoir depuis 1629 jusqu'en 1633, furent employées à faire des habits. Ce fut à la fin de ce terme qu'ayant eu quelques traverses, il se jetta dans la dévotion & dans les rêveries. Le peuple, à qui il débitoit ses visions, le prenoit de son propre aveu pour un fou, & lui même, pour éviter de plus mauvais traitemens, consentoit souvent à en prendre le caractère.

IL résista, nous dit-il, quelque tems aux inspirations célestes; mais enfin pressé par l'Esprit il composa un petit Mémoire, où il représentoit les dangers qu'attiroit sur l'Eglise & sur le Roi une Reine Catholique tant de la part des gens de sa Communion que de celle des Puritains. C'est contre ces deux ordres d'ennemis qu'il veut munir ce Prince. Il lui présenta lui-même cet Ecrit; mais la pièce

ne fut point lue, & l'on se moqua de l'Auteur. Il eut ensuite de nouvelles visions. Il vit, mais sans en être parfaitement sûr, que le Comte d'Essex seroit fait Généralissime, & comme dans cette élévation le Comte refusa de reconnoître & de récompenser celui qui la lui avoit annoncée, le Prophète nous assure, que par ses prières au Ciel il fit transférer le Généralat à Fairfax. Il eut au reste dans cet intervalle plusieurs révélations destinées à animer ses concitoyens à prendre la défense de l'Eglise & de la Doctrine Anglicane, & se fit plus d'une fois mettre en prison pour une cause, qui lui tenoit plus au cœur que la vie même ou le rétablissement de son Roi.

JE ferai deux remarques sur ces premières visions; 1. l'une, qu'il n'étoit pas difficile de prévoir que les mesures de la Cour & les dispositions du Peuple devoient aboutir à une révolution; 2. l'autre, qu'Evans est un témoin
très

Mois de Septembre 1751. 99
très peu croyable de ce qu'il dit
de lui-même. En général ses ré-
vélations sont assez vagues, &
il ne paroît nullement qu'il ait eu
une vue distincte du supplice de
Charles I. avant l'exécution. Il
est vrai qu'il particularise quel-
ques faits, sur lesquels peut-être
auroit-on pû le convaincre de
faux. Mais eût-il été démenti,
qu'en seroit-il arrivé? Les De-
vins de la République n'étoient
ni plus clairvoyans ni plus irré-
prochables. Chacun des deux
Partis avoit à craindre des re-
présailles; on aimoit mieux op-
poser inspiration à inspiration,
qu'éplucher scrupuleusement les
faits; & plus les Prophètes sont
nombreux, moins on examine
leurs titres.

TANT s'en faut cependant que
le nôtre n'ait point été contre-
dit, qu'il fut lui-même obligé
de se dédire. Ce trait n'est nul-
lement à son avantage, & moins
le récit qu'il en fait. Il se vit
contraint de faire des aveux, qui
apparemment le convainquoient

de fourberie, & ce qu'il en dit prouve, comme Mr. Warburton le remarque fort bien, qu'il eut, *ce qui manque rarement aux Prophètes modernes, une dose de l'esprit de prévarication.* Écoutons son Apologie, elle est assez singulière. „ Il y a, dit-il, deux confessions signées de ma main „ dans la ville de Londres, & si „ on les néglige à présent, elles „ attireront l'attention des siècles „ futurs. L'une fut faite au „ Spittle, & signée de ma main „ droite dans le dit Consistoire „ devant le Chevalier Earl. Cette confession est de l'homme „ intérieur ou du nouvel homme. L'autre est une confession „ de la chair, ou de l'homme extérieur, du vieil homme. Je „ la fis devant le Greffier Green, „ & la signai de la main gauche, „ comme on le verra si l'on compare les caractères. Je sai que „ le Juge & les assistans crurent „ que je me retraisois, mais, hélas ! ils étoient eux-mêmes „ dans l'erreur”. Un homme, qui

Mois de Septembre 1751. 101
qui fait si galamment se tirer d'un
mauvais pas, est tout-à-fait pro-
pre à prononcer des Oracles, &
à s'asseoir sur le Trépié de Del-
phes.

L'INTERVALLE de la guerre
civile fut celui où Evans se don-
na le moins de mouvement. Il
semble qu'il en attendit la déci-
sion, pour prophétiser de nou-
veau. Mais lorsqu'il apprit que
le Roi étoit prisonnier au Châ-
teau d'Itolmby, il alla trouver
Cromwel. Le Général le reçut
fort civilement, & leur confé-
rence, qui dura jusqu'à minuit,
les caractérise, si je ne me trom-
pe, l'un & l'autre. „ Le Lord
„ Cromwel avoit avec lui le
„ Lord Ireton & un autre de
„ ses fils. C'est à eux que je
„ déclarai toutes mes peines, les
„ mauvais traitemens que m'a-
„ voient fait les Presbytériens,
„ & leurs machinations pour
„ m'ôter la vie. Ils n'en veulent pas
„ moins à la mienne, me dit le Gé-
„ néral, nous avons servi le Royau-
„ me, & on nous regarde à présent

„ comme ennemis. Au lieu de re-
 „ compenses c'est la mort qu'on vou-
 „ droit nous donner. Que pouvons-
 „ nous faire dans cette circonstance ?
 „ Vous avez, lui dis-je, assez de
 „ troupes sous vos ordres; mettez le
 „ Roi dans votre parti, traitez le
 „ bien; ce sera le moyen de gagner
 „ le dessus. Il me répondit, com-
 „ ment cela pourroit-il se faire ? Je
 „ lui représentai, que le Roi avoit
 „ pour lui le cœur du peuple, qui le
 „ respectoit dans ses malheurs, & que
 „ si l'Armée s'assuroit du Roi, & le
 „ traitoit favorablement, tout le Ro-
 „ yaume se déclareroit pour elle,
 „ qu'ainsi elle aideroit le Monarque,
 „ se soutiendrait elle-même, & met-
 „ troit leurs ennemis sous ses piés.
 „ Le Lord Cromwel croyant que
 „ l'Armée d'Ecosse, qui étoit a-
 „ lors à New-castle, se serviroit
 „ de ce prétexte pour lui faire
 „ la guerre, & que la Capitale
 „ & les Presbytériens se décla-
 „ rant aussi contre son Parti, il
 „ se verroit tellement pressé que
 „ la victoire deviendroit douteu-
 „ se, me demanda, que ferons-
 „ nous

Mois de Septembre 1751. 103
„ nous des Ecoſſois ? Donnez leur de
„ l'argent, lui répondis je, & ils
„ ſortiront du Royaume ”.

Ce qui vient après cette con-
verſation eſt encore plus ſingu-
lier. „ Je dois avouer, pourſuit
„ Evans, que le Général Crom-
„ wel & tous ceux de ſon par-
„ ti, qui furent ſauvés par la pré-
„ ſence du Roi (b), le traitèrent
„ encore mieux que s'ils l'avoient
„ conduit à Londres & remis
„ ſur le trône, car ils ne lui fi-
„ rent que ce que Dieu avoit or-
„ donné, pour l'élever à la gloi-
„ re ſuprême; & ils n'ont man-
„ qué en rien, ſi ce n'eſt en né-
„ gligeant juſqu'ici de rendre la
„ couronne à ſon fils, ce qui eſt
„ également arrêté dans le Ciel, &
„ qui leur procurera la plus grande
„ ſureté. Je ne vois pas com-
„ ment

(b) *That were ſaved through the King's
preſence.* Phraſe obſcure, qui revient
deux fois, & dont je ne ſaiſis pas
bien le ſens.

„ ment ils pourront en répondre
 „ devant Dieu, *qui leur donna la*
 „ *personne du Roi dans le jour de*
 „ *leur détresse, pour se sauver eux-*
 „ *mêmes, s'ils ne se hâtent de*
 „ *couronner son fils* ". Je ne di-
 rai que deux mots là-dessus. No-
 tre Gallois étoit-il la dupe de
 Cromwel, ou feignoit-il de l'être ? c'est un problème plus difficile à résoudre que celui de
 ses inspirations.

Du moins me paroît-il aisé de
 décider des révélations d'Evans
 en faveur de Cromwel. J'en
 trouve deux à la suite l'une de
 l'autre. L'une (c) conduit ce
 Général tout droit à Rome, pour
 y détruire les Jésuites ; l'autre
 plus indirecte est en même tems
 beaucoup plus artificieuse. El-
 le

(c) La moitié de cette prédic-
 tion, qui regarde la France ne se
 trouve pas dans la seconde Edition.
 Je ne sai si c'est à dessein ou par la
 faute de l'Imprimeur.

Mois de Septembre 1751. 105
le me fera trop utile, pour ne la
pas copier.

„ *Troisième Vision que j'eus dans la*
„ *Prison en 1637.*

„ Je levai les yeux, & je me
„ vis tout seul dans une très pe-
„ tite chambre, & pendant que
„ je regardois autour de moi, la
„ chambre s'aggrandissoit par
„ degrés, jusqu'à ce qu'elle de-
„ vint enfin un grand jardin, qui
„ contenoit le monde entier, &
„ dont je ne pouvois voir les
„ bornes. Autour de moi se
„ trouvoient plusieurs fleurs des
„ plus belles, & toute sorte de
„ fruits. Alors j'entendis une
„ voix, qui me dit: mange des
„ raisins & de tous les autres
„ fruits, mais ne touche point
„ aux olives: & les olives étoient
„ élevées, elles croissoient le
„ long d'une muraille, ou du
„ coté d'une montagne au de-là
„ de ma portée. Je mangeai
„ donc des raisins & des autres
„ fruits, mais je ne touchai point

„ aux olives. Maintenant la pe-
 „ tite chambre & son aggrandis-
 „ sement représentent le Royau-
 „ me de Christ (d), qui croît
 „ peu à peu, jusqu'à ce qu'il ren-
 „ ferme le monde. Les fleurs
 „ & les fruits représentent quel-
 „ ques personnes, mais les Oli-
 „ ves signifient une *Génération*
 „ *Royale* ". Si l'on se rappelle
 le nom de batême de Cromwel,
 & l'allusion qu'on y fait dans ses
 Médailles par l'emblème d'un
 Olivier, il ne fera pas difficile
 de déchiffrer cette énigme.

Ce qui servira à nous en don-
 ner la clé, c'est qu'Evans traite
 partout Cromwel avec les plus
 grands égards. Il s'adresse à lui
 pour obtenir le rétablissement de
 la famille Royale, & l'exhorte à
 accomplir ainsi l'œuvre que le
 Ciel lui a donnée à faire, & dont
 l'ex-

(d) C'est sous cette profane allu-
 sion qu'Evans désigne souvent le ré-
 tablissement de son Prince.

Mois de Septembre 1751. 107
l'exécution du Monarque pro-
scrit étoit la première partie.
Aussi dans le tems qu'on jugeoit
ce Prince, notre Gallois ne trou-
vant point d'accès ni auprès de
Cromwel, ni auprès de Fairfax,
& convaincu par ses inspirations
que la mort du Roi étoit néces-
saire, jugea à propos de se cal-
mer, & de ne pas exposer inu-
tilement sa vie, pour empêcher les
hommes d'accomplir la volonté per-
missive de Dieu. Voilà en vérité
un zèle bien patient, & les di-
rections de l'Esprit s'accordent
à merveille avec celles de la
prudence.

MAIS si Evans justifie les Ré-
gicides, qui ont les armes en
main, il n'épargne en revanche
ni le Parlement ni les Presbyté-
riens. Egalemeut ennemis & de
Cromwel & de la Famille des
Stuarts, il les foudroie d'avance
s'ils ne se soumettent à leur Roi,
& à la houlette des Evêques.
Quel triomphe pour lui de voir
en quelque sorte ses prédictions
vérifiées contre le premier de

ces deux Corps, par l'expulsion qu'en fit Cromwel au commencement de 1653! Aussi dans la Requête, qui fait la conclusion de son livre, regarde-t-il cet événement comme le présage de l'exaltation du fils de son Roi, qu'il fixe ailleurs à l'année 1653. ou 1654. Il a cependant la prudence d'avertir, que, si les événemens ne répondoient pas aux prédictions, ce sont les péchés du peuple, qui en retarderoient l'accomplissement. Un jeune Prophète ne songe pas à s'assurer certaines ressources; mais la circonspection est le fruit de l'expérience.

EN voilà plus qu'il n'en faut pour donner une idée de ce livre; mais il n'en falloit peut-être pas moins pour pouvoir juger de la fameuse prophétie d'Evans, que je vais à présent rapporter avec l'explication de Mr. Warburton, les remarques de Mr. Jortin, & mes propres observations.

„ Vision que j'eus immédiatement
„ après la mort du Roi.

„ Il me sembla que je me trouvois
„ dans une grande Salle semblable à
„ celle de la Province au Château de
„ Winchester, & il n'y avoit là qu'un
„ Juge assis sur son siège & moi.
„ Je me tournai vers une fenêtre au
„ Nord-Ouest, & en regardant dans
„ la paume de ma main, je vis une
„ figure, qui n'avoit que la tête &
„ les épaules, & qui ressembloit au
„ Lord Fairfax. Puis elle disparut.
„ Alors s'éleva le Lord Cromwel,
„ & il disparut de même (e). En-
„ suite se montra un visage jeune,
„ dont la tête portoit une couronne,
„ & il disparut; & un autre visage
„ jeune (f) parut avec une couronne
sur

(e) Le fils de Cromwel, qui du moins pour quelques mois eut le titre de Protecteur, n'auroit-il pas dû paroître aussi bien que Fairfax?

(f) Jaques II. avoit 53 ans, quand il monta sur le trône, & ne pouvoit guère

110 JOURNAL BRITANNIQUE.

„ sur la tête, & il disparut; puis un
„ autre visage jeune s'éleva avec une
„ couronne sur la tête, & il s'éva-
„ nouit de même; & un autre visa-
„ ge (g) se montra avec une couron-
„ ne sur la tête, & il disparut. Puis
„ en retournant vers moi la paume de
„ ma main, je regardai. & il ne
„ parut plus rien. Alors je m'adres-
„ sai au Juge, & lui dis: il y a
„ eu sept figures, qui se sont éle-
„ vées dans ma main, & cinq
„ portoient des couronnes; mais
„ quand j'ai tourné ma main, le
„ sang est rentré dans mes vei-
„ nes,

guère alors être regardé comme un
jeune homme.

(g) Le Prophète ne marque aucu-
ne distinction entre les Regnes des
deux sœurs, & ceux des deux frères.
Il auroit du moins fallu des têtes de
femme pour Marie & pour Anne.
Quelle différence entre la vue distinc-
te, qu'Evans a du passé, & la per-
spective confuse, qu'il donne de l'a-
venir!

Mois de Septembre 1751. III

„ nes, & il n'a plus rien paru.

„ Là-dessus je me suis réveillé.

„ L'interprétation de cette vision

„ est qu'après le Lord Cromwel, il

„ y aura de nouveau des Rois en An-

„ gleterre, & c'est ce que représentent

„ ceux qui ont paru après lui, &

„ qui tous avoient des couronnes.

„ Mais les générations à venir peu-

„ vent attendre un changement de fa-

„ mille & de nom sur le trône, après

„ que le Regne de cinq Rois sera pas-

„ sé. 2. ROIS. X. 30.

„ LES paroles du renvoi sont

„ celles-ci; Et l'Eternel dit à JÉ-

„ HU, parce que tu as fort bien exé-

„ cuté ce qui étoit droit devant moi,

„ & que tu as fait à la maison d'A-

„ CHAB tout ainsi que j'avois en mon

„ cœur, tes fils seront assis sur le

„ trône d'Israël, jusqu'à la quatriè-

„ me génération.

„ LE rétablissement de la Mo-

„ narchie, ajoute Mr. Warbur-

„ ton, est ici distinctement pré-

„ dit, de même que le passage

„ de la couronne d'une famille à

„ une autre. Mais le Prophète

„ paroît d'abord incertain sur le

„ nom-

112 JOURNAL BRITANNIQUE.

„ nombre des regnes avant cet
 „ évènement. Il ne compte sur
 „ sa main que quatre successeurs
 „ à la Monarchie, cependant il
 „ parle de *cinq* dans le discours
 „ qu'il tient au Juge. Lorsqu'il
 „ interprète sa vision, il dit que
 „ le changement n'aura lieu qu'a-
 „ près le regne de *cinq* Rois, &
 „ faisant allusion à la fin à un pas-
 „ sage du II. Livre des Rois, il
 „ nous ramène au nombre de
 „ *quatre*. Mais c'est cette circon-
 „ stance, qui fait le merveilleux
 „ de la vision. Un homme fin,
 „ (& suivant un Ancien c'est-là
 „ le meilleur Prophète), pou-
 „ voit raisonnablement conjectu-
 „ rer, qu'après la mort du de-
 „ structeur de la Monarchie, el-
 „ le seroit rétablie, & que si elle
 „ restoit dans la même famille
 „ pendant *quatre* ou *cinq* généra-
 „ tions, c'étoit, vû les perpétuel-
 „ les révolutions, tout ce qu'on
 „ pouvoit espérer. Mais il y a
 „ ici quelque chose de plus. La
 „ succession de la maison de
 „ Stuart fut interrompue, & no-
 „ tre

Mois de Septembre 1751. 113

„tre Prophète a distinctement (b)
„marqué cette circonstance.
„Les quatre têtes couronnées,
„qu'il apperçut dans sa main,
„désignent Charles II, Jaques
„II, la Reine Marie, & la Reine
„Anne. Il parle ensuite de cinq,
„& il y en eut effectivement ce
„nombre, car le Roi Guillaume
„partagea la Souveraineté avec
„la Reine Marie, & regna seul
„après elle. Mais étant d'une
„autre famille, il ne doit point
„être compté, lorsqu'il s'agit
„de celle de Stuart, & dans ce
„cas on ne peut compter que
„quatre têtes; au lieu que lorf-
„que le Prophète compte les
„Regnes, celui du Roi Guillau-
„me fait monter le nombre à
„celui de cinq. La clé de cet-
„te

(b) Pas trop. Il eût été plus naturel de voir deux têtes unies, toutes deux couronnées, & dont l'une auroit continué d'être apperçue après l'autre.

114 JOURNAL BRITANNIQUE.

„ te explication est le texte, par
 „ lequel conclut notre Prophète;
 „ te; *tes enfans jusqu'à la quatrième*
 „ *me génération seront assis sur le*
 „ *trône (i).*

„ UN homme d'un grand génie,
 „ mort depuis peu (k), frappé de cette
 „ surprenante coïncidence, a écrit de sa
 „ propre main à la marge de la page,
 „ *A manifest Prophecy.* Mais cha-
 „ cun peut en juger comme il
 „ voudra. Je serois cependant
 „ charmé que vous voulussiez
 „ nous communiquer vos idées
 „ sur ce sujet ”.

Il est bon de remarquer, c'est-à-
 présent Mr. Jortin qui parle, que
 dans la première édition de l'Echo
 imprimée en 1652. Evans compte
 dans sa main cinq têtes au lieu de qua-
 tre, & voici comme il conclut; „ tout
 „ ce

(i) Le texte annonce quatre gé-
 nérations, & il n'y en eut que deux.

(k) MR. POPE.

Mois de Septembre 1751. 115

„ce que je comprends par cette
„vision, c'est qu'après le Lord
„Cromwel nous aurons de
„nouveau un Roi en Angleter-
„re”.

MR. JORTIN infinue ici avec
autant de modestie que de sages-
sage, que la différence de quatre
à cinq, qui paroît la circonstance
la plus frappante dans l'accom-
plissement, ne vient probable-
ment que d'une simple faute
d'impression. La chose est tou-
te naturelle, & j'ose dire que, si
Mr. Pope ou Mr. Warburton a-
voient vû la première édition,
ils auroient porté le même juge-
ment. Dans le compte des têtes
d'Evans, qui ressemble à ce-
lui des moutons de Sancho, une
génération a été oubliée dans la
seconde édition, qui est effective-
ment beaucoup moins correcte
& moins belle que la première.
On pourroit soupçonner aussi,
que la citation du passage des
Rois, dont Evans conçut l'idée
depuis la première édition, l'en-
ga-

gagea à changer le nombre des générations de *cinq* à *quatre*, pour rendre le rapport plus frappant. Mais alors pourquoi parler de *cinq* personnes au Juge, & conserver le même nombre dans son interprétation ? Peut-être pour déguiser un peu la fraude, peut-être par pure négligence.

MR. JORTIN ajoute qu'il ne regarde cette prédiction que comme une simple curiosité, sur laquelle on ne peut rien bâtir. Il souhaite même qu'on tâche de découvrir la fraude s'il y en a, ou la véritable intention du Prophète. L'une est, je crois, assez visible; l'autre n'est point difficile à trouver, si l'on fait les cinq considérations suivantes.

I. PERSONNE n'entendit mieux que Cromwel l'art de mener les hommes & de se servir d'instrumens propres pour ses vues. Au milieu de divers Partis, ou animés contre lui ou indifférens pour son élévation, il ne se soutint qu'en les divisant, & en les opposant l'un à l'autre. Il discernoit
les

Mois de Septembre 1751. 117

les génies, meluroit les capacités, mettoit toujours en œuvre le seul sujet qui convint, & le formoit s'il n'avoit pu le trouver. Tous ces ressorts indépendans l'un de l'autre, se mouvoient souvent sans qu'ils s'en apperçussent & ne se réunissoient que pour lui. Les Millenaires demeuroient tranquilles dans l'attente prochaine de la cinquième Monarchie ; les Indépendans se flatoient d'être bientôt exempts de toute discipline ; & les Presbytériens pardonnoient à Cromwel des mesures qu'ils croyoient tendre au rétablissement de l'égalité. Ne doutons pas qu'il ne fit jouer les mêmes ressorts parmi les Royalistes. Evans étoit sans doute chez eux un de ses émissaires. Cela paroît en lisant son livre. On y voit le manège le plus adroit, pour engager ceux de son parti à excuser dans Cromwel le meurtre de son Roi. Tantôt c'est une faute d'ignorance, un péché véniel, & tantôt une œuvre céleste. S'il fut exécuteur

teur de la sentence contre un Prince infortuné, il le fut malgré lui, il n'est point ennemi de la famille, il ne travaille en secret qu'à la rétablir. La même main, qui fit monter le père sur l'échafaut, placera le fils sur le trône. A ces traits qui douteroit que le Gallois ne fût bien instruit, & que, pour me servir de sa métaphore, il n'eût fréquemment goûté des olives?

2. CEUX d'entre les Presbytériens qui s'opposoient à tout Gouvernement, & le Parlement qui vouloit se l'approprier, voilà les ennemis irréconciliables de Cromwel. Une administration oligarchique ou populaire c'étoit le double monstre qu'il falloit détruire, & qu'Evans s'attache à combattre par l'impression d'un Esprit, qui n'étoit en vérité rien moins que Divin.

3. L'EXEMPLE de Jéhu, auquel Evans fait allusion, a fait croire à quelques personnes, qu'il vouloit flatter Cromwel lui-même de la couronne, ou l'autoriser
s'il

Mois de Septembre 1751. 119

s'il la prenoit. Mais quelles que fussent dès lors les vues de cet illustre ambitieux, ce n'étoit point à un Prophète Royaliste qu'il convenoit d'en faire l'ouverture. Aussi rien n'est-il plus éloigné de son idée. Il plaide toujours la cause de l'héritier. Il le nomme, il fixe le tems de son exaltation, il ne fait aller le Général à Rome, que pour suivre les directions de son Roi.

4. MAIS d'où vient donc le choix du passage des Rois? Que sont ces Olives appellées une GÉNÉRATION ROYALE? Dans l'embarras où se trouvoit l'Usurpateur, tant par les contradictions du dedans que par ses guerres avec ses voisins, quelques favoris lui proposèrent de rétablir Charles, en lui donnant sa fille cadette en mariage. Le Prince fut fondé, la ville fut informée du projet, & si Cromwel n'osa ou ne voulut pas l'exécuter, il balança & ne fut pas fâché qu'on crût pendant un tems qu'il y pourroit consentir. Burnet nous ap-

apprend cette anecdote (1), qui est confirmée par les Mémoires de celui qui pressa le plus vivement Cromwel sur ce sujet (m). De qui pouvoit-on mieux se servir que d'Evans pour faire courir ce bruit, & comment celui-ci pouvoit-il plus adroitement le répandre que par ses deux prédictions? C'est Charles qui doit monter sur le trône; mais il y montera paisiblement, il y élèvera les fruits de l'Olivier, dont les rejettons se confondront avec les siens jusqu'à la quatrième ou à la cinquième génération.

5. ENFIN il y a lieu de croire qu'Evans cessa d'être soutenu, dès qu'il cessa d'être utile. Lorsque Cromwel eut absolument rejeté tout projet d'accommodement, il abandonna sans doute
no-

(1) *Mem. de son tems* Vol. I. CROMWEL.

(m) MORRICE'S *Memoirs of* ROGER Earl of ORRERY. C. IV.

Mois de Septembre 1751. 121
notre Gallois , qui , retombant avec son livre dans son ancienne obscurité , finit apparemment sa vie comme il l'avoit commencée , par le métier qu'il favoit peut-être le moins , je veux dire celui de tailleur.

ARTICLE VII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

D'OXFORD.

L'ECRIT de Mr. Sharp sur la véritable étimologie de deux mots Hébreux (a) a été attaqué par divers partisans du Système d'Hutchinson , & entr'autres par un Membre de cette Université. Sa brochure , à laquelle un nouvel Auteur a déjà répondu , porte pour titre *Remarks on Dr. Sharp's Pieces on the words Elo-*

(a) *Journ: Brit. Tom. IV. Janvier.*
p. 119.
Tome VI. F

Elohim and Berith. By Benjamin Holloway L. L. B. Rector of Middleton-Stony, Oxfordshire. In Octavo pr. 1. sh. 1751. C'est-à-dire Remarques sur les Dissertations de Mr. Sharp au sujet des mots d'Elohim & de Berith. Par Mr. Holloway &c.

ON vient de perdre ici le 15 du mois passé le savant Mr. Shaw, dont les Voyages ont été si bien reçus des étrangers de même que des Anglois. Il occupoit la chaire de Professeur en langue Grecque, & la place de Principal du Collège d'Edmond.

CE Docteur avoit fourni une Pièce dans l'ample Recueil, dont la mort du Prince de Galles a fourni le sujet aux Muses de cette Université. Outre le Latin, le Grec, l'Hebreu, l'Arabe, l'Anglois, le Gallois, l'Irlandois, & l'Esclavon, quelques uns de nos Poètes ont fait servir à leurs éloges funèbres des langues qu'ils entendent presque seuls, & peu de gens s'aviseront de contester la beauté des vers composés en Phénicien ou en Etrusque.

J'AI

Mois de Septembre 1751. 123

J'AI fait mention, dans le I. Article de ce Journal, de la fameuse Pièce de Mr. Dryden pour le jour de Ste. Cécile. Cet excellent morceau a été traduit ici par un Anonyme, sous le titre suivant, *Alexandri Festum sive Vis Musicæ, Ode, quam numeris solutis cecinit, & S. Cæcilie dicavit Johannes Dryden Poëtarum Princeps, & quam paululum immutavit sive emendavit Johannes Hughes Poëta Lyricus & celeberrimus, Latine reddita. Oxonii e Typographeo Clarendoniano, impensis Jacobi Fletcher Bibliopolæ; prostant apud J. & J. Rivington 1751. In Quarto pr. 1. sh.* Notre Poëte souhaite qu'après avoir comparé sa traduction avec l'original, qu'il a eu la délicatesse de faire réimprimer auprès d'elle, on la relise encore séparément. C'est le moyen, dit-il, de sentir le plaisir de l'imitation, & d'éviter le préjugé, que les sons d'un original qu'on admire ne laissent pas que de faire naître contre la meilleure copie. Donnons un petit échantillon de celle-ci,

& choisissons pour cet effet la conclusion de la Pièce. Dryden la finit à peu près comme Pope termine la sienne par un éloge de Ste. Cécile, & la comparaison de Timothée, avec elle a beaucoup de rapport avec celle de cette Musicienne & d'Orphée,

*Præmia concedat Palmæ prærepta
Timotheus,*

*Aut utrisque pari fas sit honore frui;
Ille mortalem superis Deorum
Miscuit vocalis, ab arce Cæli
Angelum deduxit in omne Virgo
Nobilis ævum.*

Au lieu de ces six vers l'Original n'en a que quatre, qu'on pourroit rendre ainsi:

Ma Muse suspendue entr'eux
Aime à partager sa louange;
L'un élève un mortel aux Cieux,
Et l'autre en fait descendre un
Ange.

N'en déplaise cependant à Mr. Dryden, l'embrasement de Persepolis ne fut nullement dans Alexan-

Mois de Septembre 1751. 125
lexandre un acte de Divinité, &
ce feroit avec plus de raison qu'on
termineroit la comparaison de Ti-
mothée & de Cécile, en paro-
diant les deux vers les moins su-
blimes d'un de nos Poètes ;

Elle auroit fait donner à Dieu
Celui qu'il fit donner au Diable.

DE CAMBRIDGE.

*Academiæ Cantabrigiensis luctus
in obitum Frederici Celsissimi Walliæ
Principis. Excudebat Cantabrigiæ
Josephus Bentham Academiæ Ty-
pographus. 1751. In folio pr. 4 sh.*
Dans des Recueils de ce genre
ce qui peut intéresser le plus, c'est
de voir de combien de façons la
même pensée peut être tournée.
Celle qui revient le plus souvent
termine la pièce suivante, que
je choisis, uniquement, parce-
qu'elle est la plus courte.

*Præsentit subitura novos Natura do-
lores ;*

Et signa irati dant elementa Dei.

F 3

Vi-

126 JOURNAL BRITANNIQUE.

*Vidimus intremuisse solum, & vaga
flumina latè*

Deferuisse suos expatiata sinus.

*Ergo Anglis tantum infligis, Parca
aspera, vulnus;*

*Tantane vindictæ sunt monumenta
tuæ?*

*Pœnarum exhaustum satis est. O
parce Britannis!*

*Quosque dies nato demseris, adde
patri.*

UN Savant de cette Universi-
té a fait imprimer une Disserta-
tion sur la 1. Ode Pythique de
Pindare. Sa Pièce est intitulée,
In Pindari primum Pythium Dissertatio habita Cantabrigiæ in scholis publicis VII. Kalend. Jul. A. D. 1750. à Gulielmo Barford M. A. Coll. Regal. Socio. Cantabrigiæ &c. 1751. In Quarto pr. 1. sh. Il y a dans cette Pièce ce qui devroit se trouver dans tout Commentaire d'un Poëte tel que celui-ci, du sentiment & du goût. Mr. Barford semble avoir emprunté de Pindare sa rapidité & son feu, & c'est ce qui distingueroit avanta-
geu-

Mois de Septembre 1751. 127
geusement une édition complète de cet Auteur qu'il nous donneroit sur ce modèle, de celles que nous devons souvent à des gens, qui entendent la construction des mots & les règles de la prosodie, *prætereaque nihil.*

DE LONDRES.

C'EST pour faire plaisir aux amateurs de Platon, que je transcrirai ici le projet, que l'Auteur de l'*Essai sur la Vie & les Ecrits d'Homère* & des *Lettres sur l'ancienne Mythologie* vient de publier. La nouvelle Edition qu'il médite des œuvres de ce grand Philosophe dérangera peut-être le dessein des Editeurs de Glasgow (a). Prévenu en faveur des presses de cette Université, je souhaiterois que Mr. Blakwell s'entendît avec elle, & qu'ainsi nous pussions avoir une Edition qui l'emportât sur toutes les autres, soit par sa magnificence, soit par son exactitude, soit enfin par la bonté de la version & des Notes.

„ Q. R. P. L. B. V.

„ AD veræ virtutis ac sanæ Philosophiæ
„ studium promovendum, nova Operum
„ Pla-

(b) Voyez ce qu'on a dit de leur Plan dans ce Journal *Tom. V. Juillet p. 317.*

128 JOURNAL BRITANNIQUE.

„ Platonis paratur editio: haudquaquam
 „ ab alicujus typographi dudum edito ex-
 „ emplari cum suis mendis describenda;
 „ sed cui adornantiae per complures retro
 „ annos invigilatum est, ut quam fieri pos-
 „ set emaculata ac accurata prodiret; id-
 „ que ratione triplici. I. Trium Mss. co-
 „ dicum collatione, quorum unus magni
 „ viri, & egregii Platonici, Cardinalis
 „ Bessarionis manu passim in margine no-
 „ tatur. II. Ex infinitis dialogorum locis,
 „ vel ab interpretibus versis, (præcipue à
 „ Cicerone,) vel ab enarratoribus Græcis
 „ exscriptis, aut quovis modo memoratis,
 „ cum ipso Platone compositis, excussisque.
 „ III. Modestæ Criticæ ope, nihil prorsus
 „ immutantis, nisi quod vel linguæ Græcæ
 „ analogia, vel rerum ipsarum de quibus
 „ agitur natura, omnino immutari jubeat.
 „ Quo vero Auctor nobilissimus, & à Ser-
 „ rani temporibus quasi intactus, non so-
 „ lum emendatior, (quod caput rei est,)
 „ sed auctior utiliorque prodeat, multis
 „ modis consultum est. 1. Unicuique dia-
 „ logo brevis rerum summa, ad instar cla-
 „ vis, præfigitur, hominum qui colloquun-
 „ tur inducens notitiam, & scriptionis fi-
 „ nem complectens. 2. Annotationes per-
 „ petuæ locos obscuriores illustrant; & 3.
 „ ubi breves hæ stricturæ non sufficiunt, no-
 „ tæ quædam ad loca alterius operis An-
 „ glice conscripti, jamque diu ad umbili-
 „ cum perducti, & prælo identidem subji-
 „ ciendi ablegant; Vitæ nempe ac Operum
 „ Platonis perlustratio, sive de ortu, pro-
 „ gressu & placitis familiæ Socraticæ Com-
 „ mentarius. 4. Versio ad Platonis verba
 „ castigata, adeoque nec e Ficini, nec Ser-
 „ rani, nec (Gallica) Dacieri versione
 „ con-

Mois de Septembre 1751. 129

„ conſtata, ſed vel prout unicuique horum
„ felicius ceſſit, vel prorſus nova concin-
„ natur. Noſſe porro intereſt, totum hocce
„ molimen Platonicum ante annos quinque
„ piælo fuiſſe deſtinatum; verum bello
„ per patriam tumultu conſilium primo irri-
„ tum, dein auctoris valetudine ac nego-
„ tiorum multiplici interventu omiſſum,
„ nunc, propitio Numine, ad exitum per-
„ ducetur, quamprimum litterarum Græ-
„ carum formæ novi ac elegantioris, uti
„ ſperamus, moduli fundi queant; ut non
„ ſolum emendatus, ſed ſplendidus, & Pla-
„ tone dignus liber prodeat. Per Thomam
„ Blackwell, L. G. P. & Academiæ Maris-
„ callanæ Abredæenſis Gymnaſiarcham. Da-
„ tum Londini prid. Calend. Auguſti 1751.”

CICERON cherchoit à découvrir ſon Dieu par ſes ouvrages, il le plaçoit dans le vuide, il ne croyoit point à la Trinité; Newton & Clarke ont copié Cicéron & ne ſont pas plus Orthodoxes que lui: c’eſt-là à peu près la ſubſtance d’une très ſingulière brochure intitulée *The Theology and Philoſophy in Cicero's Somnium Scipionis explained, or a brief Attempt to demonſtrate that the Newtonian System is perfectly agreeable to the notions of the wiſeſt Ancients, and that Mathematical principles are the only ſure ones.* London printed for E. Withers &c. 1751. In Octavo pr. 1 ſh C’eſt à dire *Explication de la Théologie & de la Philoſophie de Cicéron contenues dans le Songe de Scipion, où l’on entreprend de démonſtrer brièvement, que le Syſtème de Newton s’accorde parfaitement avec les idées des plus ſages d’entre les Anciens, & que les ſeuls principes ſûrs ſont ceux des Mathématiciens.* A l’ironie du titre, de même qu’au ſtile & à la manière de raifonner de l’Auteur,

130 JOURNAL BRITANNIQUE.

teur, on reconnoît aisément la très anti-philosophique Ecole d'Hutchinson. Les moindres douceurs qu'on prodigue ici à Newton sont de le traiter d'ignorant, de digne descendant des Philosophes Philistins, & de l'envoyer dans son vuide immense animer la queue d'une Comète. J'ai cru presque reconnoître à ce trait le fameux tailleur, qui traite si impitoyablement la Religion Naturelle & Mr. Foster (c). Qu'ils me permettent l'un & l'autre pour toute réponse de leur appliquer ce que le dernier dit de Newton, *Pelix Bollane cerebri*.

DES sophismes au lieu de raisonnemens, des faussetés pour défendre des erreurs, c'est ce qu'un autre Anonyme reproche à Mr. Locke. Comme il s'agit de l'obscure question sur la compatibilité de la pensée avec certains arrangemens de la matière formés par le pouvoir Divin, je ne sai si l'on accordera à notre Critique que *les Eléphans pensent plus juste sur ce qui les regarde, que ne l'a fait sur quelques points controversés l'Auteur de l'Essai sur l'Entendement humain. A new Critical Examination of an important passage in Mr. Locke's Essay on human understanding in a familiar letter to a friend; to which is added an Extract from the fifth Book of ANTI-LUCRETIUS, concerning the same subject, with a translation in prose.* London printed for Jacob Robinson &c. 1751. Octavo pr. 1 sh. C'est-à-dire *Lettre à un ami, qui contient un examen critique d'un passage important du livre de Mr. Locke, & à laquelle on a ajouté un extrait du V. livre de l'ANTI-LUCRECE sur le même sujet.*

A Vindication of Mylord Shaftsbury on the sub-

(c) Journ. Brit. Tom. I. Février p. 100.

Mois de Septembre 1751. 131

subject of ridicule, being remarks upon the book intituled Essays on the Characteristicks. London printed for John Noon 1751. In Octavo. C'est-à-dire *Défense de Mylord Shaftsbury sur le sujet de la raillerie, ou Remarques sur un livre intitulé Essais sur les Caractéristiques.* Il ne me paroît pas que l'Anonyme, qui a composé cette brochure, ait suffisamment travaillé à se mettre au fait de l'état de la question. J'attribue à cette négligence plusieurs faux raisonnemens qu'il prête à son Antagoniste ou qu'il fait lui-même, les absurdités qu'il lui reproche, & le silence qu'il garde sur ses meilleures raisons.

ON nous promet dans quelque tems une Edition complète de toutes les Oeuvres du Dr. Middleton, à la réserve de la vie de Cicéron. Outre les Ecrits de ce Savant, qui ont déjà paru, & dont quelques uns sont devenus extrêmement rares, ce Recueil contiendra plusieurs Pièces, qui n'avoient jamais été publiées. Elles roulent principalement sur l'idée qu'on doit se former de l'inspiration, & sur la manière dont les Ecrivains du Nouveau Testament ont cité ceux du Vieux. La fameuse Lettre de l'Auteur à Mr. Waterland contient en quelque manière les semences des opinions, qu'on trouvera plus en détail dans ses nouveaux ouvrages. Tout le Recueil consistera en quatre volumes in 4, dont la souscription sera de deux guinées. On a résolu de n'en tirer qu'un très petit nombre d'exemplaires.

UNE eau minérale découverte en songe, qui doit sa vertu aux reliques du corps de Joseph d'Arimathée, & ne la manifeste que tous les Dimanches, croiroit-on que c'est en Angleterre que cette eau se trouve, & que cet été une foule de gens a volé vers la

la source miraculeuse, pour en éprouver les effets ? Rien n'est cependant plus vrai ; & ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'imagination a presque achevé ce qu'avoit commencé ou la fable ou la fraude. On n'ose plus à présent parler du rêve prophétique, des cendres du Saint, & de la Dominicale vertu de Glastonbury (*d*), mais on continue à élever les merveilles journalières de cette eau, qui cependant par les épreuves qu'on en a faites ne diffère que peu de celle d'une mare bourbeuse. Diverses brochures ont déjà paru sur ce sujet dictées par la superstition, par la crédulité, ou par l'intérêt, mais toutes trop peu importantes, pour que je grossisse mes Nouvelles de leurs titres.

(*d*) Village dans la Province de Somerset, où l'on a découvert ces eaux,



JOURNAL BRITANNIQUE,

P A R

M. M A T Y,

Docteur en Philosophie & en Mé-
decine,

Pour le Mois d'Octobre 1751.



A L A H A Y E,
Chez H. SCHEURLEER, Junior.
Marchand Libraire sur le Pleyn.
M D C C L I.

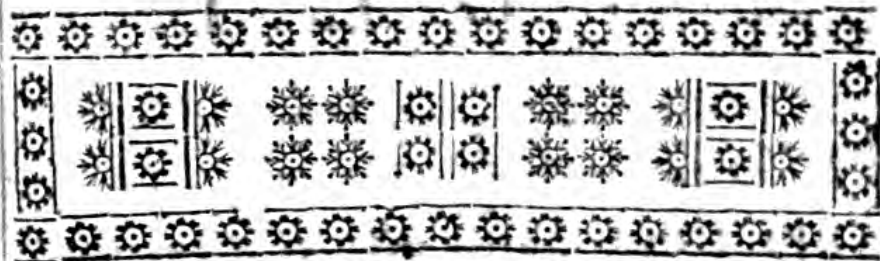
T A B L E

D E S

A R T I C L E S

de ce Journal.

- ARTICLE I. OBSERVATIONS ON the EPI-
DEMICAL DISEASES in MINORCA, by
GE. CLEGHORN. Pag. 135.
- ART. II. Additions à l'Histoire Uni-
verselle. *Troisième Extrait.* . . . 160.
- ART. III. The Works of Mrs. CA-
THERINE COCKBURN &c, by THO.
BIRCH. 187.
- ART. IV. The SCRIBLERIAD, an HE-
ROIC Poëm. 210.
- ART. V. The Theory and Practice of
Commerce &c. by GERONIMO DE
UZTARITZ. 230.
- ART. VI. NOUVELLES LITTERAIRES.
239.



JOURNAL BRITANNIQUE,

Mois d'Octobre 1751.

ARTICLE I.

OBSERVATIONS on the EPIDEMICAL DISEASES in MINORCA from the year 1744 to 1749, to which is prefixed a short account of the Climate, Productions, Inhabitants, and Endemial Distempers of that Island, by GEORGE CLEGHORN Surgeon to Brigadier General Offarell's Regiment.

C'est-à-dire

OBSERVATIONS *sur les* MALADIES
Tome VI. G 2 EPI-

136 JOURNAL BRITANNIQUE.

EPIDÉMIQUES, qui ont regné dans l'Isle de MINORQUE, depuis l'année 1744 jusqu'au 1749, avec une courte Introduction sur le Climat, les habitans, & les maladies Endémiques de cette Isle, par GEORGE CLEGHORN Chirurgien du Regiment du Brigardier OFFAREL. A Londres chez D. Wilton, à la tête de Platon, dans le Strand. 1751. In 8. de 300 pages, dont il y en a 77 pour l'Introduction. Prix de 4 *sh.*

✱ ○ ✱ Le titre de ce Livre annonce deux sujets, tous deux intéressans & tous deux bien traités. Le premier est une espèce d'histoire naturelle de l'Isle de Minorque, & le second une description des maladies, qui y sont le plus communes. Ces deux sujets sont intimement liés l'un à l'autre, vû que d'un côté nos maux dépendent en grande partie du climat, de la nourriture, de la ma-

Mois de Octobre 1751. 137
manière de vivre, & que de l'autre c'est en corrigeant les altérations vicieuses de l'air, des alimens, & du régime, qu'on réussit à rétablir la santé.

LES anciens Médecins paroissent avoir fait de ces deux objets leur principale étude. Hippocrate, car il suffit de le citer, ne s'est pas moins attaché à rechercher les diversités de la température de l'air, des productions naturelles, & des coutumes de la Grèce & de l'Asie, que les symptômes, qui dans ces Climats précèdent, accompagnent & suivent toutes les maladies. Quiconque, dit-il (a), connoitra les propriétés du pays qu'il habite, n'ignorera pas non plus ni les maladies qui y regnent, ni ce qu'elles ont de commun, ni la manière de les guérir.... Il se verra en état de prédire les maux de chaque saison, ceux qu'un

XVI. (a) HIPPOCR. de *Aëre, Locis & Aquis*:
In princip.

qu'un changement de régime produit, & même ceux qui peuvent être soumis aux révolutions des Astres. C'est ce modèle que Mr. Cleg-horn paroît avoir voulu suivre. La pratique étendue, qu'il a eue à Minorque, loin de le détourner de faire des observations d'histoire naturelle, l'y a au contraire animé. Il a tenu exactement pendant cinq ans un Régistre météorologique, & il nous en donne le résultat. Le Journal des maladies, qu'il a eu occasion de traiter dans le même intervalle, lui a permis de tirer des conclusions générales de ses observations & de sa pratique. Ce qui l'a le plus frappé, c'est la conformité merveilleuse qu'il a trouvée entre les maux qu'il a vus, & ceux que les Anciens ont décrits. Dans nos Pays septentrionaux nous avons moins lieu d'appercevoir ce rapport qu'on ne l'a à Minorque, où une infinité de choses rappellent & le climat de la Grèce & les usages de l'Antiquité. J'ajoute avec plaisir que, si les observations de Mr.

Cleg-

Cleghorn font honneur à sa sagacité & à son exactitude, elles en font également à la Société des Chirurgiens de vaisseau, à laquelle il dédie son ouvrage. Le projet qu'elle a publié (b), rassemble les diverses vues que notre Auteur s'est proposées, & le Traité de celui-ci n'est qu'une partie du projet réduite en pratique.

POUR donner une idée de cet Ouvrage, je suivrai la division que je viens d'annoncer. Mais comme les observations d'histoire naturelle, que contient l'Introduction, sont d'un genre à intéresser un plus grand nombre de lecteurs, elles feront aussi la principale partie de cet Extrait.

L'AIR de Minorque est plus clair & plus pur que celui de l'Angleterre. Cependant les vallées ne sont point exemptes de brouil-

(b) Voy. *Journ. Britan. Tom. III. Octobre. Art. V.*

brouillards & de vapeurs. Les vents dispersent par toute l'Isle les exhalaisons de la mer, & cette rosée saline consume par la rouille les utensiles de fer ou de cuivre, & par la pourriture les meubles des maisons.

LA secheresse, la sérénité, le calme, & la chaleur caractérisent l'Eté. Ce n'est pas que le Thermomètre s'élève excessivement. Ses limites sont d'ordinaire le 48 & le 80 degrés, & dans quelques saisons extraordinaires le 41 & le 87. Mais la chaleur est presque constante, & du jour à la nuit il n'y a tout au plus que quatre ou cinq degrés de différence. Remarquez qu'il ne s'agit ici que des dedans des maisons, ou des lieux exposés à l'ombre; car les rayons du Soleil élèvent considérablement la liqueur du Thermomètre, & produisent quelquefois des chaleurs supérieures à celle de notre sang.

L'AUTOMNE participe à l'Eté par la chaleur, mais l'humidité l'accompagne, & il y regne
d'é-

Mois d'Octobre 1751. 141
d'étonnantes vicissitudes, de la
sérénité aux nuages, & du calme
aux tempêtes. Celles-ci quelque-
fois fort violentes, surtout en Hi-
ver, n'y sont jamais ni fréquen-
tes ni durables; & le Printems,
toujours inconstant, approche plus
de la saison qu'il suit que de tou-
tes les autres. C'est surtout vers
les Equinoxes qu'on a des vents
orageux; ils sont modérés en
d'autres tems, & suivant l'obser-
vation des navigateurs leur di-
rection près des Isles du Golphe
de Lyon, diffère de celle qu'ils
ont en pleine mer. Les matinées
& les soirées d'Eté sont d'ordi-
naire parfaitement calmes, un
vent doux s'élève vers le milieu
du jour, & suivant le cours du
Soleil tombe & se couche avec lui.
Pour peu que ce vent soit inter-
rompu, l'impression de la chaleur
devient si violente, qu'elle plon-
ge & hommes & bêtes dans l'in-
action & dans la langueur.

Les vents du Nord sont ordi-
nairement accompagnés de froid
& de secheresse. Ils dissipent

les brouillards & rétablissent la fanté. Les autres vents échauffent l'air & apportent l'humidité & les maladies. Heureusement les vents salutaires sont le plus communs comme ils sont le plus forts; c'est ce que prouvent les cimes touffues des arbres toutes penchées vers le Sud, tandis que le coté opposé est sec & dénué de feuilles. Après le Nord, le Nord-Ouest est le plus violent. C'est un vent impétueux, qui brûle les végétaux, détruit les tendres jets des arbres, & fait beaucoup de tort aux vignobles & aux moissons. Le Nord-Est plus souvent accompagné de pluie est aussi moins préjudiciable. Tous les vents du Sud au contraire ne manquent jamais d'être pernicious principalement en Eté.

LES tourbillons & les feux follets, qui précèdent l'Automne, sont souvent accompagnés de ces colonnes d'eau singulières, qu'on appelle des *Trombes*, & qui formées sur la surface de la mer vien-

Mois d'Octobre 1751. 143
viennent quelquefois se briser aux
bords de l'Isle. On peut voir
les descriptions que Lucrèce en
a données en Poète (c), & le
Dr. Stuart en Philosophe (d).

LA saison des orages & des
pluies est celle de l'Equinoxe
d'Automne. Le Ciel se couvre
subitement de nuages, & la pluie
tombe, surtout la nuit, avec tant
d'abondance, qu'elle forme d'im-
pétueux torrens, qui se précipi-
tant des montagnes déracinent
les arbres, emportent les bestiaux,
& font de grands ravages dans les
vignobles & dans les jardins. De
tels phénomènes sont rares dans
nos climats, mais ils ne le sont
nullement dans les pays chauds,
& les descriptions de Virgile sont
également justes & poétiques. (e)
Heureusement ces déluges, qu'ac-
compagnent les éclairs, les ton-
ner-

(c) *Lib. VI.*

(d) *Phil. Transf. N^o. 277. Art.*
VI.

(e) *Georgic. I. 322. Æneid. V.*
693.

nerres, & les vents, sont peu durables & se trouvent interrompus par des intervalles de beaux tems. Rien ne peut être d'ailleurs plus utile pour des habitans accablés, & pour une terre fêchée par les ardeurs du Soleil. La grêle & la neige se mêlent aux pluies de l'hiver, mais elles se fondent d'abord, (f) & la gelée est pour les Minorcains un phénomène des plus rares.

Le pais est en général assez plat.
Quel-

(f) Le 3. de Mars 1746 les campagnes furent couvertes de neige à la hauteur d'un pié. Elle s'y maintint sans se fondre pendant trois jours, ce qui n'étoit arrivé que deux ou trois fois de mémoire d'homme. Ce qu'il y a de plus singulier & qui paroîtroit confirmer que quelque autre cause concourt avec le froid pour la formation de la glace, c'est que le Thermometre de Fahrenheit ne descendit qu'au 42. degré. Mais il faudroit savoir si l'air de la chambre où l'Auteur le tenoit n'étoit pas plus tempéré que celui du dehors.

Quelques montagnes au milieu de l'Isle laissent entr'elles des valons & des marécages. Des étangs d'eau croupissante y tiennent lieu de sources, & il faut que ce soit dans les saisons pluvieuses que le Cardinal de Retz ait visité le Port de Mahon, pour avoir vû s'y rendre une multitude de rivières.

UN grand rocher légèrement couvert d'une terre mince & pierreuse forme l'Isle de Minorque. Beaucoup de sel marin, de la chaux & du nitre rendent le terroir assez fertile; & sans la secheresse de quelques saisons & les vents violens des autres, le produit des vignes & la récolte des grains suffiroient pour les besoins des habitans.

L'ÉNUMÉRATION des plantes & des arbres, qui croissent dans cette Isle, me paroît très exacte; mais comme l'Auteur ne rapporte guère que les noms des diverses espèces, je ne pourrai en détacher qu'un petit nombre de particularités. La précaution que

Virgile recommande de mettre une pierre sur les racines des jeunes plants est aussi pratiquée à Minorque, & l'est par les mêmes raisons.

*Hoc effusus munimen ad imbres :
Hoc , ubi hiulca siti findit canis æstifer arva (g).*

Les Vins de Minorque autrefois si estimés (b) le feroient encore, si en les faisant on avoit moins d'égard à l'abondance qu'à la qualité. Outre les plantes, qui paroissent toujours avoir été dans cette Ile, il y en a d'autres, qui transportées d'ailleurs s'y sont entièrement naturalisées. Telles sont le *Phytolaque*, la *Merveille du Perou*, la *Granadille* ou *fleur de la passion*, le *Ricin* ou *Palma Christi*, & l'*Aloë*. La dernière de ces plantes sert encore aux gens

(g) *Georg.* II. 352.

(b) *Vina Balearica conferuntur Italia primis. Plin. H. N. XXIV. 6.*

gens de la campagne, qui la cultivent près de leurs maisons, à l'usage que lui donne Dioscoride (i) de guérir les plaies,

L'AIR est embaumé d'herbes odoriferantes, & c'est sur le romarin que les abeilles recueillent au Printems leur délicieux miel. Les bois présentent des arbres toujours verts, le myrthe, l'arboûsier, le cyprès, le palmier, &c. arbres aussi beaux à la vue qu'utiles aux animaux & quelquefois aux hommes par leur ombrage & par leurs baïes, & dont s'il en faut croire les Poëtes (l), les premiers habitans du monde tirèrent leur nourriture.

LA négligence des naturels du pais, plutôt que le défaut d'abris suffisans, empêche suivant notre Auteur, qu'on n'y élève assez d'oliviers, pour se passer des huiles du dehors. L'arbre y vient
natu-

(i) II. 23.

(l) LUCRET. V. VIRG. *Georg.* II.
OVID. *Mes.* I.

148 JOURNAL BRITANNIQUE.
naturellement ; le terroir est ce-
lui que Virgile recommande (m),
& les succès d'un Gouverneur
Espagnol, qui avoit entrepris des
établissmens de ce genre, sem-
blent inviter les Anglois à des
tentatives du même genre.

Je ne dis rien ni des fossiles, ni
des divers animaux qu'on trouve
dans cette Isle. Les tables des riches
sont abondamment pourvues ; &
les pauvres s'accoutument d'hé-
rissos, de tortues, & d'une espè-
ce d'escargots, qu'on trouve at-
tachés les uns aux autres en for-
me de grappes dans les creux
des rochers, & qu'on nomme
Cochleæ cavaticæ. Plin se trom-
pe lorsqu'il dit que ces coquilla-
ges ne sortent jamais de leurs
troux, ni ne se nourrissent d'her-
bages (n). Ceux de Minorque
quittent leurs retraites dans les
tems humides, pour chercher de
la nourriture sur les tiges des as-
phodèles

(m) *Georgic. Ibid.* 179.

(n) *Ibid.* VIII. 39.

phodèles, les branches des vignes, &c. Mais de quelque endroit que les habitans les tirent, ils les gardent quelques jours, pour leur faire perdre leur goût terreux, les font bouillir ensuite & les mangent avec plaisir.

DEUX peuples fort différens habitent à présent cette Isle. Les Naturels sont d'une taille médiocre mais bien prise, maigres & secs, forts & actifs. Leurs cheveux noirs & frisés, souvent châtains, quelquefois roux, annoncent de même que leur teint olivâtre un tempérament passionné, fougueux dans la jeunesse, atrabilaire avec l'âge. Portés à la colère ils ne mettent ni mesure ni terme à leurs ressentimens. Les filles sont précoces, les deux sexes ardens. Leur sang déjà trop échauffé s'enflamme encore par un usage immodéré d'épices, de tabac, de liqueurs, & de plaisirs. Ils se vantent surtout de vivre en Eté. *En lo Esliu tout hom viu*, c'est leur proverbe familier. Exposés au Soleil sur leurs roches
bru-

brulantes, vous les voyez danser au son des castagnettes, & pousser jusqu'à l'Aurore, à la clarté de torches de pin, leurs turbulentes Orgies. Ils n'ont d'ailleurs pour se rafraichir que l'eau de citernes sâles, ou de sources faumaches. Peu de viande leur suffit ; un peu plus de poisson ; mais ils vivent principalement de pain, de ris, de vermicelli, d herbes, de fruits, d'olives, de piment, &c. Zélés observateurs & des cérémonies de leur Eglise & des usages de leurs pères, ils font succéder aux Bacchanales anciennes les Processions & les Jeûnes ; effrénés dans le Carnaval, anachorètes en Carême. Ici leurs païsans, se faisant des défis mutuels sur le mérite de leurs maîtresses & sur celui de leurs chants, accompagnent leurs vers impromptus & *amébées* (o) des sons d'une

(o) C'est le nom que les Grecs donnoient aux Dialogues en vers de leurs bergers, nation aussi chantante que

Mois d'Octobre 1751. 151
d'une aigre guitare & du fausset
de leur voix. Là leurs Nymphes
lascives, semblables à la Galatée
de Virgile, poursuivent leurs a-
mans à coups d'orange, & se ga-
rantissent comme elles peuvent
de celles qu'ils leur renvoyent.
On jette encore le jour des no-
ces des noix & des amendes;
les funérailles sont de même so-
lennisées par des élégies & par
des hurlemens. Les Minorcains,
qui si souvent repoussèrent les Ro-
mains à coups de pierre, sont é-
galement adroits à l'exercice de
la fronde. Ils s'en servent pour
rassembler leurs troupeaux, &
les brebis effrayées en respec-
tent même le bruit.

LES soldats Anglois ont d'au-
tres inclinations, d'autres jeux,
d'au-

que celle de Minorque. Ces dialo-
gues étoient composés de couplets
alternatifs & égaux; & c'est sur ce
modèle que Théocrite, Virgile, &
nos Poètes ont composé plusieurs de
leurs Pastorales.

d'autres excès. Ceux de la boisson sont le plus communs; mais notre Auteur s'étend peu sur ce Tableau, qui paroît lui coûter, & qu'il termine par ces mots; *Pudet hæc opprobria nobis &c.*

CEPENDANT malgré les différences des deux Nations, elles sont également attaquées par les maux Epidémiques. Le rustique tempérant, mais qui danse comme un fou sur les rocs & s'égoïlle pour sa maitresse, n'a que peu d'avantage sur le soldat à qui le vin tient lieu de tout. Preuve, suivant mon Auteur, que l'influence de l'air l'emporte sur toutes les autres causes de nos dérangemens; & suivant moi, qu'on arrive au même terme par différens chemins.

LES maladies communes dans cette Isle peuvent, suivant la division ordinaire, être rangées sous deux classes. Les unes ne regnent que dans de certains tems; ce sont les *Epidémiques*. Les autres ont cours indifféremment pendant tout le cours de l'année;

Mois d'Octobre 1751. 153
née; on les appelle *Sporadiques*.
Mr. Cleghorn, qui traite des premières dans son livre, finit son Introduction en disant un mot des dernières.

L'OBSTRUCTION, l'endurcissement, l'enflure des Viscères glanduleux du bas ventre & surtout de la Rate sont les maux les plus constans & les plus ordinaires dans les hommes & dans les bêtes. Hippocrate (p) en avoit déjà rapporté la cause aux eaux croupissantes & marécageuses telles que celles de Minorque. Ajoutez y les ardeurs du Soleil, les fréquens retours de la fièvre, le grand usage des végétaux, l'abus des liqueurs & des épiceries, les excès des passions & surtout de l'amour. Par un bienfait de la Providence, le climat qui fait naître les maux, produit les antidotes; du petit lait, du miel, des fruits rafraichissans, de doux purgatifs, des plantes

(p) *Ubi supr. sub finem.*

tes saponacées ; c'est ce qu'il faut aux malades , & qu'on trouve en abondance à Minorque.

A ROME, dit Baglivi (q), on guérit difficilement les ulcères & les blessures des jambes, tandis qu'à la tête ces maux sont de peu de conséquence. On observe la même chose à Minorque , soit que les parties les plus épaisses du sang se portent au bas par une pente naturelle, ou que les Viscères enflés empêchent le retour des humeurs par la Veine Cave. Hippocrate (r) & Celse (s) font tous deux mention de ces maux de jambe comme d'effets de l'enflure de la Rate.

LES inflammations topiques, & en particulier les ophthalmies doivent être fort communes dans un pays où les rochers & les sables réfléchissent fortement les rayons, & dont l'air est chargé de particules

(q) *Prax. med.* L. I. C. XV. 6.

(r) *De Morb. Intern.*

(s) L. II. C. VII.

Mois d'Octobre 1751. 155
cules salines, de poussière, &
d'insectes

UN mal fort rare partout ailleurs, & dont un Médecin Espagnol nommé Hiacynthe André a ajouté la description à son Abrégé des oeuvres de Rivière, c'est la convulsion de la machoire inférieure dans les enfans. Cet accident, presque toujours incurable, n'a lieu que les neuf premiers jours de la vie.

COMME les maux Epidémiques sont le principal objet de notre curieux Auteur, il faut bien en dire quelque chose après lui.

LES plus grands ravages sont causés au Printems & en Eté, par une espèce de Fièvre Tierce. C'est une maladie des plus violentes, & aussi contagieuse que la petite vérole. Ses symptômes sont fort variés, & il est d'autant plus dangereux de ne la pas connoître d'abord, que les secours tardifs sont d'ordinaire inutiles. On remarque, en l'observant de près, une grande régularité dans son cours, & elle confirme évi-
dem-

demment la doctrine des jours impairs, critiques, & indicateurs. On prédit souvent avec justesse le jour & l'heure même de la mort. De modérées évacuations dans les commencemens, & le Quinquina après le cinquième accès guérissent presque à coup sûr les plus formidables de ces fièvres, au lieu qu'en se fiant trop longtems à la simple Nature, on a souvent le chagrin de voir les cas les plus légers, dans la première semaine, devenir subitement mortels avant la fin de la seconde. Les mauvais effets, qu'un fameux Médecin de Rome (1) reprochoit au Quinquina, ne doivent suivant mon Auteur être imputés qu'à la maladie elle-même.

Les éruptions sanguines, fréquentes dans tous les Climats chauds pendant l'Eté, sont les *Sudamina*

(1) BAGLIVI *Prax. Med. L. I. C. IX. De Fib. Mor. Spec. C. XIII. & passim.*

Mois d'Octobre 1751. 157
damina & les *Papulæ Sudoris* des
Latins, & les *Idgwa* d'Hippocrate
(u). Les *Essères* des Arabes sont
un peu moins communes. Ce
sont des tubercules plats, durs,
& pâles, accompagnés de dé-
mangeaison, qui paroissent tout
d'un coup pendant une ou deux
heures, disparoissent de même,
pour se montrer ensuite de nou-
veau. Les Minorcains les appel-
lent *Favas* ou Fèves, pour desi-
gner leur forme & leur grandeur.
Les *Essères* accompagnent souvent
les fièvres tierces & se guérissent
avec elles.

C'EST encore en Eté & en Au-
tomne que le *Cholera Morbus* & les
Dyssenteries font le plus de des-
ordre. Ce ne sont souvent que
des symptomes des maux précé-
dens, qui leur succèdent quel-
quefois, & quelquefois en font
suivis. Mr. Cleghorn regarde
tous ces maux sous un point de
vûe

(u) *Apbor. L. III. §. 21.*
Tome VI. H

vûe général, comme également produits par la Nature, qui tente de se dégager, soit par les conduits de la peau, soit par le Foye & les organes, dont le passage s'ouvre dans les Intestins. Une bile corrompue est, selon lui & les Anciens, l'origine des fièvres, qui plus communes & plus violentes que tous les autres maux sont dans le fond plus traitables que les Dyssenteries en question. Dès que celles-ci ont un peu duré, elles précipitent quoiqu'on fasse les malades au tombeau.

COMME les chaleurs produisent les maladies précédentes, les froids qui leur succèdent font naître des Pleurésies ou plutôt des Péripneumonies, qui ne cèdent qu'à des saignées copieuses & souvent réitérées. Il y a d'excellentes réflexions de pratique dans le chapitre où notre Auteur les décrit. Il a observé dans les cadavres de ceux qui en mourroient, les poumons durcis, couverts d'abcès, flottans dans une hu-

Mois d'Octobre 1751. 159

humeur purulente. Leur membrane propre paroissoit changée en une croûte blanchâtre. Cependant Mr. Cleghorn a appris à son retour de Mr. Hunter, que cette membrane n'est qu'une production des fluides extravasés. Cet excellent Anatomiste en a vu de pareilles dans différens degrés de consistance, sur des organes qui avoient été enflammés. Ce n'est d'abord qu'une mucosité légèrement adhérente, qui peu à peu devient une membrane fibreuse solidement attachée à la partie, mais qu'on en sépare par la macération. Mr. Haller a eu la même idée au sujet des adhésions de la Pleure aux Poumons (x).

J'AUROIS encore bien des choses à extraire du dernier chapitre, où notre Auteur parle de la petite vérole, telle qu'elle se montra à Minorque en 1742 & en

(x) *Liv. prim. Pys. N°. 262.*

160 JOURNAL BRITANNIQUE.
en 1746. Mais en voilà assez pour
juger des richesses que contient
ce petit ouvrage; & c'étoit tout
le but que je devois me propo-
ser.

ARTICLE II.

Additions à l'Histoire Universelle.

Troisième Extrait. (a),

IL y a longtems que l'on a fait
valoir la preuve toujours nou-
velle que la dispersion des Juifs
fournit en faveur de la Divinité
de l'Écriture Sainte. On a fait
moins d'attention à un argu-
ment à peu près pareil, que
fournit l'état d'un peuple allié
à celui des Juifs & de même que
lui descendu d'Abraham. Les
en-

(a) On trouve le premier dans le
Tome II. de ce Journal *Août Art.*
I. & le second Tom. IV. *Janvier*
Art. III.

Mois d'Octobre 1751. 161
enfants de la concubine ont eu
leurs promesses, aussi bien que
ceux de la femme libre. Ils les
ont vérifiées, & dans tous les
tems on a vu les Arabes répon-
dre à l'Oracle prononcé à leur
mère. (b) C'est à éclaircir cet-
te prédiction, qui regarde Is-
maël, & à démontrer le rapport
que l'événement a avec elle,
qu'est destinée la dernière Dis-
sertation de ce Supplément.

LES auteurs débutent par trois
courtes remarques qui servent à
répandre du jour sur la lettre de
la prophétie. 1. La première
roule sur le mot *אִישׁ בְּרִיָּה*,
homme âne sauvage, qui dénote un
naturel farouche, zélé pour la
liberté, incapable de se soumet-
tre au joug. 2. La seconde justi-
fie l'application que l'on fait à la
posterité d'Ismaël, d'une pro-
messe qui semble d'abord ne se
raporter qu'à sa personne. On
fait

(b) Gen. XVI. 10. 11. 12.

fait voir par un grand nombre de passages, que sous le nom du Chef, les descendans sont très communément compris. 3. Enfin on remarque que le terme *ἡ* que toutes les Versions rendent par celui de *main*, se prend aussi figurément pour le *pouvoir*, l'*empire*, la *force*, la *domination*. Ainsi le sens entier de l'Oracle est, que la Nation dont Ismaël devoit être le fondateur, seroit composée de guerriers farouches & indomtables, objets de l'animosité & de l'ambition de leurs voisins, mais toujours aussi heureux qu'ardens défenseurs de leur liberté. Il faut prouver par l'histoire que cette prédiction a été accomplie, que la férocité a toujours été le caractère de la Nation ; & principalement, qu'elle n'a jamais été réduite en servitude, quels qu'aient été les efforts & la puissance de ses ennemis & son penchant à les irriter.

ON auroit moins tenu en suspens l'esprit du Lecteur, si par une quatrième réflexion, on l'a-
voit

Mois d'Octobre 1751. 163
voit prévenu, qu'il s'agit particulièrement ici des *Arabes Scenites*, connus aussi sous le nom de *Nabatbéens*, qui sont universellement regardés comme les véritables descendans d'Ismaël, (c) & si on l'avoit averti d'avance, qu'en s'engageant à prouver que ces peuples ont *habité à la vue de leurs frères* quoique *leur main fût contre tous, & la main de tous contre eux*, on ne prétend pas soutenir qu'ils aient toujours eu dans leurs guerres des succès également avantageux, que même quelque partie de la Nation n'ait en certains tems passé sous une domination étrangère, mais simplement que jamais la Nation entière n'a subi l'esclavage, qu'elle s'est toujours maintenue dans un état de liberté & d'indépendance. Cette réflexion se trouve dans le corps de l'ouvrage.

NE

(c) C'est ce que détermine positivement le passage *Gen. XXV. 18.*

NE seroit-il pas même permis d'aller plus loin que nos savans & réservés auteurs? Y auroit-il de la témérité à avancer que ce n'est pas une indépendance rigoureusement absolue, qui ne dût jamais souffrir aucune interruption totale, que Dieu a voulu prédire aux Arabes, mais seulement l'exemption d'un joug constant, durable, solidement établi? Qu'ils aient été sujets; si leur esclavage n'a duré que fort peu de tems; si à leur assujettissement a succédé une indépendance aussi étendue que celle dont ils avoient auparavant jouï; la promesse pourra-t-elle être censée n'avoir point eu son accomplissement? Ne doit-il pas suffire à tout homme raisonnable, qu'à l'exception de quelques circonstances rares, & pour ainsi dire momentanées, on ait vû dans tous les siècles le même peuple toujours indépendant, ou toujours couronné de succès lorsqu'il a été appelé à recouvrer sa liberté opprimée? Aucune autre nation ne s'est si longtems sou-

Mois d'Octobre 1751. 165

soutenue sans changer sa forme, son gouvernement, ses habitudes, sans s'accoutumer au joug qui lui étoit imposé.

POUR remplir leur plan, nos auteurs parcourent ce que l'histoire nous apprend de la situation des Arabes sous les différentes Monarchies. Il y a un grand nombre d'époques dans lesquelles le témoignage des meilleurs historiens établit, de la manière la plus évidente, l'indépendance des Arabes. Dans d'autres occasions le témoignage paroît plus équivoque & sujet à quelques difficultés. Il seroit inutile de repasser les premières avec exactitude, & ennuiant d'éplucher scrupuleusement toutes les dernières, Il suffira de rapporter à trois époques principales les plus fortes objections, que l'on peut faire contre l'accomplissement de l'Oracle, & les preuves historiques qui sont ici employées pour le justifier. S'il paroît que les Arabes n'ont point été totalement assujettis, 1. ni par les anciens

Rois d'Egypte; 2. ni par Pompée; 3. ni par Trajan; on n'aura aucun lieu de douter que dans les circonstances les plus critiques ils n'aient été les plus libres de tous les peuples comme ils en étoient les plus féroces.

I. LA Monarchie Egyptienne est communement regardée comme la plus ancienne. C'étoit du moins la seule dont les Ismaélites eussent quelque danger à craindre. Ils étoient enclavés dans les provinces de son Empire, puis qu'il comprenoit d'un côté l'Ethiopie & de l'autre l'Assyrie. Dans le nombre de ses Rois dont les noms & les actions nous sont parvenus, il ne s'en trouve que deux, que l'on puisse soupçonner d'avoir attenté à la liberté des Arabes. L'un est le conquérant *Sesostris*, que le Chevr. Newton croit avec beaucoup de probabilité être le *Sisac* de l'Ecriture. Le second est *Zeraph*, qui après avoir ôté la vie au Successeur de *Sesostris*, joignit l'Egypte & la Libye à l'Ethiopie qu'il

LE MOIS d'Octobre 1751. 167
qu'il possédoit. Une remarque générale peut s'appliquer à l'un & à l'autre, c'est que l'Ecriture qui décrit les guerres qu'ils firent à Roboam & à Aza Rois de Juda, & qui même nomme les divers peuples, dont leurs armées étoient composées, (d) n'y fait point mention des Arabes. Il est vrai que Diodore de Sicile affirme positivement (e) que Sesostris asservit tous les peuples d'Arabie, qui n'avoient jamais reçu le joug. Mais il se contredit lui-même presque immédiatement après, lorsque faisant l'éloge des soins que Sesostris prit de son Royaume au retour de ses expéditions, il parle du mur qu'il fit construire depuis Peluse jusqu'à Heliopolis, pour arrêter les courses des Syriens & des Arabes. . . Les
Ara-

(d) 2. Chron. XII. 3. XIV. 9.

(e) Liv. I. On se sert de la Traduction de l'Abbé TERRASSON, Paris 1737. 12^o.

Arabes Nabathéens, dit il encore dans le livre suivant, où il donne la description de l'Arabie & des mœurs de ses habitans, toujours invincibles, ont conservé leur liberté & il n'est point de conquérant qui les ait soumis. Comment Sesostris pouvoit-il avoir besoin d'une fortification de 1500. stades (60. lieues) d'étendue, pour se défendre contre les incursions d'un peuple qu'il venoit d'asservir? Comment du tems de Diodore les Arabes n'avoient-ils jamais reçu le joug, si Sesostris les avoit effectivement subjugués? Diodore n'est pas le seul bon auteur qui trop ébloui de la gloire de son héros lui ait attribué des qualités & des exploits qu'il a été obligé de lui refuser, lorsque sa méditation a changé d'objet; ou qui ait transformé quelques avantages légers & passagers en une conquête complète & solide.

AUCUN Historien profane n'a représenté Zeraph comme vainqueur des Arabes, & le silence de l'Ecriture que nous avons allégué

Mois d'Octobre 1751. 169

légué ci-dessus, confirme encore le leur. Sous ces premiers Rois, la Monarchie d'Egypte étoit dans son plus haut degré de splendeur. Il s'en falut beaucoup que leurs Successeurs immédiats les égalassent. On vit l'Assyrie se soustraire à leur domination & former un Empire si considérable que l'alliance de So, ou Sabacon Roi d'Egypte avec Hofée ne put empêcher Salmaneser de détruire entièrement le Royaume d'Israël. Quelle apparence que dans son déclin l'Egypte ait effectué contre les Arabes, ce qu'elle n'avoit au plus que tenté sans succès au milieu de ses plus brillantes prospérités?

Si nous ne suivons pas nos auteurs dans ce qu'ils disent de l'état des Arabes sous la Monarchie des Assyriens, ce n'est pas qu'il ne s'y trouve des discussions intéressantes: mais dans une abondance de sujets, on est obligé de choisir. Remarquons seulement en passant qu'ils relèvent l'erreur de Prideaux, qui a fait dépendre les

Arabes de Belesis Roi de Babylo-
ne ; qu'ils font voir que si ces
peuples ont été vaincus par Cy-
rus & par Cambyse , ils n'ont
point été subjugués , puis qu'ils
sont nommément exclus de la 5.
Satrapie, (f) & déclarés exempts
de toute sorte de tribut ; enfin
que le titre de Roi d'Arabie
qu'Herodote (g) donne à Senna-
cherib ne forme point un argu-
ment en faveur de cette Souve-
raineté. La narration de cet His-
torien est si confuse dans son tout
& si évidemment fautive en cer-
tains points, qu'elle ne peut pas-
ser que pour un Roman , auquel
l'expédition de ce Prince contre
Ezechias , altérée & déguisée par
les Prêtres Egyptiens , a servi de
canevas. Ajoutons qu'il n'est rien
moins qu'impossible que Senna-
cherib ait pris par motif d'orgueil
un titre qu'il ne méritoit point
de porter. On voit ensuite les
Ara-

(f) HEROD. L. III. c. 88. 91.

(g) Lib. II.

Arabes faire des guerres & des alliances qui démontrent leur indépendance. Alexandre mourut en se préparant à les attaquer, & si Ptolomée est dit avoir eu l'Arabie dans son partage, (b) ce n'est vraisemblablement que l'Arabie Egyptienne, située entre le Nil & la Mer Rouge.

II. L'HISTOIRE Romaine est trop connue pour que l'on puisse ignorer quand les Romains ont été à portée de se mesurer avec les Arabes, & quel fut le Général qui les commanda. On fait que ce ne fut qu'après avoir obligé Annibal à s'exiler de Carthage, qu'ils s'intéressèrent sérieusement aux affaires de l'Asie, & les peuples d'Arabie ne furent certainement pas des premiers qu'ils travaillèrent à soumettre. Lucullus est celui à l'occasion duquel on commence à entendre parler des Arabes. Plutarque nous apprend qu'après la défaite
de

(b) Q. Contr. L. X.

de Tigrane & la prise de Tigranocerte, (i) les Rois Arabes vinrent se remettre entre les mains du vainqueur & le rendre maître de leurs biens & de leurs personnes. Il falloit que ce ne fût qu'une partie peu considérable de leurs Tribus & peutêtre celles dont le détachement avoit été défait quelque tems auparavant par Sertilius, puisque l'année qui suivit le retour de Lucullus à Rome, Aretas Roi d'Arabie à la tête de 50000. de ses sujets pénétra jusqu'à Jerusalem. D'ailleurs si la soumission des Arabes à Lucullus avoit été universelle, Pompée qui lui succéda y auroit-il trouvé tant à faire?

APRÈS avoir vaincu Mithridate & avoir remporté quelques victoires sur les voisins & les alliés de cet ennemi de Rome, Pompée forma (k) le projet de porter

(i) *Vie de LUCULL.* Traduction de DACIER.

(k) *PLUT. Vie de POMPÉE.*

Mois d'Octobre 1751. 173
ter ses armes jusqu'à la Mer Rouge. Son Lieutenant Afranius défait d'abord les Arabes, qui habitoient autour du Mont Amanus: ce qui épouvanta Aretas Roi des Arabes de Petra, & l'engagea à écrire des lettres extrêmement soumises au Général Romain. Celui-ci se défiant de la sincérité du Roi, marcha avec son armée vers Petra; & lorsqu'il n'en étoit qu'à peu de distance, il reçut avis de la mort de Mithridate. Cette nouvelle l'obligea à s'éloigner de l'Arabie, pour mettre ordre aux provinces que ce redoutable ennemi avoit possédées. Le Dr. Prideaux, fondé sur ce récit de Plutarque, auquel il joint le témoignage de Dion & celui d'Appien, avoit décidé que Pompée s'étoit rendu maître de la ville de Petra & de la personne du Roi; qu'il avoit ensuite relâché aux conditions qu'il avoit voulu prescrire. L'erreur de ce Savant est relevée d'une manière que l'on pourra juger un peu trop aigre. La relation de Plutarque semble

ble insinuer que Pompée n'attaqua point la forteresse de Petra. Son traité avec Aretas se fit l'an 63. avant J. C. & à la fin de cette même année, ou pour le plus tard au commencement de la suivante, Aretas s'étoit déjà mis en mouvement & donnoit beaucoup d'embarras à Scaurus Gouverneur de Syrie, qui ne s'en tira que par le secours d'Hyrcaan & d'Antipater. Tant s'en faut que, supposé que Pompée eut soumis Aretas, il eût subjugué avec lui tous les Arabes Scénites, qu'Agbarus, ou selon d'autres Ariamnes Prince-Arabe l'assistoit de ses troupes dans cette expédition (1). Appien dit positivement, que ni Marcius Philippus ni Lentulus Marcellus, qui commandèrent l'an 60 & 59 avant J. C. ne purent jamais arrêter les courses & les pil-

(1) Etoit-ce en qualité d'Alliés ou de Sujets que les Tribus d'Ariamnes servoient dans l'armée de Pompée ?

Mois d'Octobre 1751. 175
pillages des Arabes. Il est d'ailleurs certain que ni eux, ni Pompée & Scaurus qui les avoient précédé, ni Gabinus qui leur succéda, ne réduisirent l'Arabie en Province Romaine. Que de raisons qui prouvent que les succès de Pompée, quels que l'on veuille les supposer, n'ont été que des avantages passagers remportés sur des peuples libres, indépendans, toujours redoutables malgré leurs pertes ! Aretas a pu conclurre un traité honteux avec le Général Romain ; il a pu lui faire une espèce d'hommage & s'engager à lui être fidelle, sans que l'Arabie annexée à l'Empire ait été regardée comme en étant dépendante.

III. L'HISTOIRE des Arabes ne nous instruit que des guerres particulières que leur naturel féroce & leur avidité pour le butin occasionna entre eux & leurs voisins pendant la vie des premiers Empereurs de Rome. La seule circonstance que l'on y trouve qui ait rapport à leur indépenden-

pendance, c'est que la crainte d'être sacrifié à l'ambition de Cléopatre détermina leur Roi Malchus ou Al Malk, à promettre de payer un tribut à cette Reine. Deux ans après, les affaires d'Antoine aiant changé de face, Herode n'avoit pu obliger Malchus à observer les conditions du traité qu'après l'avoir vaincu deux fois. Le même Malchus paroît ensuite entièrement indépendant. Auguste, selon les apparences, le dispensa du tribut, que peut-être il n'avoit jamais exactement païé; & peu d'années après nous voyons son Successeur Obodas lié d'amitié avec les Romains. Auguste, il est vrai, après la mort de ce dernier prétendit donner aux Arabes un Roi de son choix; mais ceux-ci, loin de faire cas de ses prétentions, élurent, sans même le consulter, Hareth ou Aretas; & Auguste ne se ressentit jamais qu'en paroles de cette marque de mépris. Les vices de ses Successeurs, ou l'instabilité de leur domination

Mois d'Octobre 1751. 177

mination, les empêchèrent, pour la plupart, de songer à ce qui regardoit l'Arabie. Vespasien fut le premier, que la guerre des Juifs attira dans ces Cantons. Ni lui, ni Tite son fils, qui termina cette guerre, ne paroissent avoir eu rien à démêler avec les Arabes: & jusqu'à Trajan aucun des Empereurs ne porta ses armes de ce côté-là.

Sous le regne de ce dernier on rencontre plus de difficulté à maintenir l'indépendance des descendants d'Ismaël. Les autorités de Dion, d'Eusebe, d'Arrien, d'Eutrope, de Lucien semblent prouver que Trajan conquit effectivement l'Arabie; & ses Médailles renferment même dans cette conquête l'Arabie Heureuse. Mais quelque éblouissantes que soient ces autorités, il est douteux que l'on en conserve une opinion fort avantageuse, après avoir pesé les objections qui les combattent. Aucun des Auteurs cités ne marque que Trajan ait laissé de ses troupes ni dans

la

la forteresse de Petra ni dans toute l'Arabie Pétrée, pour tenir en bride les Arabes; d'où l'on doit conclurre, que ses conquêtes dans ce pais-là n'étoient pas aussi complètes que celles que les Romains avoient faites en Egypte, en Syrie, & en d'autres provinces. Il y a plus. Dion (*m*) dit, non que Trajan ou son Lieutenant Aulus Cornelius Palma subjuguâ toute l'Arabie, mais qu'il en réduisit sous son obéissance un Canton, qui étoit dans le voisinage de Petra. Tout ce que rapporte Eusebe, (*n*) c'est que les habitans de Petra & de Bosra avoient fixé le commencement de l'Ere selon laquelle ils comptoient leurs années, à l'an 8^e de Trajan. Ce n'est que par conjecture que l'on juge que cette coutume étoit une suite de leur assujettissement. Le témoignage de
Lu

(*m*) DIO. L. LXVIII.

(*n*) EUSEB. *Chron. can.* p. 209.
Amst. 1658.

Mois d'Octobre 1751. 179

Lucien, ou de l'Auteur du Philopatris est encore moins positif. Il se contente de prédire que l'Arabie suivra bientôt l'exemple de la Perse. Eutrope est le plus décisif de tous. (o) Il réduisit, dit il, *l'Arabie en Province*, équipa une flotte sur la Mer Rouge, pour s'en servir à ravager les frontières des Indes. Mais n'est-il pas naturel d'entendre par l'Arabie quelque district de l'Arabie Heureuse, d'où l'on étoit le plus à portée de faire la guerre par mer aux Indiens? Remarquez sur-tout que, peu après, Eutrope attribue à Sévère cette réduction de l'Arabie en Province, presque dans les mêmes termes dont il s'étoit servi en parlant de Trajan. Une pareille contradiction diminue beaucoup le poids de son témoignage. Tout ce que l'on peut donc inférer de ces Auteurs, c'est que Trajan soumit quelque partie de l'Arabie Heureuse. Mais un peuple
ne

(o) EUTROP. L. VIII.

ne cesse point d'être indépendant, parce qu'on resserre les bornes de son territoire.

QUE dire cependant des Médailles ? Ne sont-elles pas des monumens incontestables ? Et n'en voit-on pas qui portent pour légendes ARABIA AUGUST. PROVINCIA, ARAB. ADQUIS, ARABIA CAPTA S. C. Sur cet article on répond qu'il n'est pas extraordinaire que les avantages de l'Empereur aient donné lieu à la flatterie de représenter comme subjuguée une nation dont il n'y avoit eû qu'une partie de vaincue. On a sous le regne de Trajan même un exemple bien marqué de cet excès d'adulation. Les Cabinets des Curieux renferment des Médailles de cet Empereur avec ces légendes INDIA PRO. P. R., & PARTHIA CAPTA, quoique tous les Savans conviennent que jamais le pays des Parthes, beaucoup moins celui des Indiens, n'a été Province Romaine. N'y a-t-il pas toute apparence que l'on a frappé pour l'Arabie

Mois d'Octobre 1751. 181
rabie des Medailles semblables
à celles que l'on a faités pour la
Parthie & pour les Indes?

ON fait par l'histoire, qu'aussi-
tôt que Trajan eut quitté l'armée,
avec laquelle il avoit remporté
tant de victoires dans le país des
Parthes, dans la Mésopotamie ,
& dans l'Arménie, tous ces peu-
ples, que les Médailles témoi-
gnent avoir été conquis, se révoltè-
rent contre la domination Romaine.
Elle n'y avoit donc pas été bien
solidement établie. Les Hagaré-
niens, nation puissante d'Arabie,
avoient donné auparavant l'exem-
ple de la rebellion. Refusant de
reconnoître l'autorité de l'Empe-
reur, ils avoient agi en peuple
libre, bravé sa puissance, rendu
inutiles ses efforts contre leur
ville capitale & l'avoient enfin o-
bligé de se retirer dans ses pro-
pres Etats. Si la rebellion suppo-
se l'assujettissement, celui des A-
rabes sous Trajan doit avoir été
bien incomplet, puisqu'il a été sui-
vi de si près du recouvrement de
Tome VI. I leur

182 JOURNAL BRITANNIQUE.
leur indépendance. Un changement si subit ne sera-t-il pas plutôt censé le succès heureux des derniers efforts d'une liberté vivement attaquée & chancelante ?

LES Empereurs qui suivirent Trajan ne furent pas assez avides de conquêtes pour être soupçonnés d'avoir rien entrepris contre les Arabes. Adrien visita les frontières de l'Empire, abandonna trois Provinces conquises, & fixa au fleuve d'Euphrate les bornes de sa domination. Sévère pour châtier les Arabes, qui avoient donné du secours à Niger, fit de grands préparatifs. Avec une armée formidable, il pénétra jusqu'à Atra, qui doit avoir été située sur les confins des deux Arabies, Deserte & Petrée. Il ne fit contre cette ville que de vains efforts & il en leva le siège après avoir été repoussé au premier assaut.

UNE réflexion très importante dans toute cette matière, c'est qu'aucun Auteur, contemporain de Sévère

Mois d'Octobre 1751. 183

ou postérieur à ce tems-là, n'a rangé l'Arabie dans le nombre des Provinces Romaines. En auroit-elle été universellement omise, si elle avoit été entièrement subjuguée?

EN voilà assez pour montrer de quelle manière nos savans & laborieux auteurs s'y sont pris, pour prouver que les Arabes se sont toujours maintenus dans un état de liberté & d'indépendance, dont les puissances les plus formidables n'ont pû les priver.

CE caractère n'est pas le seul, par lequel ils soient désignés dans l'Oracle qui fait le sujet de cette Dissertation. Ismaël y est aussi représenté comme un *Ane sauvage*. Nous avons déjà fixé le sens de cette Métaphore. L'auteur du livre de Job (*p*), les Prophètes (*q*), Diodore de Sicile (*r*), Herodote (*s*), l'auteur
du

(*p*) JOB. I. 15.

(*q*) ESA. XIII. 20. JER. III. 2.

(*r*) LIV. I.

(*s*) L. III.

184 JOURNAL BRITANNIQUE.
livre des Macchabées (1), Plutarque (v), Appien (w), Strabon (x), Ammien Marcellin (y) sont cités pour faire voir, que de tout tems & dans toutes les différentes époques, les Arabes ont toujours été une Nation sauvage & farouche, addonnée au vol & au brigandage, toujours prête à entrer en guerre avec ses voisins ou pour aquérir de nouvelles dépouilles ou pour défendre sa liberté.

DE tout cela se déduit très naturellement la conséquence, qui est le but de la Dissertation, savoir que l'Oracle prononcé à Agar à l'occasion de son fils a été accompli dans toute son étendue, que les Arabes sont des preuves vivantes de l'origine céleste de l'Ecriture, qui nous a transmis
une

(1) 1. Mac. IX. 36.

(v) *Vie de Pomp.*

(w) *App. de bel. civ. c. 10.*

(x) *STRAB. L. XVI.*

(y) *L. XXXI.*

Mois d'Octobre 1751. 185

une prédiction, que leur caractère & leur histoire ont vérifiée dans tous les tems. On en peut déduire aussi, qu'un phénomène aussi surprenant que celui d'une nation féroce, peu civilisée, & qui toujours en guerre avec des voisins puissans & animés contre elle, n'a pas laissé de se soutenir parmi les débris de tant de Monarchies plus puissantes & plus réglées que la sienne, ne peut avoir que Dieu pour auteur.

Les incrédules pourroient bien n'en pas convenir. Aussi trouvera-t-on vers la fin de l'ouvrage l'examen des objections qu'ils pourroient faire. „ Qu'est-il besoin, „ diront-ils, „ de recourir à une „ direction particulière de la „ Providence pour expliquer cette „ indépendance des Arabes „ maintenue sans interruption „ pendant environ 4000. ans ? „ La disposition des lieux, le naturel des habitans étoient des „ moyens plus que suffisans pour „ éloigner tous ceux, qui auroient „ osé attenter à leur liberté. ”

Nos auteurs font remarquer, que pour n'avoir jamais été subjugués les Arabes n'ont pourtant pas été invincibles, ni les difficultés de la situation de leur pays insurmontables. Ils ont vu en diverses occasions leur Empire sur le penchant de sa ruine, attaqué par les Puissances les plus formidables de l'Univers, par toutes les forces Romaines. Un désastre de plus les affervissoit. Mais cette dernière catastrophe n'est jamais arrivée dans un espace de près de 40. siècles. Des tempêtes effroyables, des multitudes de mouches écartèrent l'armée de Trajan & ruinèrent ses travaux devant Petra. Sévère assiégeoit la Capitale des Hagaréniens, dont la réduction devoit entraîner celle de tout le pays. Un nouvel effort & pour lequel ses Généraux ne demandoient que 150. hommes le rendoit, humainement parlant, maître de la place. Il aima mieux renoncer à la palme que d'ôter à l'ennemi le souffle de liberté qui lui restoit. Dion est

Mois d'Octobre 1751. 187
est l'auteur à qui nous devons
la connoissance de ces marques
de la protection d'une Providen-
ce attentive à la conservation des
Arabes. Son témoignage n'est pas
de ceux que les antagonistes de
l'influence de cette Providence
sur les événemens se soient avi-
sés de révoquer en doute.

C. R. O.

ARTICLE III.

The Works of Mrs. CATHERINE
COCKBURN Theological, Mo-
ral, Dramatic, and Poëtical,
several of them now first
printed, revised, and publi-
shed, with an Account of the Li-
fe of the Author, by THO-
MAS BIRCH M. A. F. R. S.
Rector of united Parishes of
St. Margaret Pettens, and St.
Gabriel Fenchurch.

C'est-à-die

Les Oeuvres Theologiques, Morales, Dramatiques, & Poétiques de Me. CATHERINE COCKBURN, dont les unes paroissent pour la première fois, & qui toutes ont été revues & publiées par Mr. BIRCH Membre de la Société Royale, &c. qui y a ajouté une Vie de l'Auteur. A Londres chez J. & P. Knapton en Ludgate-Street 1751. 2 vol. in 8. pag. 455. pour le I. volume, 676. pour le II, & XLVIII. pour la Vie de l'Auteur. Prix d'une demi - Guinée.

IL ne s'agit dans ce livre ni d'une Philosophie ordinaire ni d'un Auteur du commun. C'est une Dame qui écrit sur les matières les plus abstraites, & qui à la force d'un génie mâle joint les graces & l'imagination, qui caractérisent son sexe.

TEL

Mois d'Octobre 1751. 189

TEL est le point de vue sous lequel Mr. Birch nous la présente dans l'histoire qu'il nous donne de sa vie; histoire intéressante & animée, mais qu'il faut abrégé, pour passer ensuite aux diverses pièces, que renferme ce Recueil.

MLE. CATHERINE TROTTER étoit fille d'un Capitaine Ecoissois. Elle nâquit à Londres en 1679. Dès sa jeunesse elle eut du goût, elle aima à raisonner. L'étude perfectionna ses talens. Elle apprit d'elle-même à écrire & à entendre le François; mais elle eut du secours pour la Logique & le Latin. Ce fut par principe que de Protestante elle se fit Catholique, & qu'ensuite elle redevint Protestante. On pourroit soupçonner l'amour d'avoir eu part à ce dernier changement, si dans une ame Philosophe les mouvemens du cœur influoient sur les opérations de l'esprit. Il paroît plutôt que la Philosophie qu'elle avoit embrassée & son zèle pour la tolérance la disposè-

rent de bonne heure à préférer la raison à l'autorité. Elle fit des vers à la bavette, & à seize ans composa une Tragédie que Congreve & d'autres Auteurs estimèrent, & qui fut suivie de trois nouvelles Pièces du même genre, & d'une Comédie. Elle se joignit aux Poètes de son sexe, dont les compositions sur la mort de Mr. Dryden furent imprimées en 1700, sous le titre des *Neuf Muses, ou de Poèmes écrits par autant de Dames à l'occasion de cette mort*. Les victoires de Mylord Marlborough célébrées par Addison & par Philips le furent aussi par notre jeune Auteur. Mais plus Philosophe que Poète, c'est Mr. Locke qu'elle étudia, c'est l'*Essai sur l'Entendement humain* qu'elle entreprit de défendre en 1702. Quoiqu'elle eût pris autant de peine pour se cacher qu'un autre en eût pris pour paroître, Mr. Locke la découvrit, & la Lettre qu'elle reçut de lui marque & l'estime qu'il faisoit de sa production, & la reconnoissance à laquelle il se croyoit engagé.

Un

Un des parens de M^{le}. Trotter, qui voyageoit en Allemagne, la dépeignit à Leibnitz & à l'Electrice Sophie. *Je suis charmée*, lui répondoit cette Princesse en 1704. *du portrait avantageux que vous me faites de la nouvelle Sapho Ecoissoise, qui semble mériter les éloges, que vous lui donnez.* La Sapho se maria en 1708. à un Ecclésiastique nommé Cockburn, & l'un & l'autre sacrifièrent par cette union tous les avantages de la fortune à la vertu & au bonheur. Pendant plusieurs années les soins d'un ménage & d'une famille bannirent les études Philosophiques. Ce ne fut qu'en 1726 que le zèle de M^e. Cockburn pour Mr. Locke se réveilla. On l'avoit attaqué indécemment, & elle crut avoir contracté par sa première Apologie & le droit & l'obligation de le défendre encore. On peut douter en lisant ses Ecrits que le Philosophe lui-même se fût mieux défendu. Ensevelie dans une campagne elle ne laissa pas de tems en tems d'y composer quelques vers; & pendant que son époux défendoit

l'autorité de Moïse & l'universalité du déluge (a), elle écrivoit sur l'origine des devoirs & les fondemens de la Morale. Les principes qu'elle avoit adoptés étoient ceux du Dr. Clarke, & elle ne cessa pas de les soutenir dans des pièces manuscrites, dans des écrits imprimés, & dans des conférences littéraires. Elle mourut en 1749 après avoir perdu son époux quelques mois auparavant. Aimable dans sa jeunesse par sa figure, elle le fut toute sa vie par son génie & par ses mœurs. Calme & tranquille dans la situation gênée, où la Providence l'avoit placée, elle ne se montra pas moins Philosophe par sa conduite que par ses Ecrits. Enfin sa supériorité sur les personnes de son sexe ne lui en fit jamais négliger les devoirs, & elle tâcha par sa modestie de
faire

(a) Son livre sur ce sujet a été imprimé après sa mort. On l'a annoncé dans ce Journal. Voy. Tom. II. Mai. p. 115.

Mois d'Octobre 1751. 193
faire oublier qu'elle étoit sava-
te.

CE léger crayon d'une per-
sonne de ce mérite aura sans doute
prévenu mes lecteurs en faveur
de ses ouvrages. Je vais tâcher
d'en donner une idée, en les par-
courant l'un après l'autre, mais
sans oser m'y arrêter.

LE premier Ecrit qu'on trou-
ve ici fut celui, que M^{le}. Trot-
ter composa en 1707 pour justi-
fier son retour au Protestantisme.
Il paroît que l'argument, qui l'a-
voit portée à se soumettre à l'E-
glise de Rome, étoit la nécessité
que cette Eglise suppose d'un
guide infaillible en matière de
Religion, & la promesse qu'elle
fait de fournir elle-même ce gui-
de. C'est à ces deux assertions
que notre Auteur oppose de mê-
me que tous les Réformés, & le
défaut de textes assez clairs pour
prouver cette infaillibilité, &
le cercle vicieux que suppose
l'examen des titres, & la difficul-
té de choisir le vrai Juge, & en-
fin la différence qui se trouve en-

tre les preuves que la Tradition fournit de l'autenticité des livres saints, & celles qu'elle peut donner d'aucun Système de doctrine. Ce Discours de la jeune Controversiste plut si fort à l'Evêque Burnet, qu'il composa lui-même, mais sans se nommer, l'avertissement qui fut mis à la tête, & le Dr. Clarke consulté sur le même sujet faisoit aussi les mêmes réponses.

L'APOLOGIE de Mr. Locke contre un Anonyme occupe la seconde place de ce Recueil. Cet Anonyme, qu'on a su depuis avoir été le fameux Burnet, Auteur de la *Théorie de la Terre*, publia en 1697 quelques remarques contre l'*Essai sur l'Entendement humain*. Mr. Locke lui lança à son tour quelques traits à la suite de sa Lettre à l'Evêque Stillingfleet, & donna lieu à l'Anonyme de répliquer par de secondes & par de troisièmes Remarques. C'est une réponse à ces divers Ecrits qu'une fille de 22. ans fit paroître, réponse qui ne peut que paroître surprenante, lorsqu'on considère
l'ob-

Mois d'Octobre 1751. 195

l'obscurité des sujets qui y sont traités, & la lumière vive qu'elle y répand.

CEUX qui sont familiarisés avec la Philosophie & les Ecrits de Mr. Locke savent, que ce grand homme, délicat en démonstrations, ne reconnoît d'autres idées que celles que les sens & la réflexion nous fournissent. Il ne croit pas que l'ame pense toujours; il n'ose décider si le Pouvoir Suprême n'a point pu accorder à quelque portion de matière la faculté de penser. Il place enfin dans le sentiment intérieur d'idées précédentes la notion de *l'identité humaine*, ou si vous voulez la preuve que peut avoir chaque homme qu'il est celui qu'il a été.

DES principes aussi nouveaux excitèrent contre le Réformateur de la Philosophie une foule d'ennemis. Quoiqu'il se fût expressément déclaré pour l'existence de Dieu & la distinction réelle du bien & du mal tant moral que physique; pour la véracité de
l'Etre

l'Etre Suprême & l'autorité de la Révélation; enfin pour l'immortalité de l'ame & une rétribution future; plusieurs Auteurs trop asservis au joug Scholastique, & entr'autres le Dr. Burnet, prétendirent que ses principes étoient opposés à ces trois articles. Quel rapport, dirent-ils, la Morale a-t-elle avec les sensations? Sans les idées innées qu'est-ce que la voix du devoir? L'autorité de la Révélation dépend de la véracité de son Auteur, comment prouver l'une & l'autre par le simple rapport des sens? Si, lorsque nous dormons, notre ame cesse de penser, qui nous assure qu'un sommeil éternel ne l'attend pas après la mort? Que, dis-je, pouvons-nous même nous flatter qu'elle survivra à un corps qui se dissout, si elle est matérielle? Telles sont les objections de l'adversaire de Mr. Locke; indiquons en peu de mots les réponses de son Apologiste.

C'EST en réfléchissant sur nous-mêmes & sur les Etres, qui nous en-

environnent, que nous découvrons les nœuds, qui nous lient à eux, & notre dépendance commune d'une Cause universelle & première. Ces relations nous instruisent de la nécessité de la vertu, des regles de conduite que nous prescrit la Divinité, de sa disposition à nous récompenser ou à nous punir. La Véracité est sans doute une Perfection Divine, puisque c'est une vertu humaine, & que le vice opposé suppose de la foiblesse ou de l'ignorance. Que l'ame pense sans interruption, cela ne prouve pas plus qu'elle existera après la mort, qu'on n'en peut déduire qu'elle subsistoit avant la naissance. Ce sont nos présages d'un état futur, nos idées d'un bon & sage Législateur, qui nous assurent de notre immortalité, & ces preuves, que la Révélation seule rend tout-à-fait concluantes, ne laisseront pas de subsister, quand même on supposera que l'ame existe quelquefois sans penser & que peut-être elle est une Essence subtile,

198 JOURNAL BRITANNIQUE.
le, à laquelle cette faculté fut
donnée par le Créateur.

IL ne me convient pas, il se-
roit trop long d'ajouter mes re-
marques à ces réponses. Je me
borne à un seul article; c'est le
dernier. Il n'en est point dont
nos Matérialistes modernes aient
plus abusé. S'autorisant du nom
de Locke, ils ont confondu ses
doutes avec leurs décisions. Les
différences me paroissent cepen-
dant frappantes. En voici quatre,
que je ne fais qu'indiquer. 1. Il
n'est pas prouvé, a dit le Philo-
sophe, quoiqu'il soit très proba-
ble, que l'ame est une substance
immatérielle. Selon la nouvelle
Secte au contraire, il est certain
qu'elle ne l'est pas. 2. Celui, a-
joute Mr. Locke, qui nous fit ici-
bas capables de sentiment & de
pensée, saura bien, soit que la
substance qui pense en nous soit
matérielle ou immatérielle, nous
rétablir un jour dans notre pre-
mier état. C'est parce qu'elle
n'est que manière, disent nos pe-
tits Philosophes, qu'elle ne peut
sur-

Mais d'Octobre 1751. 199

survivre au trépas. 3. Mr. Locke n'a point dit, que ce Système particulier de matière, doué peut-être de la faculté de penser, ne fût autre chose que notre corps; il insinue que ce pourroit bien être une substance subtile, qui s'envole à la mort, & reste toujours la même. Ses prétendus disciples soutiennent, que le corps pense tant que corps, & que résolvant après la mort dans ses premiers principes, il ne formera de nouveau jamais le même tout. 4. Enfin, & cet article est selon moi essentiel, suivant Mr. Locke, si la pensée se trouve dans une certaine portion de matière, ce n'est que par la volonté immédiate d'un Etre libre, & nullement en vertu d'une organisation nécessaire ou fortuite. Nos Sages au contraire ne reconnoissent d'autre Dieu que le hazard ou le destin. Le mouvement est pour eux le principe de la pensée, & entre la matière brute & la substance pensante, ils ne voyent d'autre différence

rence que celle de la subtilité ou de l'arrangement. Je ne décide point sur l'hypothèse de Mr. Locke, mais je le repète, qu'elle diffère du nouveau matérialisme!

LES idées de ce grand Philosophe sur la véritable *identité*, & ses doutes sur la nature des corps après la résurrection donnèrent lieu au Dr. Holdsworth de le traiter d'hérétique dans un Sermon prononcé en 1720. devant l'Université d'Oxford. Me. Cockburn prit sa défense dans une Lettre, qui envoyée en manuscrit au Prédicateur en 1724 fut imprimée deux ans après. Elle eut convaincu le fougueux Docteur, si un Docteur pouvoit toujours l'être, qu'il avoit eu tort de dire des injures à l'Interprète de la Raison, pour une pure dispute de mot. Ce n'étoit en effet que cela; car le Dr. Holdsworth ne soutenoit pas avec l'Evêque Stillingfleet, que les corps ressuscités fussent composés de toutes les mêmes particules, qu'ils avoient
avant

Mois d'Octobre 1751. 201
avant la mort. Il convenoit que
comme ces corps perdoient & ac-
queroient continuellement des
parties pendant leur vie, ils pou-
voient aussi après la résurrection
en avoir plusieurs nouvelles join-
tes à quelques unes des ancien-
nes. Mais cet assemblage est-il
le *même* corps que le vivant ?
Faut-il croire que l'Ecriture nous
enseigne qu'il le fera ? Ce n'étoit
que sur cela, je veux dire sur
ce *même* qu'on disputoit. Le Doc-
teur répliqua, & son Antagoniste
fit une nouvelle réponse, où elle
éclaircissoit parfaitement toute
cette controverse tant en Théo-
logienne qu'en Philosophe. On
trouve dans ces deux Ecrits tout
ce qu'on peut dire de plus rai-
sonnable sur une question beau-
coup plus souvent rebattue qu'el-
le ne méritoit de l'être.

Le dernier Ecrit du premier
Volume contient des *Remarques*
sur divers Auteurs de Morale. C'est
une production de l'année 1743.
M^e. Cockburn y examine les dif-
férens Systèmes qu'on a imagi-
nés,

nés , pour en déduire le vrai principe des devoirs. Les uns ont voulu le trouver dans la volonté d'un Supérieur ; les autres dans l'intérêt particulier de chaque individu ; ceux-ci dans un instinct ou dans une sensation qui nous affecte ; ceux-là enfin dans les relations éternelles des Etres les uns avec les autres. Ce dernier Systême , qui est celui du Dr. Clarke (b) , n'a, je crois, jamais été soutenu avec plus de force & de clarté que par notre Auteur. Elle défend encore la même cause dans la première pièce du volume suivant C'est une réfutation d'un Essai composé par un Docteur en Théologie nommé Rutherford , & qui roule sur la nature de la Vertu & sur ce que la rend obligatoire. Cet Auteur soutient, que les hommes ne sont ni disposés ni obligés par la nature

(b) De même que des Stoiciens , de Grotius , de Leibnitz , & de plusieurs autres.

Mois d'Octobre 1751. 203
ture ou par la raison de rechercher
d'autre fin que leur bonheur particu-
lier. Nous ne considérons la vertu,
dit-il, c'est sa comparaison favo-
rite & presque son seul argument,
nous n'admirons celle que d'autres pra-
tiquent, que comme en hiver nous
sommes affectés de l'idée des raisins ou
des roses. C'est le plaisir, que l'o-
deur des unes & le goût des autres
nous ont donné, qui nous les fait ai-
mer. Il n'est pas nécessaire que nous
goûtions actuellement ce plaisir. L'ex-
périence passée, l'espérance future nous
suffisent pour cela. Mais quoi, sont-
ce toujours des vertus, dont nous
ayons nous mêmes fait l'épreuve,
qui nous affectent de cette manière?
Ce qui attache ce qui échauffe
notre âme n'est-ce pas l'héroïsme
plûtôt que ses effets? Le sentiment
de celui qui chérit la vertu,
sans avoir la force de la suivre,
ou qui la suit, lorsqu'elle est inu-
tile ou nuisible à ses plans d'a-
vancement & de félicité, ne
prouve-t-il pas, que dans la na-
ture des choses & indépendam-
ment de la récompense ou de la
pei-

ne, il est de notre devoir de fuir le vice & de pratiquer la vertu? Les peuples enfin, qui, faute d'une Raison assez cultivée ou d'une Révélation immédiate, ont ignoré un état de rétribution, n'en ont-ils rien à craindre, s'ils ont négligé les devoirs que leur imposoit la Nature?

CET Essai, dont je ne puis ici détacher que ce peu de mots, parut en 1747, & ce qui fait également honneur à l'Auteur & à celui de la *Mission Divine de Moïse*, c'est que c'est ce dernier qui le fit imprimer, & qui y ajouta une courte préface. Cette réfutation, dit Mr. Warburton, vous offre toute la clarté de l'expression, toute la force du raisonnement, toute la précision de la Logique, tout l'attachement à la vérité, qui peuvent rendre des livres de ce genre utiles à la cause commune de la vertu & de la Religion.

TANT s'en faut cependant que celui qui fait de M^{le}. Cockburn ce bel éloge pensât de même qu'elle sur le sujet en question.

Elle

Elle l'avoit au contraire enveloppé dans sa critique des Auteurs, qui fondent la Morale sur la volonté du Créateur. Le vrai est que plus on approfondit ces Systèmes, mieux on voit combien il est difficile de les séparer. Si l'instinct intérieur nous donne, si j'ose le dire, le premier la sensation du bien & du mal, si la réflexion venant à son secours nous découvre les relations des divers Etres & les convenances qui en résultent, il est impossible que l'Auteur de ces Etres n'ait voulu, que ces relations & ces convenances fussent aussi les règles de leur conduite, les sources de leur bonheur. Que si vous remontez à la source, vous ne découvrirez si je ne me trompe autre chose, si ce n'est que nous appercevons tels rapports, parceque Dieu nous fit pour les sentir. L'homme qui sent & qui juge n'est dans son tout que l'expression de même que l'ouvrage de la Divinité.

Je ne sai si M^e. Cockburn n'en fut pas à la fin convenu. J'en

juge ainsi tant par quelques notes, qu'elle mit à ses premiers ouvrages, en préparant le Recueil que je viens de parcourir, que par une correspondance littéraire, dans laquelle elle s'engagea avec le Dr. Sharp Archidiacre de Northumberland (c). Elle avoit communiqué ses manuscrits à ce Savant, & celui-ci, en les lui renvoyant lui fit part des remarques qu'il avoit faites sur ce sujet. Il souhaitoit qu'on définît avec précision certains termes, qui reviennent souvent dans cette controverse. Ceux de *fondement*, de *principe*, d'*obligation*, de *convenance*, &c. lui paroissent exiger de pareils éclaircissmens. Me. Cockburn, sans convenir de l'ambiguïté de ces termes, indiqua le sens qu'elle y attachoit. Cette réponse fut suivie de nouveaux écrits;

(c) Auteur d'un très savant Ouvrage sur les mots d'*Elobim* & de *Berith*.
Journ. Brit. Tom. IV. Janv. p. 119.

Mois d'Octobre 1751. 207

écrits; & cette correspondance ne cessa que par les dernières indispositions de M^e. Cockburn. Elle soutint toujours son sentiment avec force; voici cependant les principales concessions qu'elle me paroît avoir faites.

PREMIÈREMENT elle n'entend par le mot de *fondement* ou de *principe*, que ce qui est nécessaire pour qu'une chose soit, & sans quoi cette chose ne sauroit être. 2. En soutenant que les *rélations immuables* des Etres sont *antécédentes* à la *volonté* de Dieu, elle restreint cette volonté à celle qui a été manifestée par la création. Elle convient en effet, que de toute éternité ces relations existoient dans l'Entendement Divin, & que dans ce sens-là il est certain que *la première origine de la moralité est en Dieu même*. 3. Enfin les relations éternelles, les convenances qui en résultent sont bien, dit-elle, le *seul fondement de la Moralité*, mais c'est lorsqu'on considère cette moralité d'une manière ab-

straite. Lorsqu'il s'agit de la *Pratique*, ce fondement n'est plus l'unique, & il y en a divers autres. Rassemblez ces trois éclaircissemens, & voyez si la doctrine des *Rélations éternelles* ainsi modifiée diffère essentiellement de celle de Mrs. Barbeyrac (d), Warburton (e), Burlamaqui (f), & Formey (g). Pour moi il me

pa-

(d) Voy. PUFFENDORF *Droit de la Nat. & des Gens* Pref. §. VI. & *Jugem. d'un Anonyme* § XV. à la fin des *Dev: de l'hom: & du Citoyen*; GROTIUS *Droit de la Guerr. &c.* Liv. I. Ch. I. §. X. N. 4.

(e) *Divine Leg. of Moses* B. I. §. 4. & 5.

(f) *Princ. du Droit Nat.* Liv. I. C. VI. & L. II. C. VII.

(g) *Acad. des sc: de Berlin de 1745. Hist.* p. 97. En citant ici ces quatre Auteurs, je n'ai pas dessein d'insinuer qu'ils s'accordent parfaitement entre eux, ni que mes idées soient tout-à-fait les mêmes que les leurs.

Ceux

paroît évident que ces *Rélations* ne deviennent *perceptibles* que par le *sens moral*, & *obligatoires* par une *Volonté supérieure*. Sans ce sentiment je ne connoitrois point la convenance; sans cette volonté je ne saurois me croire *obligé*.

IL faudroit a présent, pour achever l'exécution de mon Plan, dire quelque chose de la Tragédie, & des Pièces en vers, qui terminent ce Recueil. Mais en vérité jeme ferois quelque peine d'affoiblir l'impression, que peuvent avoir faite sur l'ame de mes lecteurs les objets sublimes, que je viens de leur présenter. La chute seroit trop grande, des pensées aux sons; des devoirs à la galanterie, & pour tout dire d'Aspasie à Sapho.

AR-

Ceux qui les liront attentivement verront aisément en quoi consistent les différences, & de quelle petite importance elles sont.

ARTICLE IV.

The SCRIBLERIAD , an Heroick
Poëm in six Cantos.

C'est-à-dire

*La SCRIBLERIADE Poëme Héroïque
en six Chants. A Londrés chez
R. Dodfley en Pall-mall , &
M. Cooper en Pater-noster-
row. 1751. In 4. pag. 184.
fans la Préface & la Table des
matières. Prix de 7. sh.*

AUTANT que la véritable
Science est avantageuse ,
autant celle qui n'en a que le nom
est-elle méprisable. Si le goût ne
dirige les études , si le vrai bien
de la Société n'en est l'objet , si
enfin la modestie & la retenue
ne les accompagnent , celui qui
s'en fait un mérite s'attire la ri-
fée plutôt que l'approbation pu-
blique , & loin de devenir un
grand

Mois d'Octobre 1751. 211
grand homme il n'est jamais qu'un
Dom Quixotte.

C'EST ce Héros de Cervantes
que Mr. Owen Cambridge s'est
proposé pour modèle dans la Pièce,
dont on vient de voir le titre. Il a
voulu imiter le sérieux de ce Chef
d'œuvre de la plaisanterie, & il
trouve que les Auteurs du *Lutrin*,
du *Dispensaire* (a), de la *Boucle*
de cheveux, & de la *Dunciade* ont
manqué à cet égard, en mêlant
quelquefois leurs ris à ceux qu'ils
excitent dans leurs lecteurs. Chacune
de leurs Pièces mérite de grands éloges,
& souvent même on admire leurs
défauts. Mais enfin c'est un Poème
véritablement Ironique (b), dont
Mr. Cambridge a conçu le dessein,
Poème, qui pour mieux imiter celui
qu'on ap-

(a) *The Dispensary*, Poème fort spirituel du Dr. Garth contre les Apothicaires, publié en 1699.

(b) *A Mock-Heroick Poëm.*

appelle Héroïque, doit être également sérieux. Plus il s'y trouve d'anciens morceaux heureusement mis en œuvre, & plus la copie est parfaite. Il faut enfin que le merveilleux y soit toujours accompagné du vraisemblable, & que les incidens extraordinaires naissent uniquement des circonstances du sujet, & du caractère du Héros.

TELLES sont les règles que notre Auteur a cru devoir se prescrire, & dont il s'attache à prouver l'importance dans sa Préface. Avant que d'examiner ses raisons, il sera bon de donner une Analyse de son Poëme.

LE nom de Scriblerus est assez connu par les ingénieuses satyres de Mrs. Swift, Pope, & Arbuthnot. Il faut voir dans les *Mémoires de sa vie* (c) l'ébauche de son portrait, & le détail de ses premières études. Mr. Cambridge

(c) Ces Mémoires se trouvent dans les Oeuvres de Mr. Pope.

bridge le prend où son Historiographe le laisse, & introduit dans son Poëme quelques traits, qui le lient avec l'ouvrage de Mr. Pope.

Dès le premier Chant, le grand Scriblerus, semblable aux Héros d'Homère, de Virgile, & de Milton, paroît au milieu de l'action. C'est dans les déserts de de la Lybie qu'on le représente, cherchant cette ville pétrifiée, dont tant de voyageurs ont parlé (d). Le Dieu du Tems est
l'en-

(d) On a prétendu que cette Ville, appelée autrement *Ras Sem*, avoit été tout d'un coup changée en pierre avec ses habitans, & qu'on y trouvoit encore la vérification de la fable des Gorgones. C'est un conte, que peu de gens sont tentés d'aller démentir, dans ces affreuses solitudes, où l'on a encore plus à craindre des Arabes, que de la secheresse, de la chaleur, ou des sables. Voyez le *Supplément des Voyages de SHAW*. Ch. II.

l'ennemi d'un mortel, qui lui enlève ses dépouilles. Pour prévenir ce nouvel attentat, Saturne a recours à Eole. Les vents déchainés sortent de leur caverne, & élevant de toutes parts des nuages de sable, font voir à Scriblerus, & à ses compagnons, un *tombeau suspendu*. La troupe interdite attend la mort en silence ; mais le Chef indigné que sa mort soit moins brillante que celle d'Empédocle & de Pline, ou que changé en pierre comme la ville qu'il cherche, il ne puisse se survivre, & devenir son propre monument, veut du moins mourir comme Calanus, ou s'il faut un modèle plus noble, comme l'oiseau Phénix, qu'à présent il désespère de voir. Il se prépare un bucher composé des monumens antiques, qu'il avoit recueillis, sans oublier le bouclier, qui lui servit de berceau (e), & après

(e) Trait heureux pris des *Mémoires de Scriblerus*.

après avoir fait sa propre Oraison funebre, il allume le *Papyrus*. Ses flammes se répandent, & l'intrépide Savant veut se jeter au milieu d'elles. Mais Saturne est content du sacrifice qu'il vient d'arracher de lui; il veut épargner son ennemi. Qu'il vive, dit-il à Eole, il suffit que pour frustrer son attente, les sables, qui flottoient sur sa tête, ensevelissent la ville qu'il cherche. Scriblerus ne partage point la joie de ses amis, il voit périr ses trésors, & refuse de leur survivre. Mais Momus prenant la force de son cousin, glisse une fusée dans la perruque du zélé Antiquaire, où une étincèle avoit déjà mis le feu. Elle s'élève en l'air, & les rayons qu'elle répand présagent à celui qui la portoit une élévation & une gloire pareilles. Il accepte l'augure, & après avoir longtems lutté contre la fatigue & la faim, pour découvrir ce que le Temps & Eole ont caché, il consent à retourner au Caire, pour y consulter au défaut des

Sybilles, de Tiresias ou d'Helénus, un de ces insensés, que les Mahométans révèrent, & qui dans le commerce des Dieux puissent l'inspiration & les rares vertus, qu'ils communiquent aux hommes (f).

LE II. le III. & le IV. Chants contiennent les voyages & les aventures de Scriblerus. C'est à une bande de pèlerins qu'il en fait le récit. Le desir de voir une éruption du Vésuve l'a retenu trois ans à Naples, & il s'étoit embarqué pour la Jamaïque, afin d'être témoin d'un tremblement de terre (g). Mais des tempêtes, qu'il

(f) Notre Auteur applique ici fort joliment un demi-passage de Cicéron *De Divin.* II. 54. *Furor iste, quem Divinum vocatis, ut quæ Sapiens non videat, ea videat insanus, & is, qui humanos sensus amiserit, Divinos affectus sit.* Toutes les Notes sont pleines de passages pareils destinés à tourner en ridicule l'abus des citations.

(g) Ceci est encore tiré des *Mémoires de Scriblerus.*

qu'il n'attendoit pas l'ont poussé sur une Côte inconnue. Les arbres y portoient des boutons & des branches d'or ; les Zéphirs murmuroient en musique ; les fleurs y exhaloient l'encens (b). Un banquet s'y trouvoit préparé. La troupe des voyageurs en profite. Cependant les Insulaires paroissent rangés sous diverses formes, & ils portent sur leurs bannières des *Oeufs*, des *Ailes*, des *Autels*, &c. Le corps d'Armée consiste en *Acrostiches*, qui s'avancent sur trois Colonnes, & dont la gauche est bordée d'Officiers gigantesques. Les bandes moins ferrées des *Chronogrammes* contiennent pêle & mêle des Chefs, qui ne se distinguent que par leur taille. On voit aussi plusieurs
Par-

(b) Mr. Cambridge imite ici la Vision du Spectateur Anglois Tome I. N°. LXIII. de l'Original, & L de la Traduction Française. Il cite aussi un passage du *Phédon* §. 59.

Partis d'*Anagrammes* en desordre, de *Ropaliques* en coin, de *Rondeaux* en cercle, de *Centons* en habit d'emprunt, &c. Surpris de ce spectacle, un bout de papier tiré d'une noix du dessert (i) sert d'Oracle à nos voyageurs & les engage à se retirer. Les insultes des habitans irritent *Scriblerus*, il décoche sa flèche, qui blesse mortellement un des Chefs. Le Prince meurt après avoir prononcé un acrostiche menaçant. De l'*Isle de l'Esprit*, la troupe errante passe à celle des *Philosophes*. Des rochers taillés en cones, des grands chemins en labirinthes, des hommes qui possèdent l'art de voler, & des rameurs qui voguent sous l'eau, &c. caractérisent le país. La Reine distinguée par une *Plique Polonoise*, par une Corne sur le front,

(i) Il s'agit ici de ces spirituelles devises, qu'on tire des fruits artificiels, dont on orne les desserts.

front, & par diverses excrescences d'une substance pareille sur la peau, devient la Didon de Scriblerus. Leur himen se solennise, mais ne s'achève pas. Deux hiboux ont prévenu le nouveau couple dans la grotte nuptiale. Ce présage effraie Scriblerus. Il regagne son vaisseau & s'éloigne à force de voiles. La Reine s'exhale en plaintes & en imprécations, & semblable à celle de Carthage elle finit en se donnant un coup de poignard. Plus compatissant qu'Enée, notre Héros fait tourner vers l'Isle la proue de son vaisseau, & arrive à tems pour recevoir les derniers soupirs de son amante. Elle lui paroît ensuite en vision, & lui apprend que la mort du Prince *Acrostiche* est la source de tous ses malheurs. Ses Manes doivent être apaisés par des libations & des fêtes funèbres. Scriblerus, après avoir brûlé, dans une chemise de toile incombustible, le corps de la Reine, & avoir déposé ses cendres au haut d'u-

d'une Pyramide, retourne dans l'*Isle de la Poësie*. Il demande & obtient la paix, fait célébrer des Jeux près du tombeau d'*Acrostiche*, & y distribue des prix. Il promet, à ceux qui voleront le plus haut, un taureau à six jambes & à trois yeux qui vaut vingt bœufs, & une femme qui n'est estimée qu'à quatre. (k) Une Corne d'Ammon, un Crapaud de Surinam, & une Robe de Soie d'Araignée, seront pour ceux qui rameront le mieux sous l'eau. Enfin on obtiendra de riches collections de Papillons, & un livre de curieux Secrets, si par le moyen d'un mousquet à vent ils atteignent au flanc d'un vaste cheval taillé dans un roc. Scriblerus concourt lui-même pour le dernier prix, & le plomb de sa

Ca-

(k) On voit par ce trait que notre Auteur n'épargne pas même le Divin Homère. Voyez *Iliad.* XXII. p. 705.

Mois d'Octobre 1751. 221
carabine, semblable à la javeline
d'Aceste, (1) paroît environ-
né de cercles concentriques &
lumineux, qui imitent ceux de
l'Anneau de Saturne. Ce phé-
nomène est le présage des diver-
ses merveilles que doit rencon-
trer Scriblerus dans des Ro-
yaumes différens. On lui or-
donne cependant d'aller en E-
gypte chercher un plus sûr ora-
cle; & c'est dans les déserts qui
bor-

(1) *Æneid.* V. v. 525. Je ne sens
point au reste le fin de la Note sui-
vante, déplacée si elle est sérieuse,
injuste si elle étoit ironique. „ Il
„ paroît par quelques observations,
„ que Mr. Short a faites depuis peu
„ par le moyen d'un Télescope à ré-
„ flexion de douze piés de foyer,
„ que l'anneau de Saturne est divisé
„ en deux parties inégales, par une
„ bande obscure, qu'on voit aussi par
„ de moins forts Télescopes. La
„ partie extérieure, qui est aussi la
„ plus étroite, paroît encore subdi-
„ visée par des petites raies, en di-
„ vers anneaux concentriques. ”

bordent ce país qu'il s'est vû contraint de réduire lui-même en cendres ses précieuses raretés. Le récit se termine par les pleurs, & la troupe des pèlerins le console par un présent d'Asphalte & de Roses de Jéricho.

LE V. Chant s'ouvre par l'entrevue de Scriblerus & du Morosophe (m). Une peau de mouton pend sur les épaules de l'homme saint; d'une main il tient le bâton à grâter, que les eaux bourbeuses du Nil rendent nécessaire, & de l'autre une coupe pleine du Jus de pavôt, ou de la *Tbéangélie* si recherchée des Mages (n). D'abord il décharge
sur

(m) J'ai cherché en vain ce mot expressif dans Rabelais, d'où notre Auteur dit l'avoir tiré. Il ne se trouve pas du moins dans l'endroit qu'il cite L. III. C. 46.

(n) *Tbeangelis in Libano Syriae, Dictis Cretæ montibus, & Babylone, & Susis Persidis nascitur, qua pota Magi divinent.* PLIN. H. N. L. XXIV. C. 17.

sur la tête de son nouveau dévot
un furieux coup de son Thirse,
& le relevant ensuite lui fait a-
valer un grand trait de sa liqueur.
La céleste *Népenthe* fait son effet,
& le Héros réveillé redit ce qu'il
a entendu, à peu près comme
Dom Quixotte raconte ses vi-
sions dans la Caverne de Monté-
sinos. Il annonce à ses compa-
gnons leur retour dans leur Pa-
trie, & la gloire qu'ils s'attire-
ront. *Que d'autres*, leur dit-il à
l'imitation de Virgile, *suivent le*
cours des Astres, qu'ils déterminent
suivant les règles d'Euclide & de Vi-
truve les dimensions d'un édifice,
qu'ils animent le marbre, & joignent
à l'art du Peintre le génie du Poëte....
C'est à vous de déchiffrer les caractè-
res des Celtes, de faire revivre les
arts Gothiques, d'expliquer la manière
de manger des anciens Bretons, &
de dévoiler la sagesse Saxonne dans
l'*Hermaphrodite Friga* &c. Lui
même il est destiné à accomplir
le grand œuvre. Mais il doit au-
paravant endurer de grandes fa-
tigues, & les horreurs de la
men-

mendicité. C'est à Munster, ville de ses pères, que cette rare découverte l'attend. C'est là que croît une fleur supérieure en vertu au *Gin-seng* des Chinois, & aux baumes des arbres du Nord. Elle prolonge véritablement la vie, & change en or tous les métaux. Animé par l'inspiration prophétique, Scriblerus se sépare à Gènes de ses amis, & arrive enfin près de Munster conditionné, comme le veut l'Oracle, affamé, pauvre, & nud. C'est dans cette Ville que les disciples du grand Paracelse essayent en vain d'achever la transmutation. Trop dégénérés de leurs Ancêtres, (car pour réussir dans cette opération, il faut être charitable, humble, & chaste,) ils voient le métal sortir crud du creuset, & les trois gouttes de l'extrait liquide produire une terrible explosion. Ils s'imaginent que le choix d'un mauvais jour est la seule cause de ces accidens, & se flattent de mieux réussir dans la nuit, qui donna naissance

ce

Mois d'Octobre 1751. 225
ce au grand Basile Valentin. Cependant Scriblerus, que l'apparition de Plutus a guidé dans la forêt de Munster, & qui au sacrifice d'une Oie & de trente Oisons joint encore celui des plus pressans desirs de la Nature, se voit possesseur de la plante, qui renferme le rare secret.

LE fils de l'Alchimiste Fauste rencontre notre Héros, au commencement du VI. Chant, & le présente à son père. Le vieux Adepté l'introduit à la troupe des initiés. Il lui fait aussi la merveilleuse histoire du grand homme, dont ils célèbrent la naissance (o). Chacun d'eux essaie ensuite ses Secrets. Vaines tentatives; rien encore ne paroît. L'inconnu demande à son tour la permission de faire l'essai de son
her-

(o) Cette histoire se trouve dans le *Spectateur Anglois* N^o. 426. & dans la *Traduction* Tom. IV. *Disc.* LV.

herbe. L'état où on le voit fait qu'on le repousse d'abord, & il faut qu'à l'exemple d'Ulysse (p) il se fasse modestement connoître. A son nom la troupe le révere, & fixant sur lui ses regards attend en silence ses succès. Le premier effet de sa poudre est d'altérer la couleur du plomb, & de lui communiquer la première teinture du Soleil. Les Adeptes l'admirent, & peu s'en faut qu'ils ne se donnent la mort pour éprouver si son secret ne leur rendra pas la vie. On en fait cependant l'essai sur un bœuf, mais sans attendre l'évènement, ni écouter Scriblerus, qui craint que des mouvemens de vanité n'arrêtent en lui le grand œuvre, on l'élève en triomphe, & on lui donne la Béatification Electrique. C'est par cette Apothéose que le Poème finit.

L'ANALYSE que je viens d'en donner suffit peut-être pour caractériser

(p) *Odyss.* IX. p. 19.

raâctérifer & le Poète & sa Nation. On y reconnoît cette imagination hardie , qui s'élève au dessus des regles , & pour qui le singulier est souvent la mesure du beau. On jugeroit cependant mieux du génie & de l'érudition de l'Auteur, si je pouvois traduire quelques morceaux de son Poème ; mais détachés ils seroient peu intelligibles , & perdroient dans ma traduction les graces d'une versification libre & harmonieuse.

MAIS en rendant justice au but de Mr. Cambridge, & à l'exécution des détails, me sera-t-il permis de hasarder quelques remarques sur le Plan même ? D'abord je ne saurois goûter un Poème entier dans le genre ironique & sérieux. Cette figure, selon moi, n'est bonne que pour de petits ouvrages. L'imagination se fatigue, en tachant de démêler les sens cachés de l'Auteur, & vous êtes à tout moment tenté de prendre ses badinages à la lettre. Ce qui prouve que cette obser-
va-

vation n'est point mal fondée, c'est la Préface même ajoutée à ce Poëme. L'Auteur n'avoit point eu le dessein de composer une telle pièce, mais il a suivi le conseil de ses amis, qui sans cette clé ne trouvoient pas qu'il fût facile d'entrer toujours dans sa pensée. En vain Mr. Cambridge allègue-t-il l'exemple de Cervantes. Le caractère de Dom Quixotte est perpétuellement contrasté avec celui des autres personnages, & en particulier de son Ecuyer. Ainsi à chaque instant les lecteurs sont ramenés de l'illusion à la réalité. Il n'en est pas de même de Scriblerus, qui, à la réserve du premier Chant, ne paroît partout qu'avec d'aussi grands foux qu'il l'est lui-même. D'ailleurs rien de plus marqué que les ridicules de la Chevalerie ; ceux du faux savoir sont d'une nature plus équivoque. On court risque de s'y méprendre & de condamner trop sévèrement ce que l'on n'entend point assez. Parmi les recherches des
Anti-

Antiquaires il y en a plusieurs d'assez vaines, mais l'histoire, le goût, les arts doivent tout aux Antiquaires. Pour trouver des secrets utiles, à combien d'essais frivoles ne se voit-on pas condamné, & que de petits détails dans les plus grandes découvertes! Ne décourageons donc aucun des Savans, même si parmi eux il s'en trouve qui s'attachent à des riens, ou qui font des collections sans savoir s'en servir. Leur tems pourroit être mieux employé, mais il l'est, & tout degré d'application mérite quelque éloge ou du moins quelque indulgence. Je n'ajoute que deux mots. L'Auteur annonce dans sa Préface un Poëme, où le merveilleux n'est qu'apparent, & en plusieurs endroits il tient parole. Mais que dire de l'Isle des Poëtes & de celle des Philosophes? On se sauve par l'allégorie; en falloit-il dans un tel Poëme? J'aurois plusieurs autres remarques à faire; mais en voilà assez sur un Ouvrage qui, à tout prendre, fait honneur à l'esprit

230 JOURNAL BRITANNIQUE.
du Poète, & qui, exempt de traits
malins & personnels, en fait, s'il
se peut, encore davantage à son
cœur.

ARTICLE V.

The Theory and Practice of
Commerce and Maritime Af-
fairs, written originally in
Spanish, by Dom GERONIMO
DE UZTARITZ, of the Order
of Saint Jago, Member of
his Catholick Majesty's Privy
Council, of the Royal Board
of Trade and the Mint,
and his Majesty's Secre-
tary in the Council and Cham-
ber of the Indies; *translated*
from the Original by JOHN
KIPPAX, B. D. Fellow of Clarc-
hall &c.

C'est-à-dire

*La Théorie & la Pratique du Com-
merce & des Affaires Mariti-
mes, Ouvrage écrit originaire-
ment*

Mois d'Octobre 1751. 231

ment en Espagnol par Don

JEROME UZTARITZ, Chevalier

de l'Ordre de St Jacques, Mem-

bre du Conseil Privé de S. M.

Catholique, de celui du Commer-

ce & de la Monnoie, & Secre-

taire du Roi dans le Conseil & la

Chambre des Indes, & traduit

par Mr. KIPPAX &c. A Lon-

dres chez les Rivington 1751.

2 vol. in 8°. pr. 10. sh. 430

pages pour le I. vol. & 446.

pour le II.

JE suis charmé que l'Auteur de la Lettre suivante m'ait épargné la peine de faire l'Extrait de ce livre. La traduction qu'on va voir suffira pour donner à mes lecteurs une idée de l'ouvrage, & de la manière de penser élevée, généreuse & hardie d'un homme libre, d'un véritable Anglois.

Londres le 15. Juin 1751.

Vous souhaitez, Monsieur, de savoir ce que c'est qu'un

232 JOURNAL BRITANNIQUE.
livre intitulé , *la Théorie , & la
Pratique du Commerce &c.* J'au-
rois voulu que vous eussiez con-
sulté un meilleur Juge sur un
Ouvrage de ce mérite , écrit sur
les sujets les plus intéressans &
les plus délicats , par les ordres
& à l'usage d'un grand Monar-
que , & pour exciter l'attention
d'une Nation sage & puissante.
Ces circonstances ne peuvent que
me rendre fort retenu , & si je
ne me faisois un devoir de ré-
pondre à vos désirs , ma Lettre
n'eût été remplie que de raisons
pour m'en défendre.

CE Traité aussi solide qu'utile
mérite d'être lu avec autant de
de soin qu'il en a falu pour le
composer. Si vous considérez
Dom Jerome Uztaritz comme
Auteur , vous trouverez qu'il é-
crit avec candeur , avec force ,
avec élégance. Envisagez le com-
me Politique , ses recherches
sont profondes , ses matériaux
bien choisis , ses maximes judi-
cieuses. Mais c'est sur-tout en
qualité de Ministre Patriote qu'il
sur-

Mois d'Octobre 1751. 233

surpasse tout ce que je pourois vous dire. Un noble mépris & de la censure des ambitieux & des applaudissemens du peuple, une liberté de stile, une chaleur d'expression ; C'est là ce qui le caractérise & qui prouve que son ardeur ne vient que de l'amour de la liberté & de la Patrie. Il paroît avoir appliqué de grands talens & des connoissances supérieures à la plus noble de toutes les fins , au désir d'écarter du *Cabinet des Rois* des erreurs enracinées & d'y introduire ce Principe essentiel de la Politique, la vue du bien de l'Etat. Voilà un plan succinct de l'Ouvrage, voilà un portrait naturel de l'Auteur.

ENTRONS cependant dans quelques détails sur l'un & sur l'autre. On voit, & avec quel plaisir ne voit-on pas ? que le feu Roi Philippe V. avoit réellement en vue de rendre ses Sujets opulens & fortunés. Il ne pouvoit donner de preuves plus fortes de cette disposition qu'en ani-

mant, en protégeant un de ses Ministres dans la composition d'un tel Ouvrage. Car ce n'est pas un Panégyrique de ses vertus, ce n'est point une Apologie de quelque Administration présente ou passée, ce n'est point enfin un Plan destiné à augmenter le pouvoir ou les revenus du Prince aux dépens de la Liberté & du Bien des Sujets. Non, Monsieur; c'est une représentation libre & fidèle des misères de la Nation, c'est une exposition désintéressée de la méchanceté de ceux qui ont prétendu rendre la Couronne puissante, en retenant les peuples dans la misère, dans l'indigence, dans l'oppression.

LEÇON, ou plutôt cours de leçons digne d'avoir pour Auteur un sage Ministre, & d'attirer les yeux d'un grand Prince! Tout y est bien pesé, écrit avec hardiesse, rendu sans obscurité & sans équivoque. Le déclin des affaires de l'Espagne, la dépopulation graduelle de ses Provinces, la
dissi-

dissipation inexcusable de ses trésors y paroissent dans leur vrai jour. On y oppose avec jugement la conduite des autres Nations & les conséquences de leurs mesures. L'Auteur rapporte & refute toutes les objections, que des Ministres intéressés ou commodes ne manquent pas de faire, dès qu'on parle de reformer les abus.

MAIS ce qui mérite sur-tout l'attention, c'est la simplicité de ses remèdes. Abolir des taxes injustes & onéreuses, faire revivre l'industrie, avoir l'œil sur le commerce de l'étranger, voilà tout ce qu'il prescrit. Ce Médecin d'Etat ne vous paroît-il pas bien admirable? Il ne songe ni à élever sa réputation en exaltant les mystères de son Art, ni à faire de l'ignorance la source de l'esclavage, ni à flatter par le luxe le goût des particuliers. Ses maximes sont d'un autre genre. Il confesse tout-uniment que les maladies politiques sont aisées à connoître, & qu'une Nation

peut se trouver dans des circonstances , qui permettent à tout homme de bon sens de discerner & de déplorer son état. Cette connoissance , dit-il, est des plus salutaires, parceque le Souverain & son Conseil s'affermissent par là dans leurs mesures pour le rétablissement du bien public. Mais ne perdez point de tems; les délais sont pernicious ; il y a de l'extravagance & de l'ignominie à se laisser ronger par des étrangers; c'est une vanité ridicule de paroître avec éclat au dehors pendant qu'on gemit sous des maux domestiques. Il a recours aux exemples pour appuyer ces vérités, il raisonne avec une force qui entraîne, & loin de s'en faire honneur, si quelque chose peut relever la bonté de l'ouvrage, c'est la modestie de l'Auteur.

PERMETTEZ moi , Monsieur , d'ajouter à ce que je viens de dire, que ce Traité n'est pas seulement judicieux & intéressant, qu'il est encore agréable & instructif.

fructif. Il nous découvre plusieurs secrets, au sujet du Gouvernement de l'Espagne, de ses revenus, du nombre de ses peuples, de ses forces maritimes, de ses établissemens Civils, Militaires, Ecclésiastiques. Il nous fait connoître la manière d'y lever les taxes, leur fardeau pour le peuple, leur peu de fruit pour le trésor. Nous y voïons les abus qui ont ruiné les manufactures, & les bévues de politique qui en ont empêché le rétablissement. On y expose l'état présent des affaires & en Europe & aux Indes, quelles charges embarrassent le commerce, & la facilité qu'il y auroit à les faire cesser. Ici l'Auteur rapporte nombre de faits ignorés en Angleterre. Il produit divers calculs aussi exacts qu'importans, & l'Ouvrage est rempli de plusieurs Pièces authentiques qui en assurent l'autorité. On y trouve encore bien des choses curieuses au sujet de la France, de l'Italie & d'autres pays ; & l'on peut dire qu'il n'y

a aucun chapitre qui ne mérite l'attention d'un esprit sérieux & appliqué.

Je ne saurois terminer cette Lettre, sans remarquer, que, comme l'Auteur est un Politique universel, ses maximes ne sont point restreintes à une seule Nation. Tout país peut en profiter, & si à d'autres égards cette production est d'un grand prix, elle est impaïable à celui-ci. Il ne faut aux lecteurs qu'un peu d'attention pour comprendre ces vérités solides & essentielles, qui sont du plus grand usage dans toute Société Civile. On y voit que sans l'Amour du Bien public dans le Ministère, sans les mœurs ou l'industrie dans le peuple, il est impossible qu'un Etat parvienne à une grandeur réelle, comme il est impossible qu'en les perdant il conserve sa dignité. Sous ce point de vue, Monsieur, je vous recommande un fidèle Mentor, qui nous avertit que l'indolence & le vice naissent de la folie & finissent par la destruction. Vous ne

30 *Mois d'Octobre 1751.* 239

ne sauriez vous offenser de pareilles vérités, & vous joindrez plutôt vos souhaits aux miens, pour que d'autres Nations pussent avec le tems posséder des Ministres, qui avec autant de talens aient d'aussi grandes vertus.

Je suis &c.

L. E. P.

ARTICLE VI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE DUBLIN.

L'AUTEUR du Traité sur les Pétrifications du Lac Neagh vient encore de publier deux Ecrits du même genre, tous deux relatifs à l'Histoire Naturelle de son pays, & destinés l'un & l'autre à inspirer, à ses Compatriotes, la curiosité mère de l'abondance & des arts. Le premier porte pour titre *Some Remarks towards a full description of upper and lower Lough Lene near Killarny in the Coun-*

ty of Kerry. Dublin, printed by S. Powel in Crane Lane, and sold by most of the booksellers. 1751. In Quarto Pr. 6. d. C'est-à-dire, Observations pour servir à une description complète des deux Lacs Lene près de Killarny dans le Comté de Kerry. L'autre production a un objet moins restreint, & annonce d'ailleurs un Ouvrage considérable, auquel elle doit servir d'Introduction. Elle est intitulée A Dialogue concerning some things of importance to Ireland, particularly to the County of Ardmagh, being part of a design to write the Natural, Civil, and Ecclesiastical History of that County. Dublin, by Oli. Nelson at Milton's head in Skinner's-row, for the Author, 1751. In Quarto Pr. 6. d. C'est-à-dire Dialogue sur plusieurs choses importantes pour l'Irlande, & surtout pour le Comté d'Armagh, destiné à entrer dans le plan d'une Histoire Naturelle, Civile & Ecclesiastique de cette Province.

CETTE tâche, à laquelle Mr. Barton s'engage pour le Comté d'Armagh, a depuis quelque tems
été

Mois d'Octobre 1751. 241
 été exécutée pour les Provinces
 de Waterford & de Cork. C'est
 sous le titre d'*Etat ancien & pré-*
sent de ces Provinces, que ces
 deux Ouvrages paroissent. La da-
 te du premier, qui consiste en un
 volume *in Octavo*, est de l'année
 1746, mais ce n'est que depuis
 peu que ce livre se trouve à Lon-
 dres, où on le vend pour un écu.
 Le second n'a été publié que de-
 puis quelques mois en deux vo-
 lumes *in Octavo*, & se vend dix
 shelings. L'un & l'autre ont été
 composés par Mr. Smith, sous les
 yeux d'une Société *Physico-Histo-*
rique, qui s'est formée à Dublin,
 & qui se propose de faire con-
 noître aux habitans de l'Irlande
 les richesses que leur offre la Na-
 ture, & les avantages que l'Art
 pourroit y ajouter. Les recher-
 ches que ces deux livres contien-
 nent, & les vues qui s'y trou-
 vent, pour perfectionner les ma-
 nufactures du païs, & y en éta-
 blir de nouvelles, ne peuvent
 qu'en rendre la lecture aussi utile
 qu'intéressante. Baronies, Paroif-
 ses,

ses, Villes, Villages, Montagnes, Rivières, Sources Médicinales, Fossiles, Plantes, & Animaux, tout s'y trouve décrit, avec cet esprit Philosophique, qui donne du prix aux moins considérables objets. Les Cartes, les Plans, & les figures, dont ces livres sont enrichis, paroissent aussi avoir été faites avec beaucoup d'exactitude & de netteté.

PARMI les curiosités, que renferme l'histoire du Comté de Cork, se trouve une courte description d'un homme, qui pouvoit passer pour une statue vivante. Dès sa jeunesse toutes les articulations étoient roides, peu-à-peu les os achevèrent de se fonder les uns aux autres, & avec l'âge la plupart des cartilages devinrent des os. La tête étoit immobile, les bras ne pouvoient ni se tourner ni s'élever au-dessus du coude, & les mâchoires ne s'ouvroient jamais. Il suçoit ses alimens, par le moyen d'une ouverture, que laissoient dans la bouche quelques dents rompues; il

Mais d'Octobre 1751. 243

il ne se trainoit que quelques pas & avec peine, passoit & les jours & les nuits dans une guerite, & ne respiroit, surtout vers la fin de ses jours, qu'avec beaucoup de difficulté. Malgré tant d'incommodités & les excès de boisson, auxquels cet homme se livroit, il n'a pas laissé que de vivre jusqu'à l'âge de 67 ans, & est mort en 1738. d'une inflammation de poitrine. L'attitude où il se mit quelque tems avant sa mort, & dans laquelle il est demeuré, approchoit de celle de la *Venus de Médicis*. On a trouvé, en disséquant son cadavre, plusieurs excrescences osseuses. Les unes étoient des espèces de ramifications des os naturels, les autres en étoient tout-à-fait détachées. Tous les os tenoient les uns aux autres; on a détaché les chairs, & le Squélète a été fait. La description de ce curieux Squélète formera un volume de descriptions, & une Ostéologie nouvelle. On attend du Dr. Barry, fameux Medecin de Dublin cet Ouvrage, auquel il tra-

244 JOURNAL BRITANNIQUE.
travaille depuis long-tems. Il se-
ra enrichi de plusieurs figures
fort exactes & fort bien gravées.
Ce qu'on nous a donné sur ce su-
jet dans les *Transactions Philoso-
phiques* (a) étoit simplement pro-
pre à exciter la curiosité, & il y
manquoit plusieurs détails tant
sur la vie de cet homme singu-
lier, que sur la description de son
Squélette.

DE GLASGOW.

CE n'est que depuis peu de jours
que j'ai vu l'Essai d'une nouvelle
Edition du Paradis perdu, im-
primé ici l'année passée, sous le
titre suivant, *Milton's Paradise lost
Book I. Glasgow printed and sold
by Robert and Andrew Foulis Prin-
ters to the University 1750. In
Quarto Pr. 3. sb.* C'est-à-dire *Le
premier livre du Paradis perdu de Milton.*
Si les Ombres pouvoient être
sensibles, celle de ce grand Poë-
te

(a) *Phil. Transf. N°. 461. Art. XVI.
XVII. & XVIII.*

te seroit bien vengée du peu de cas qu'on fit pendant sa vie de son immortel Ouvrage. Les deux Nations s'intéressent à sa gloire avec un intérêt comme avec un zèle égal. Sa naissance l'attacha à l'une ; ses principes l'approchèrent de l'autre. Pour revenir à l'Essai que j'annonce , la beauté de l'impression n'en est pas le seul mérite. *Le texte* , nous dit-on dans l'avertissement , (& cet avertissement m'a paru fidèle ,) *est correctement imprimé sur l'Edition originale de l'année 1672 , & les Notes servent à éclaircir les allusions à l'ancienne Mythologie si fréquentes dans le premier livre de ce Poëme. On y rapporte aussi plusieurs passages d'Auteurs anciens , dont Milton a su admirablement bien se servir , ou plutôt qu'il s'est rendus propres. Il y a certainement beaucoup de génie & d'érudition dans les notes de cet Editeur Anonyme qui , venant après plusieurs Critiques du premier ordre , n'a pas laissé de faire diverses remarques curieuses qu'on n'avoit point faites avant lui.*

LES

LES Libraires de cette Université continuent, suivant leur plan, de compléter peu-à-peu leurs nouvelles éditions des *Classiques in Duodecimo*. Ils viennent de publier ainsi les Oeuvres de Salluste, les Lettres & le Panégyrique de Pline, le Traité de Longin, & la Consolation de Boëce. Ces Editions ont toute la beauté des précédentes. Il est seulement fâcheux, que les formats ne soient point tout-à-fait les mêmes, & l'on ne conçoit pas les raisons qu'on peut avoir eues de ne pas observer cette uniformité. Une attention aussi légère auroit-elle dû échapper à des Editeurs, qui n'ont d'ailleurs rien négligé de ce qui pouvoit satisfaire & les yeux & le goût?

DE BATH.

Il est rare qu'on imprime rien dans cette ville, & lorsqu'il y paroît quelque production, les Sources Médicinales en sont d'ordinaire l'objet. Ce n'est pas seulement

lement les habitans du lieu que ce sujet intéresse; il doit encore attirer l'attention de tous ceux, qui viennent chercher à Bath des remèdes pour leurs maux. Souvent les eaux ou les bains n'y conviennent point; plus souvent encore l'ignorance ou l'inattention des malades peuvent leur rendre funeste un des plus précieux présens de la Nature. On se promettoit tout des Bains avant que de les prendre; on s'y jette avec précipitation, quelquefois avec témérité; s'en trouve-t-on mal, c'est de la Source, non de soi-même, qu'on se plaint. C'est surtout à l'égard de la Goutte qu'on est sujet à outrer l'opinion favorable ou desavantageuse, qu'on se forme des Bains de Bath. Autant qu'ils sont utiles en divers cas, autant peuvent-ils causer d'accidens, lorsqu'on les prend mal-à-propos, ou sans les précautions nécessaires. Pour faciliter aux malades mêmes la connoissance de leur état, & de ce qui peut leur convenir, un de nos
plus

248 JOURNAL BRITANNIQUE.

plus accrédités Médecins vient de publier *A Practical Essay on the use and abuse of warm bathing in gouty cases*, by William Oliver M. D. of Bath. Bath, printed by T. Boddeley and sold by J. Leake and W. Frederick Booksellers; also by J. Brindley in new Bond-street London 1751. In Quarto, pr. 2. *sb.* C'est-à-dire *Essai de Pratique sur l'usage & les abus des Bains chauds, dans les cas de Goutte*, par G. Oliver Dr. en Médecine à Bath. L'idée, que l'Auteur donne de l'Oeconomie animale, & en particulier de l'origine, des progrès, & des effets de la Goutte, est extrêmement simple, & proportionnée à toutes les capacités.

DE LONDRES.

LE même zèle pour l'honneur de Bath, a engagé un autre des Médecins de ce lieu, de s'opposer au jugement peu avantageux qu'on avoit fait de l'usage des Bains dans les cas de Paralyse (b). Les observations qu'on a faites à l'Hôpital de cette ville
fem-

(b) Voy. le dernier livre du Dr. Mead C. II. §. 2.

semblent en effet prouver, qu'ils produisent souvent une guérison parfaite, & plus fréquemment encore une suspension & un adoucissement du mal. Les Régistres font foi, que de 310 paralytiques, admis dans cet Hôpital depuis neuf ans, la moitié a été soulagée, & que 57 ont été entièrement guéris. Le détail de ces observations, & les raisonnemens qu'on y peut joindre se trouvent dans une brochure intitulée *A short account of the success of warm bathing in Paralytic Disorders, by John Summers M. D. at Bath.* London printed for C. Hitch and L. Hawes in Pater-noster-row 1751. In 8. pr. 6. d. C'est à-dire *Rélation succincte des succès des bains chauds dans les maladies paralytiques, par J. Summers Médecin de Bath.*

S'IL étoit aussi avéré qu'il l'est peu, que le remède de M^{le}. Stephens est effectivement un dissolvant de la pierre, on recevrait avec plus de plaisir la Lettre qu'un de ses plus ardens défenseurs vient de publier, en réponse à ce qu'en a dit le savant Mr. Mead. Il me paroît bien en lisant, que Mr. Hartley continue constamment depuis un grand nombre d'années à avaler le spécifique, sans être cependant guéri; j'y vois encore qu'il y a six ou sept manières de varier ce remède, pour en diminuer les incommodités ou le dégoût; mais je n'y trouve ni de nouvelles observations pour en constater les succès, ni de réponse aux Ecrits, qui en ont prouvé l'inefficace & le danger. (c) Quoiqu'il en soit,

(c) On souhaiteroit par exemple que les partisans de ce remède eussent répondu au livre du Dr. Parsons imprimé en 1742; pour prouver le peu de fond qu'on peut faire sur les succès tant pronés du Spécifique.

250 JOURNAL BRITANNIQUE.

soit, la nouvelle brochure porte pour titre
Ad V. C. Ricardum Mead Epistola varias Lithontripticum Joannæ Stephens exhibendi methodos indicans. Londini apud M. Cooper &c. In 8. 1751. Pr. 6. d.

LE Plan qu'on vient de publier pour un nouvel Ouvrage Anatomique est extrêmement étendu. On promet d'y recueillir, tant dans des descriptions que dans des figures fidèles, tout ce que jusqu'ici on a découvert de la structure intérieure des hommes, des animaux, & même des végétaux. Cet Ouvrage consistera en trois volumes *in folio*, pour lesquels on payera cinq guinées, savoir deux en souscrivant, & une en recevant chacun des volumes. La feuille, qui contient ce projet, donne une grande idée de l'exécution; mais on ne songe à l'entreprendre qu'en cas qu'on ait cent souscriptions avant Noël, & alors les volumes paroîtront à six mois de distance l'un de l'autre. Les non souscripteurs payeront deux guinées de chacun.

LES N°. 494 & 495. des *Transactions Philosophiques* paroissent depuis quelque tems. Ils conduisent les Mémoires de la Société Royale jusqu'au milieu de l'année passée, & l'on assure que désormais l'Editeur laissera aussi peu d'intervalle qu'il se pourra entre la lecture des Mémoires & leur publication; avantage qui manque à tous les autres Recueils Académiques.

ON publie toutes les semaines, dans des cayers détachés, un ouvrage, qui pourra être utile dans les familles, & qui porte pour titre *Itinerarium totius Sscripturæ, or an abstract of the holy Bible by way of question and answer, by C. Brown.* London, at E. Comyns &c. 1751. C'est-à-dire *Itinéraire*

raire de toute l'Ecriture, ou Extrait de la Bible en demandes & en réponses, par C. Brown.

DES qu'une fois un passage a été trouvé obscur par quelque Interprète, il le devient nécessairement par la multitude des sens qu'on lui donne. Jamais cette réflexion ne fut plus applicable qu'elle ne l'est au texte, qu'on travaille encore à éclaircir dans le livre suivant *An Essay towards ascertaining the sense of the much controverted passage in St. Peter's second Epistle from the 16th. verse to the end of the first chapter, by a critical Discussion of the whole, in a letter to a man of quality; in the course of which the Lord Bishop of London's comparison of the more sure word of prophecy &c. is defended against the objections made to it by the Revd. Messrs. Ashton and Cooke &c. By a late Fellow Commoner of St. John's College, Cambridge. London at J. and J. Rivington &c. 1751. In Octavo. pr. 2. sh. 6. d.* C'est-à-dire *Essai en forme de Lettre à une personne de distinction, où l'on travaille à fixer le sens d'un passage du 1. chapitre de la 2. Epître de St. Pierre, par un Commentaire critique sur toute la fin du chapitre depuis le verset 16, & où l'on justifie la comparaison que l'Evêque de Londres a faite de la plus sûre parole des Prophètes, contre les attaques de Mrs. Ashton (d) & Cooke; &c.* Quoique les idées de l'Anonyme s'accordent en général avec celles de l'Evêque, il ne laisse pas que d'avoir des détails qui lui sont propres. Il insiste beaucoup & avec raison
sur

(d) Voyez l'Extrait de l'Ecrit de Mr. Ashton dans le Tome III. de ce Journal Decemb. Art. II.

252 JOURNAL BRITANNIQUE.

sur la liaison du passage avec tout le discours de St. Pierre, & donne un sens assez nouveau à ces mots ΤΟΝ ΠΡΟΦΗΤΙΚΟΝ ΛΟΓΟΝ. Selon lui cette expression désigne l'*Inspiration Prophétique* dans le degré le plus éminent, par opposition aux degrés inférieurs de communication avec la Divinité, par le moyen de visions & de songes. Ainsi le but de l'Apôtre est de relever la grandeur du Ministère Evangélique sur celui de l'ancienne Oeconomie appelé en comparaison de la *lumière* du premier, un *lieu*, un *endroit obscur*. Quelques réflexions très sensées mais peu neuves sur la manière d'interpréter l'Ecriture, & un supplément sur quelques passages des livres de Moïse terminent cet Essai.

ON a fait une petite erreur dans la Table des Matières du Volume précédent, en confondant Mr. Taylor qui nous promet une nouvelle Concordance, avec l'Editeur de Démosthène. Ces Messieurs n'ont rien de commun que le nom. Au reste cette Concordance, dont on a publié un *Prospéctus* trop ample pour la place qui me reste, sera faite avec beaucoup de soin sur le modèle de celle de Buxtorf. Elle doit remplir deux volumes *in folio*, & coutera trois guinées aux souscripteurs.

F I N.

JOURNAL BRITANNIQUE,

P A R

M. M A T T,

Docteur en Philosophie & en Médecine,

Pour le Mois de Novembre 1751.

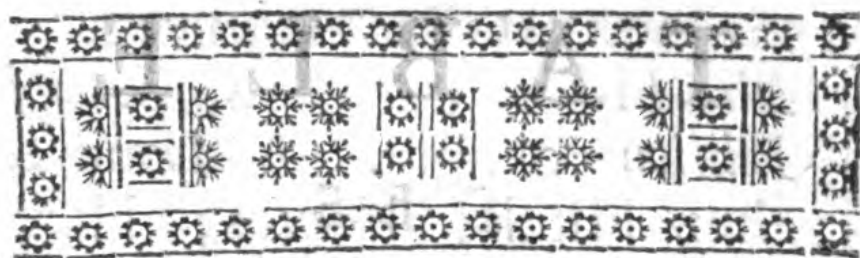


A L A H A T E,
Chez H. SCHEURLEER, Junior.
Marchand Libraire sur le Pleyne,
M D C C L I.

TABLE DES ARTICLES

de ce Journal.

- ARTICLE I. The ROMAN HISTORY &c.
vol. I. by N. HOOKE Pag. 255.
- ART. II. ANTIOEPIAKA. An Essay on
MITHRIDATIUM and THERIACA; by
W. HEBBERDEN. . . . 291.
- ART. III. Essays on the Principles of
Morality and Natural Religion.
320.
- ART. IV. The FAERIE QUEENE, by
EDMUND SPENSER. . . . 345.
- ART. V. NOUVELLES LITTERAIRES.
364.



JOURNAL BRITANNIQUE,

Mois de Novembre 1751.

ARTICLE I.

The ROMAN HISTORY from the Building of Rome to the Ruin of the Common-wealth, illustrated with Maps and other Plates. Vol. I. By N. HOOKE, Esqr. The second Edition corrected.

C'est-à-dire

L'HISTOIRE ROMAINE depuis la fondation de Rome jusqu'à la ruine de la République, avec des Cartes & des Tailles douces. Par
Tome VI. M 2 Mr.

Mr. HOOKE, *Vol. I. Seconde Edition corrigée.* A Londres chez Hitch, Hawes, Hawkins, Revington, 1751. *In 4. p. 639.* sans compter LXXVII. pages pour la Préface & le Discours sur les sept Rois de Rome. Prix d'une guinée.

✿ ○ ✿ AUTEUR de cette Histoire s'étoit proposé de donner dans sa langue un abrégé de l'Ouvrage des P. P. Catrou & Rouillé, en y joignant les *Révolutions Romaines* de l'Abbé de Vertot. Mais à peine avoit-il achevé son premier (a) volume, qu'il comença à se défier de ses guides. Leurs jugemens sur les décisions du Senat & du Peuple, ceux mêmes des Auteurs Anciens, qui dans le tems de la Tyrannie écrivirent l'histoire d'une Ville autre-

(a) Imprimé en 1738.

Mois de Novembre 1751. 257
autrefois libre, parurent à un
Citoyen Anglois dictés par l'es-
prit d'esclavage & de parti. Il
fit connoître ses scrupules dans
quelques endroits du premier vo-
lume; mais ce ne fut que dans
le second qu'il secoua entière-
ment le joug. Ce second volu-
me, écrit avec la même élégance,
mais sur de meilleures autorités
& avec plus de hardiesse que le
premier, vit le jour en 1745. La
lenteur dans ce cas ne doit point
nous surprendre. Elle est insé-
parable de l'esprit de discussion;
elle est permise à l'historien qui
réfléchit & qui veut instruire.
Mr. Hooke ne puisa plus que
dans les sources. Il voulut, (ce
que n'ont pas fait les premiers
Auteurs,) ne supprimer aucune
vérité, n'autoriser aucune fable.
Les desseins, les actions, les évé-
nemens se succédèrent dans ses
récits. Ces faits, que l'ignorance,
la superstition, & plus que
tout la vanité déguisèrent, il s'at-
tacha à les retablir. Il osa dé-
pouiller d'un vaine apparence de

grandeur des actions quelquefois très communes, & réduire à la mesure des hommes ordinaires ceux que le préjugé, dirai-je ? ou la vénalité avoit transformés en Héros. C'est-là en effet écrire l'histoire, tel est le Plan qu'eut voulu se prescrire un Orateur trop timide pour l'exécuter (b). Notre Auteur non content d'avoir rempli ce Plan dans son second volume, & sans attendre qu'il puisse le suivre dans le troisième, revient encore au premier. Il y refond tout le période qui s'écoula depuis la retraite du Peuple sur le *Mont Sacré* jusqu'au *Décemvirat*, période où la République Romaine prit sa forme & les principes de sa grandeur. Ses Notes ne sont plus de simples copies de celles des Ecrivains modernes ; ce sont des observations originales, qui tendent à éclaircir ce qu'il y a d'obscur, à rectifier ce qui fut dé-

(b) CICER. *De Orat.* II. 15.

Mois de Novembre 1751. 259
déguisé. Enfin la Préface & le
Discours qu'on trouve à la tête
de cette Edition sont des pièces
toutes nouvelles, & dont chacu-
ne m'offrira suffisamment de ma-
tière pour un Extrait.

IL s'agit dans la Préface de la
controverse, qu'a excitée entre
les Savans la crédibilité des cinq
premiers siècles de Rome. Une
telle discussion ne pouvoit être
mieux placée qu'à la tête d'un
livre où cette histoire est conte-
nue (c). Qui la croiroit tout-à-
fait incertaine ne s'aviseroit pas
de l'écrire; & il est naturel que
celui qui l'a écrite s'efforce de
la soutenir. Aussi le zèle, que
l'Abbé Sallier montra en défen-
dant ses études favorites contre
les attaques de Mr. de Pouil-
ly (d), se manifeste-t-il également
dans

(c) Le I. Volume finit à l'an 488
de Rome; le II. à l'an 632.

(d) Cette controverse a produit
plusieurs Pièces qu'on trouve dans le
VI. Tome de l'*Académie des Inscriptions
& des Belles Lettres.*

dans la réponse que fait Mr. Hooke à un nouvel & non moins ingénieux Antagoniste (e). Peu s'en faut qu'avec le savant Abbé il ne s'écrie

*Pol me occidistis, amici,
Non me servastis, cui sic extorta
voluptas*

*Et demtus per vim mentis gratissimus
error. (f)*

SEROIT-CE en effet une erreur que de ne pas regarder toute l'Histoire Romaine des premiers tems comme un amusement frivole d'Ecrivains oisifs ou de lecteurs trop crédules, lorsqu'on convient que tout n'y est pas également clair, & qu'il s'y trouve

(e) Les deux Editions qu'on a faites en 1738. & en 1750. de la *Dissertation* de Mr. de BEAUFORT sur l'*Incertitude des cinq premiers Siècles de l'Histoire Romaine* montrent le cas qu'en ont fait les Savans.

(f) HORAT. II. *Epist.* II. V. 138.

Mois de Novembre 1751. 26^e
ve divers faits fabuleux? Notre
Auteur ne peut se l'imaginer,
& pour se défendre d'un doute
qui lui paroît trop général, il fait
ces quatre choses. 1. Il rappor-
te en abrégé les argumens de
l'Abbé Sallier. 2. Il répond à
ceux de Mr. de Beaufort. 3. Il
indique les Sources, où les pre-
miers Historiens de Rome ont pu
puiser. 4. Il examine un Fait,
qu'on a tiré de Polybe, pour
invalider les récits des autres
Auteurs. Obligé de me resserrer
je réduis à deux articles les qua-
tre, que je viens d'indiquer. Je
supprimerai les Argumens de l'A-
cadémicien François, en les sup-
posant suffisamment connus; &
j'insérerai dans l'article des
Sources de l'Histoire Romaine
l'examen du fait tiré de Polybe.

I. QUELLES sont les raisons
qu'on allègue, pour rendre suspect
TOUT ce qu'on nous raconte des qua-
tre ou cinq premiers siècles de Rome?
Le nombre en est moins grand
qu'il ne paroît l'être, & si je ne

M 5 me

me trompe elles peuvent se réduire à ces quatre.

1. *Le Peuple Romain , peu considérable dans son origine , renfermé pendant plus de quatre Siècles dans un petit coin de l'Italie , uniquement adonné aux armes & au labourage , ne songea point à transmettre à la postérité des évènements , qui ne devinrent intéressans que dans la suite des Siècles , & en eût-il eu le dessein , son ignorance & sa grossièreté étoient telles , qu'il ne s'y trouvoit personne qui fut capable de l'entreprendre (g). A ces deux assertions M. Hooke oppose l'autorité de Mr. de Beaufort lui-même , qui soutenant , comme on le verra bientôt , que tous les anciens monumens de Rome périrent , lorsque cette Ville fut mise en cendres par les Gaulois , doit en même tems convenir qu'il y en avoit eu de tels , & que malgré la grossièreté supposée des premiers*

(g) *Dissert. sur l'Incert. &c. p. 6.*
 & 15.

Mois de Novembre 1751. 263
premiers Romains, le soin de
conserver la mémoire de ce qui
leur étoit arrivé n'avoit point été
négligé. Or si même avant l'in-
cendie ils eurent & cette envie
& la capacité de la satisfaire,
croira-t-on qu'ils n'ayent eu en-
suite ni l'une ni l'autre dans un
intervalle de près d'un Siècle &
demi?

Du moins pour se le persuader
demandera t-on quelque preuve,
& voici celle qu'on nous donne.
(b) *On faisoit peu d'usage de l'écriture
dans ces tems-là, dit Tite Live,
en parlant de LA FIN DU QUATRIÈ-
ME SIÈCLE de Rome.... On se con-
tentoit, pour TOUTES Annales,
d'enfoncer tous les ans un clou dans
la muraille du Temple de Jupiter Ca-
pitolin, & c'étoit là TOUTE la res-
source qu'on pouvoit avoir pour fixer
la Chronologie... Encore si cet usage
avoit été pratiqué constamment depuis
la fondation de Rome, il auroit été
d'une*

(b) *Ibid. p. 16.*

d'une grande utilité, pour en fixer la véritable époque. Mais outre qu'il ne pouvoit être plus ancien que le Temple dans lequel la cérémonie se pratiquoit.... dont la Dédicace ne se fit qu'après que Tarquin le Superbe eut été déthroné (i), on voit par l'Historien même, que cette coutume avoit souffert une longue interruption. On la renouvela à la fin du IV. Siècle de Rome. Ce n'est pas qu'on eut trouvé QUELQUE MONUMENT ou QUELQUE RITUEL, qui en fit mention, car on faisoit si peu d'usage des lettres qu'ON N'AVOIT NI LIVRES, NI MONUMENS. Ce ne fut QUE sur une TRADITION presque oubliée, EX SENIORUM MEMORIA REPETITUM.

EN examinant le passage sur lequel Mr. de Beaufort s'appuye, & que je transcris au bas de la page (1), Mr. Hooke fait les quatre

(i) Il ne me paroît pas qu'on ait démontré que du tems des Rois on n'avoit pas le même usage.

(1) Itaque Cn. Genucio, L. Aemilio Ma.

Mois de Novembre 1751. 265
quatre observations suivantes. 1.
Ce n'est point d' IV. Siècle que
l'Au-

*Mamercino secundum Consulibus, quum
piaculorum magis conquestio animos,
quam corpora morbi afficerent, repetitum
ex Seniorum memoria dicitur, pestilen-
tiam quendam clavo ab Dictatore fixo se-
datam. Ea religione adductus Senatus,
Dictatorum clavi figendi causa dicitur iussit.
Dicitur L. Manlius Imperiosus, L. Pina-
rium Magistrum Equitum dixit. Lex
vetusta est, priscis litteris verbisque scripta,
ut, qui Prætor Maximus sit, Idibus Sep-
tembribus clavum pangat. Fixus fuit dextra
lateri ædis Jovis Optimi Maximi, ea ex par-
te, qua Minervæ Templum est. Eum cla-
vum, quia raræ per ea tempora literæ
erant, notam numeri annorum fuisse fe-
runt; eoque Minervæ Templo dicatam
legem, quia numerus Minervæ inventum
sit. Volsiniis quoque clavos, indices nume-
ri annorum, fixos in Templo Nortie
Etruscæ Deæ comparere, diligens ta-
lium monumentorum auctor Cincius affir-
mat. M. Horatius Consul, ex lege Tem-
plum Jovis Optimi Magni dedicavit an-
no post Reges exatos. A Consulibus
postea*

L'Auteur Latin dit que le *Lettres* y étoient rares; c'est du tems dans lequel fut instituée la cérémonie du clou sacré. Cet usage doit avoir été fort ancien, puis que les vieillards se souvenoient de l'avoir vu pratiquer par un Dictateur, que les Dictateurs le tenoient des Consuls, & qu'une ancienne Loi prescrivoit au Souverain Magistrat de planter ce clou tous les ans aux Ides de Septembre.

postea ad Dictatores, quia majus Imperium erat, solenne clavi figendi translatum est. Liv. VII. 3. Si l'on adopte la leçon des Mss. où l'on trouve *fixa* au lieu de *fixus*, & la conjecture de Gronovius là-dessus, il paroîtra que la Loi même fût affichée dans le Sanctuaire, & que probablement c'étoit au-dessous d'elle qu'on plantoit les cloux. Il me semble même que Tite Live indique que la Loi existoit de son tems. *Il y a une telle Loi*, dit-il, *elle est écrite, & elle l'est en expressions & en lettres antiques.* Parleroit-on ainsi d'un Monument qu'on n'auroit point vu?

Mois de Novembre 1751. 267
tembre. Le récit de Tite Live ne
permet guère de douter, que
cette institution n'eut la même
datte que la République (*m*),
puisque ce fut suivant la Loi, *ex*
lege, que M. Horatius consacra
le Temple de Jupiter, dans l'an-
née qui suivit l'expulsion de Tar-
quin, & qu'ensuite, *postea*, les Con-
suls & les Dictateurs firent la
même cérémonie. 2. Il n'est
point dit dans ce passage, que les
Romains n'eussent aucune autre
ressource, pour fixer la Chrono-
logie. La *Loi écrite* suffit pour
prouver, que quelques personnes
écrivoient, quoique toutes ne
fussent

(*m*) Il faut avouer que Mr. l'Abbé
Sallier est ici d'un tout autre avis. Il
croit que l'usage des cloux ne s'in-
troduisit que dans le IV. Siècle, que
la Loi fut faite dans ce tems, & que
tous les ans on nommoit un Magistrat
pour cet emploi. Voy. *Mem. de Lit.*
Tom. VI. p. 79. & 210. C'est aux Sa-
vans à juger qui, de Mr. Hooke ou
de lui, est le mieux fondé à se préva-
loir de l'autorité de Tite Live.

fussent pas lire. Ces dernières, qui sans doute faisoient le grand nombre, comptoient apparemment les années par les cloux, & si l'usage de cette cérémonie fut interrompu, c'est que le peuple devenu moins grossier n'eut plus besoin de ce secours pour se rappeler l'époque des évènements. 3. Peut-on dire qu'il n'y eut ni *Monument* ni *Rituel* qui fit mention de cette coutume, lorsque Tite Live dit si positivement qu'une ancienne Loi en prescrivait la pratique? 4. La mémoire des vieillards ne sert ici la superstition du peuple & peut-être les vues du Sénat (n), que parce qu'elle dépose, non que le clou

a

(n) L'usage que Manlius fit de la Dictature, l'abdication qu'on l'obligea d'en faire, & les accusations qu'on lui intenta me feroient croire, que le Sénat avoit fait parler les vieillards dans de tout-autres vues que celle d'arrêter la peste, & peut-être pour interrompre un Consulat Plébéien.

Mois de Novembre 1751. 269
a autrefois été planté, mais qu'en-
foncé de la main d'un Dictateur,
il a jadis arrêté la peste. On gé-
missoit alors sous le même fleau,
& l'on consentit à essayer ce nou-
veau remede, pour fléchir des
Dieux, que le Lectisterne n'avoit
point apaisés, & que des Jeux
Scéniques avoient aigris.

2. Mais, ajoute-t-on, tous les
Monumens, qui auroient pu donner
quelque certitude à l'histoire, périrent
par le feu, lorsque les Gaulois eurent
pris Rome. . . . Il est sûr que la
partie historique, ou les Annales, si
tant est qu'elles aient existé, furent
alors consumées. Tite Live est si
expres, qu'il nous ôte tout sujet d'en-
douter (o). Le tous est ici de trop ;
il falloit en mettant la plupart,
comme on le fait ailleurs, sacri-
fier la force du raisonnement à
l'exactitude de la citation. Voici
en effet comment Mr. D. B. tra-
duit lui-même ce passage de Tite
Live ;

(o) *Diff. sur l'Incert.* p. 10. & 56.

Live; (p) J'ai rapporté, dit l'historien, (q) dans les cinq livres précédens tout ce qui s'est passé depuis la fondation de Rome jusqu'à sa prise par les Gaulois. Ces évènements sont obscurs, non seulement à cause de leur antiquité, qui fait qu'ils échapent à la vue par le grand éloignement d'où on les voit, mais aussi à cause du peu d'usage qu'on avoit de l'écriture, qui est cependant le seul moyen de les sauver de l'oubli. Mais outre cela
GRANDE PARTIE de ce qui se
 con-

(p) Ibid. p. 19.

(q) *Quæ ab condita urbe Roma ad captam eandem urbem, Romani sub Regibus primum, Consulibus deinde ac Dictatoribus, Decemvirisque ac Tribunis Consularibus gessere foris bella, domi seditiones, quinque libris exposui; res cum vetustate nimia obscuras, veluti quæ magno ex intervallo loci vix cernuntur: tum quod & raræ per eadem tempora literæ fuere, una custodia fidelis memoriæ rerum gestarum; & quod etiam, si quæ in Commentariis Pontificum, aliisque publicis privatisque erant monumentis, incensa urbe pleræque interiere.* LIV. VI. I.

Mois de Novembre 1751. 271
conser voit dans les livres des Pontif-
fes, ou dans les Mémoires des parti-
culiers est péri dans l'incendie qui a
consumé la ville. Le mot *pleraque*
est ici décisif, mais ce n'est point
en faveur de la cause de Mr. D.
B. & que sera-ce, si l'on ajoute
suivant la conjecture d'un autre
Savant (r), que ce mot n'est
qu'une exagération de l'Histo-
rien, pour relever le prix & la
difficulté de son travail?

A Tite Live on joint Plutarque
pour prouver cette destruction
de tous les anciens Monumens,
mais ce que cet Auteur dit au
commencement de la *Vie de Nu-
ma* regarde non les *Monumens His-
toriques* en général, mais les *Gé-
néalogies des Familles*. Le passage
tiré du livre de la *Fortune Romaine*
seroit plus concluant, mais ce
Traité n'a eu pour Auteur qu'un
Grec envieux des Romains, &
l'on doute qu'il soit de Plutar-
que.

3. SUP-

(r) L'Abbé SALLIER. *Ibid.*

3. SUPPOSONS-LE cependant ; rien n'échapa à l'incendie. Mais puisque la fin du cinquième Siècle ne fut point marquée par un pareil événement, que devinrent les Registres de 135. années intermédiaires ? Question vaine, répond-on. On n'avoit à Rome aucun Livre, aucun Ecrit, qui fut antérieur à la venue de Pyrrhus en Italie, événement qui ne se place que vers la fin du cinquième Siècle de Rome. (s) Si cela est, il faut l'avouer, Fabius Pictor, qui composa son Histoire au milieu du sixième. Siècle, choisit un sujet bien ingrat. Mais seroit-il possible que Cicéron & Tite Live accordassent aux ennemis des Antiquités Romaines ce nouvel avantage ? Nullement. C'est des Orateurs, non des Historiens, moins encore de ceux qui pouvoient avoir fait des Recueils d'anciennes Pièces, que Cice-

(s) *Diff. sur l'Incert.* p. 145. & *passim.*

Mois de Novembre 1751. 273

Cicéron dit (t), qu'il n'y en a aucun, dont il puisse citer les Ecrits, à moins qu'on ne trouve du goût à la barangue d'Appius Claudius, & à quelques Oraisons funèbres. S'il eut été ici question de l'histoire, auroit-il passé sous silence Fabius, Cincius, & plusieurs autres Auteurs très estimés & antérieurs à Caton? C'est encore à l'occasion des Oraisons funèbres & du tort qu'elles ont fait à l'histoire, que Tite Live, parlant d'un fait particulier de l'année 432. que ces Pièces avoient rendu incertain, ajoute (u), qu'il ne se trouve au-

cun

➤ (t) *Nec vero habeo quemquam antiquiorem, cujus quidem scripta proferenda putem, nisi quem Appii Cæci Oratio hæc ipsa de Pyrrho, & nonnullæ mortuorum laudationes forte delectant. CICER. De claris Oratoribus §. 16.* Qu'il faille ici suppléer *Oratorem*, c'est ce que prouvent & le titre de ce Traité, & ces mots de l'Auteur quelques lignes plus bas §. 17. *Oratorem enim hoc loco quærimus.*

(u) LIV. VIII. 4.

cun Ecrivain de ce tems, sur lequel on puisse assez compter, pour décider ce point. Ce qui prouve non le défaut d'Ecrivains contemporains, mais la difficulté de bien choisir entr'eux. *Nec facile est aut rem rei, aut auctorem auctori præferre . . . nec quisquam æqualis temporibus illis scriptor extat, QUO SATIS CERTO AUCTORE STETUR.*

4. Ce qui échapa (des anciens Monumens,) dit-on enfin, (v) fut de peu d'utilité pour la composition de l'histoire. Ce sont eux-mêmes, (les Ecrivains les plus célèbres & les plus accrédités,) qui nous apprennent, que ce n'est point sur de pareils monumens, que les premiers Historiens se sont appuyés, & que ceux qui les ont suivis, (en avouant que ceux qui les avoient précédés dans cette carrière, ne s'étoient fondés que sur des Traditions & sur des Bruits populaires; que d'ailleurs ils n'avoient apporté, ni jugement, ni exactitude, dans la composition de leurs Histoires, & dans

ce

Mois de Novembre 1751. 275
ce qu'ils disoient des premiers Siècles de Rome,) n'ont pas laissé de reconnoître, que c'étoit d'eux qu'ils tiroient tout ce qu'ils en rapportoient. L'accusation est grave, distinguons-en les diverses parties. Que les premiers Historiens aient aussi bien réussi que leurs successeurs à débrouiller les Annales de leur Patrie, c'est ce qui n'est point naturel. Chez tous les peuples l'Histoire a langui dans les foiblesses de l'enfance (x); l'art de la Critique est né des fautes. N'en croyons cependant pas toujours un nouvel Historien dans ce qu'il dit de ses prédécesseurs. Leur éloge lui coute; en estimant leur travail il craint de décréditer le sien. Personne ne se rendit plus suspect à cet égard que Denis d'Halicarnasse. Ce qu'il dit de Polybe autorise la réserve, & sa mauvaise critique de Thucydide a donné lieu à Mr. Hobbes d'affirmer, que jamais tant d'absurdités
ne

(x) SALLIER *Ibid.* p. 78.

ne furent avancées en si peu de lignes. Mais si vous voulez ajouter foi à l'Historien Grec, lorsqu'il déclame contre ceux qui ont écrit avant lui, que ne le croyez-vous aussi, quand il dit qu'ils ont puisé dans les *Annales Pontificales* ἐν ἱερῶν διατοῖς ? Comment pouvoit-il accuser Fabius d'inexactitude, si l'inspection d'anciennes Pièces ne le mettoit en état d'en juger ? Tite Live en général plus délicat & plus sincère expose souvent les diverses relations, pèse & les circonstances des faits & les autorités qui les fondent, se détermine ou sur le nombre des Auteurs, ou sur la probabilité des récits. Le doute est si fréquemment le fruit de ses recherches, qu'on peut présumer qu'il n'affirme que quand les témoignages sont évidens. Après avoir marché à tâtons dans le période qui précéda l'incendie, il se félicite, avec une satisfaction qu'il communique à ses lecteurs, d'être venu à des terres, où la lumière & la certitude se font plus sensible.

Mois de Novembre 1751. 277
siblement appercevoir. Les époques sont moins reculées, les traditions plus circonstanciées, les Ecrivains contemporains moins rares, leurs ouvrages mieux conservés. Ses récits se ressentent de cette abondance de secours. Son histoire des 119. ans, qui suivirent l'abolition de la Royauté, occupe quatre fois plus de place que celle des 244. ans remplis par les sept Rois (y), & égale simplement celle des 95. ans qui suivirent l'incendie. Dix livres ne renfermoient ensuite qu'un intervalle de 73. ans.

A cette attention marquée de l'Auteur Latin de proportionner les diverses parties de ses *Décades* à la quantité de ses matériaux, aux doutes fréquens qu'il forme, aux avertissemens qu'il donne

(y) On verra dans un autre Extrait combien il est peu vraisemblable, que les Rois ayent en effet regné aussi longtems.

Tome VI.

N

donne de distinguer dans son livre ce qu'il regarde comme certain de ce qui lui paroît ou peu vraisemblable ou peu décidé, ne reconnoit-on pas un Ecrivain sage, qui cherche la vérité, & qui se flatte de pouvoir du moins quelquefois la découvrir? Loin de ne laisser aucun vuide dans ses Annales, loin de charger chaque année de quelque fait, les vuides se multiplient à mesure qu'on remonte vers les commencemens, & il n'y a que peu d'années des premiers Rois, sur lesquelles il ait quelque chose à dire. Ecartez de sa narration les fables qu'il rapporte par complaisance, les erreurs qu'il adopte par préjugé, les descriptions sur lesquelles il s'étend faute de faits, & vous verrez son histoire des premiers tems se réduire à un petit nombre d'articles, par rapport auxquels il n'a point manqué de garans. C'est à indiquer ces garans que je passe à présent avec mon Auteur.

II. 1. Et d'abord il n'est ni démontré ni probable que toutes
les

Mois de Novembre 1751. 279

les Annales des Pontifes périrent dans l'incendie. Cicéron affirme le contraire. L'Histoire, dit-il (z), n'étoit autre chose que le soin de rédiger les Annales. Pour conserver le souvenir des faits, le Grand Pontife, depuis le commencement de Rome jusqu'à P. Mucius Grand Pontife lui-même écrivoit ce qui arrivoit chaque Année. Il se servoit de Tables blanches qu'il exposoit dans sa maison, afin que le peuple pût s'en instruire, & c'est ce qu'on nomme même à présent les GRANDES ANNALES. Pour éluder ce témoignage, que confirment

(z) *Erat enim Historia nihil aliud nisi Annalium confectio: cujus rei, memoria-que publica retinenda causa, ab initio rerum Romanarum usque ad P. Mucium Pontificem Maximum, res omnes singulorum annorum mandabat literis Pontifex Maximus, efferebatque in album, & proponebat Tabulam domi, potestas ut esset populo cognoscendi: ii, qui etiam nunc ANNALES MAXIMI nominantur. CICER. De Orator. II. 12.*

firmement Servius (a), Vopiscus (b), & Macrobe (c), nous avons vu qu'on cite en vain Tite Live & Plutarque. Tite Live en disant qu'une grande partie des Livres Pontificaux périt, affirme qu'une partie fut conservée. Et par quel hasard le feu eut-il distingué ce qui avoit rapport au culte de ce qui regardoit l'histoire? N'y a-t-il pas plutôt lieu de croire & d'assurer après l'Auteur Latin, que parmi les Traités & les Loix qu'on retira des ruines, se trouvèrent aussi des fragmens des *grandes Annales*? Pour en rétablir la suite on eut sans doute recours aux Prêtres & aux vieillards. L'imagination des uns vint au secours de la mémoire des autres. De tout cela se forma un recueil; recueil certainement imparfait & trop souvent mêlé de fables; mais recueil précieux pour rappeler

(a) *In Aeneid.* I. 377.

(b) *In Tacit.* C. I.

(c) *Saturnal.* III. 2.

Mois de Novembre 1751. 281
peller les événemens & les époques, & que les anciennes Annales tant de fois citées par Cicéron & par Tite Live, & les Livres Pontificaux de Dénis d'Halicarnasse désignent apparemment.

2. OUTRE ces Chroniques sacrées, on sauva encore quelques autres Monumens tant publics que particuliers. C'est Tite Live qui nous l'apprend dans le passage qu'on avoit allégué pour prouver le contraire. *Quæ in Commentariis Pontificum*, voilà les Annales, *aliisque publicis privatisque Monumentis*, voilà les autres Pièces, dont la plus grande partie périt, mais la plus grande partie seulement; *pleraque interiere*. Il n'est guère possible de déterminer de quel ordre étoient ces autres Pièces. Peut-être les livres de toile conservés dans le Temple de *Moneta* & cités en plus d'une occasion par Tite Live sur la foi de Licinius Macer en faisoient-ils partie. Peut-être s'y trouvoit-il aussi quelques morceaux de livres des Magistrats,

des Actes des Censeurs, des Régistres du Cens, &c. Les Historiens font souvent mention de ces fragmens, & leur imperfection même prouve leur antiquité.

3. Les Traités de paix & les Alliances furent sans doute ce qu'on s'attacha principalement à recueillir après l'incendie. Ne le fût-on pas par Tite Live (d), on l'auroit deviné. Mais ces Traités mêmes fournissent un argument spécieux contre l'exactitude des Historiens de Rome, & c'est ici que je place la discussion, qui termine la Préface de mon Auteur. Il s'agit d'un ancien Traité entre les Romains & les Carthaginois, que Polybe nous a conservé. Il fut fait selon lui l'année que les Rois furent chassés de Rome. On peut voir dans le livre de Mr. de Beaufort (e) sur

(d) *Inprimis fœdera, ac leges, (erant autem eæ duodecim) Tabulæ & quædam Regiæ Leges) conquiri quæ comparerent, jusserunt. Liv. VI. I.*

(e) *Diff. sur l'Inc. p. 34. & suiv.*

Mois de Novembre 1751. 283
sur combien d'articles essentiels ce
Traité se trouve en opposition avec
les histoires de Tite Live & de Denis
d'Halycarnasse. Mais cela même
forme un violent préjugé contre
l'authenticité ou la datte de cette
Pièce. En effet rien n'est plus
incertain que la datte que lui
donne Polybe , & il la donne
sans nous apprendre s'il est au-
torisé par aucune inscription. Le
premier Traité, dit-il (f), est du
tems de L. Junius Brutus, & de
Marcus Horatius, les deux premiers
Consuls qui furent créés après l'ex-
pulsion des Rois. & par l'ordre des-
quels fut consacré le Temple de Jupi-
ter Capitolin, vingt-huit ans avant
l'irruption de Xerxes dans la Grèce.
Le voici tel qu'il m'a été possible de
l'expliquer. Car la langue Latine
de ces tems-là est si différente de celle
d'aujourd'hui

(f) POLYB. III. 22. J'ai suivi la tra-
duction de DOM VINCENT TUILIER.
Voyez le POLYBE de FOLARD Tom. IV.
p. 26.

d'aujourd'hui, que les plus habiles ont bien de la peine à entendre certaines choses. Il paroît que c'est sur la foi de connoisseurs peut-être moins habiles qu'ils ne se vantoient de l'être, & à coup sûr intéressés à faire valoir leur découverte à Polybe, ou sur ses propres conjectures, qu'il attribue ce Traité à deux Consuls, qui ne le furent jamais ensemble, & dont le dernier seul, suivant tous les Monumens, & l'usage constant de Rome consacra le Temple de Jupiter. Si ces noms eussent été en effet annexés à ce Traité, du moins en leur entier (g), ni le surnom de Brutus
ne

(g) On pourroit, dit mon Auteur, hasarder ici une conjecture. Peut-être le Traité portoit-il seulement les noms imparfaits de *L. ius, ... tus, M. Horatius*, dont on fit *L. Junius Brutus*, & *M. Horatius Pulvillus*, au lieu d'y trouver ceux *L. Valerius Potitus*, & de *M. Horatius Barbatus*,
Con-

Mois de Novembre 1751. 285
ne se fût trouvé au premier, ni celui de Pulvillus n'auroit manqué au dernier. L'Historien Grec rapporte ensuite deux Traités sans date ni noms de Consuls, & il se contente de dire d'une manière vague, que le second fut conclu après le premier, & le troisième vers le tems de Pyrrhus. Si la date manquoit à ces deux derniers Traités, ne peut-on pas conjecturer que c'est au hasard qu'on en mit une si reculée au premier? On contredit, en l'admettant, toutes les idées que l'Antiquité nous a donnée du peu de terrain, que Rome avoit acquis lorsqu'elle chassa ses Rois, surtout si l'on attache au mot ὑπηκοοί, que ce Traité applique aux Villes d'Ardée, d'Antium, de Laurentum, de Circée, de Terracine, & à plusieurs autres peuples
La-

Consuls l'an 304. de Rome. Mais Mr. Hooke croit encore cette date trop ancienne.

Latins le sens d'une sujétion absolue. Il y a plus; ce Traité si peu authentique contredit dans ce cas divers autres Traités, dont la date est mieux fixée & la réalité plus reconnue. Ardée n'étoit point sujette à Rome l'an 309, puisqu'elle renouvela cette année son alliance, par un Traité, que Licinius Macer avoit vu (b). Si les Villes maritimes du Latium, telles que Terracine, avoient été assujetties, celles qui étoient plus voisines de Rome auroient-elles pû demeurer libres? Elles l'étoient cependant encore l'an 260, si Tite Live ne nous en a point imposé, en s'autorisant d'un Traité fait avec le peuple Latin & gravé sur une Colonne d'airain (i). Enfin ce ne fut que vers l'an 417 que les principales Provinces Latines & la Ville d'Antium paroissent avoir été soumises, (l) & ce n'est aussi qu'a-

(b) Liv. IV. 7.

(i) Ibid. II. 33.

(l) Ibid. VIII. 13. 14.

Mois de Novembre 1751. 287
qu'après ce tems qu'on a lieu de
placer la datte de cette Pièce.
Le premier Traité avec Cartha-
ge fut probablement conclu l'an
407, suivant le rapport de Tite
Live; & le même Historien par-
le d'un troisieme Traité fait dans
l'année 447 (m). Rien n'empêche
de placer entre ces deux Traités
celui que Polybe appelle le pre-
mier, comme son troisieme est
certainement le quatrieme de
Tite Live (n). De cette manière
tous les récits se concilient; Tite
Live & Denis d'Halycarnasse ne
feront plus accusés d'avoir sans
raison & contre leur coutume
omis des faits si honorables à Ro-
me. On ne leur reprochera plus
d'avoir été étrangers dans leur
propre histoire, de n'avoir eu
aucune connoissance d'une Pièce
si importante. Quand ils auroient
eu moins de curiosité ou d'exacti-
tude

(m) *Ibid.* VII. 27. & IX. 43.

(n) *Epitom.* XIII.

tude que Polybe (o), pouvoient-ils ne pas voir dans Polybe même, dont ils citent & copient tant de passages, un fait, qui, supposé vrai, tournoit si fort à la gloire du Peuple Romain? J'omets diverses autres considérations de notre Savant, qu'on lira avec plaisir dans la Préface.

4. QUELQUES uns des Actes du Sénat & du Peuple, & surtout les Loix des XII. Tables échappèrent encore au feu; & quels secours l'Histoire n'en tira-t-elle pas pour donner de justes idées des privilèges du Peuple, du pouvoir des Magistrats, des coutumes, des mœurs, des divisions des premiers tems?

5. LES

(o) L'autorité de Polybe est certainement très grande, mais ne doit pas toujours l'emporter sur celle des autres Historiens. Il parle trois fois de la prise de Rome par les Gaulois, & ne dit mot de l'embrasement de cette Ville. Y a-t-il cependant de fait dont la certitude soit plus reconnue?

Mois de Novembre 1751. 289

5. LES Archives des Villes voisines & surtout des Villes conquises purent servir aux vainqueurs à éclaircir leurs propres Annales. Cincius, un des Savans & des premiers Historiens de Rome, s'étoit extrêmement attaché à la recherche des Monumens étrangers. C'est de lui que Tite Live tenoit ce qu'il dit de l'usage des cloux chez les Volturniens. Le même Historien parle aussi des Livres de toile des Samnites (p), & l'on a lieu de présumer que le Traité ignominieux fait avec Porfenna & dont Pline nous a conservé une des conditions (q) avoit été retrouvé dans les Antiquités de Clusium.

6. ENFIN les Mémoires de famille, les Oraisons funèbres des grands hommes furent souvent utiles aux Historiens. Il est vrai qu'en se fiant trop à des Pièces, où

(p) LIV. X. 38.

(q) PLIN. *Hist. Nat.* XXXIV. 14.

où les éloges étoient prodigués & la vanité des vivans ménagée, on couroit risque d'enter de nouveaux Nobles sur d'anciennes familles, & d'insérer dans l'histoire quelques Consulats supposés & plusieurs faux Triomphes. Mais cela n'empêchoit pas que les principaux événemens ne dussent se trouver dans des Pièces lûes devant les témoins des exploits ou des défaites des défunts. Plus ces éloges remontoient dans les tems de la première simplicité, moins ils devoient être suspects. D'ailleurs la comparaison de ces Pièces les unes avec les autres en faisoit évanouir, du moins en partie, les merveilles & les fables. Si nous en trouvons quelques unes, qu'inventa la superstition, que transmit l'ignorance, & que maintint l'orgueil, que ces défauts, qu'appercevoient aussi bien que nous les Romains les plus sages, ne nous fassent point rejeter tout le corps de leur Histoire. Nous y perdrons & des leçons & des exemples, & nous

Mois de Novembre 1751. 291
nous aurions à nous plaindre de
l'Auteur, qui substituerait une
amère, une stérile vérité à la plus
agréable, à la plus instructive il-
lusion.

ARTICLE II.

ANTIΘΗΡΙΑΚΑ. An Essay on MI-
THRIDATIUM and THERIACA;
By W. HEBERDEN. M. D.

*At nostri Proavi . . . ,
..... nimium patienter
utrumque,
Ne dicam stulte, mirati.*
HOR.

C'est-à-dire,

*Essai sur le MITHRIDAT & sur la
THÉRIAQUE; par Mr. HEBER-
DEN Dr. en Médecine.*

C'EST ici une de ces Pièces ,
à la conservation desquelles
les Journaux doivent veiller. Elle
ne

ne se trouve point chez nos Libraires, & ce n'est que depuis peu que je la dois à la politesse de l'Auteur. Je me fais un plaisir de communiquer ce présent à mes lecteurs, en traduisant d'une manière libre un Discours, qui réunit à la fois le jugement, l'érudition, & l'élégance.

MITHRIDATE Roi du Pont, se piquoit de connoître parfaitement les vertus des Simples. On peut juger que ses Courtisans ne manquoient pas de l'en flatter, & les Historiens nous l'ont généralement représenté comme un second Salomon. Nous aurons cependant peu d'idée de son savoir, si nous considérons le peu de loisir & de secours, qu'il devoit avoir pour de telles recherches. Pompée s'étoit laissé prévenir par l'opinion commune, & après sa victoire il ne négligea rien, pour s'assurer des rares trésors, qu'il se flattoit de trouver dans les Ecrits de ce Prince. Il se convainquit par lui-même de ce qu'il auroit pu deviner, & ne

Mois de Novembre 1751. 293
ne put s'empêcher de rire de sa propre crédulité, lorsqu'au lieu de ces merveilleux secrets il ne trouva que deux ou trois méprisables recettes (a).

IL est probable que quelques personnes rusées de ce Siècle voulurent mettre à profit les grandes espérances, qu'on avoit conçues, & l'occasion qui s'offroit de s'enrichir par une plausible imposture. On a depuis souvent vu le même manège, & rien de nos jours n'est plus commun. Bientôt on publia à Rome une pompeuse Composition. Elle étoit ornée du titre d'*Antidote de Mitridate*, & avoit, disoit-on, été trouvée dans ses papiers. Cependant Plutarque (b), qui dans le détail qu'il donne des Ecrits de ce Roi, n'oublie ni ses billets doux ni ses interprétations de songes, garde le silence
sur

(a) Q. SEREN. SAMCN. *De Venen.*
prohib.

(b) *In vit. POMPEII.*

sur ce remède ; & l'auroit-il fait si le témoignage eut soutenu le bruit public ? L'autorité de Q. Serenus Samonicus est plus positive. Nous apprenons de lui, que malgré les diverses préparations de *Mithridate* qu'on debitoit, la seule recette trouvée dans le cabinet du Roi étoit cette triviale composition de vingt feuilles de rue, d'un grain de sel, de deux noix, & d'autant de figes sèches (c). Il y a donc lieu de soupçonner que Mithridate eut aussi peu de part à cet Antidote, que plusieurs grands Médecins n'en ont eu aux remèdes vendus tous les jours sous leurs noms.

C'étoit peu d'un grand nom, il falloit encore exalter les vertus du nouveau Spécifique. On le fit surtout envisager comme un souverain préservatif contre tous les venins. Il suffisoit d'en prendre une dose le matin, pour
ne

(c) *Ibid.*

Mois de Novembre 1751. 295
ne pouvoir être empoisonné
dans tout le cours de la journée
(d). L'exemple du premier in-
venteur confirmoit cette mer-
veille. (e). Il s'en étoit, disoit-
on, si fréquemment fervi de cet-
te manière, que, fortifié contre
toutes les herbes venimeuses, il
n'en avoit au besoin trouvé au-
cune assez efficace pour s'ôter la
vie (f).

Ce fut par de tels rapports
que ce remède acquit une si
grande réputation, que quelques
uns des Empereurs Romains le
préparèrent de leurs propres
mains, que divers Médecins de
l'Antiquité s'appliquèrent à le
perfectionner, & qu'il a fourni
le sujet d'un grand nombre de
volumes, & le modèle de plu-
sieurs compositions modernes.
Andromaque Médecin de Néron
y fit de grands changemens. Il
omit

(d) GALEN. *De Antid. L. 1.*

(e) CELS. *L. V. C. 23.*

(f) CELS. & APPIAN.

omit le Scinc, ajouta les Vipères, diminua l'Opium. Le *Mithridat* ainsi réformé lui parut mériter un nouveau nom; mais celui de Γαλήνη qu'il lui donna fut changé sous Trajan en celui de *Thériaque*, soit à cause des Vipères qui y entrent, soit en vertu de son efficace contre leurs morsures (g); & c'est sous ce titre que ce remède est connu & employé de nos jours. Ce changement n'a point empêché que le *Mithridat* original n'ait été également conservé, & nos Apothicaires continuent de le préparer, suivant une recette de Damocrate en vers Jambiques, qu'on trouve dans Galien.

IL importe peu que Mithridate ait ou n'ait point été l'Auteur de cette composition, puisque sa qualité principale de contre-poison est manifestement fondée sur l'erreur. Rien n'est en effet plus faux

(g) GALEN. L. I. de *Antid.* & de *Theriac.* ad PISON.

Mois de Novembre 1751. 297
faux que les notions qu'on a eues
sur la force & sur le nombre des
poisons, & par conséquent des an-
tidotes.

DANS les premiers âges du
monde, âges grossiers & peu a-
vancés dans l'étude de la Nature,
il semble que les hommes aient eu
sur les poisons de perpétuelles al-
larmes. Ils avoient vu l'effet d'un
petit nombre de substances sur le
corps humain, & semblables à
des gens dans l'obscurité, ils
s'exageroient & le nombre & la
grandeur des dangers. De-là
cette multitude d'antidotes, que
nous trouvons dans les Ecrits des
anciens Médecins (b). Ce que
l'ignorance ou l'amour excessif
de la vie avoit commencé, fut
poussé plus loin par ce goût vio-
lent, que le peuple a de tout
tems montré pour le merveil-
leux. Il n'en falloit pas davan-
tage aux Poètes & aux Ecrivains
d'histoires secrètes, pour intro-
duire

(b) CELS. *Ibid.*

duire par tout le poison, & l'on voit bien que l'erreur originelle n'a pu ainsi que se confirmer & que s'étendre. Un homme distingué expiroit-il, la mort, surtout si elle étoit accompagnée de quelques symptômes singuliers, ne manquoit pas d'être imputée à une belle mère, à des successeurs, ou à d'autres personnes intéressées. Les Politiques autorisoient ces fables, en attribuant la mort de ceux qu'ils avoient fait assassiner à quelque poison, que les défunts portoient toujours avec eux, & qu'ils avoient pris en secret. Ils arrêtoient ainsi d'importunes recherches, & évitoient la haine publique. Je soupçonne que ce fût là le cas de Démosthène. Il fut mis à mort dans le Temple par quelque émissaire d'Antipater; mais l'action eût paru trop odieuse aux Athéniens, pour oser l'avouer. Je ne sache pas que jusqu'ici on ait formé le même soupçon, que rendent cependant vraisemblable & la diversité des relations sur la manière dont cet

Ora-

Mois de Novembre 1751. 299

Orateur s'empoisonna, & l'impossibilité d'accorder aucune de ces relations avec les effets des poisons qu'on connoissoit alors. On pourroit dire la même chose d'Annibal, & de plusieurs autres personnes. Ainsi les poisons se sont perpétuellement accrus, & avec leurs effets on a exalté les vertus des antidotes. Si quelqu'un ne mourroit point d'un poison inefficace, sa délivrance étoit attribuée à un *Spécifique* du même genre. Malgré toutes ces histoires merveilleuses & tragiques, n'est-il pas surprenant de voir que les Anciens ne connoissoient aucun poison, à la réserve de la Cigue, de l'Aconit, & du venin de quelques bêtes (i), & qu'ils n'avoient point d'antidotes, pour en prévenir les effets?

JE sens bien qu'on m'objectera cette multitude de crimes commis

(i) HOFFMAN *Med. Rat. Tom. II. Part. II. C. II. §. 12. & 13.*

300 JOURNAL BRITANNIQUE.

mis par le moyen de certains poisons extrêmement subtils, dont il est fait mention dans l'histoire des Perses. Mais qu'on se rappelle aussi qu'aucun des Médecins ni des Naturalistes anciens, même de ceux qui ont écrit *ex professo* sur les poisons ne paroissent en avoir connu de réels, que ceux que je viens de nommer. Ils enfloient à la vérité leur catalogue, en y faisant entrer le vif argent, l'orpiment, le sang de taureau, les diamans, & plusieurs autres drogues également innocentes. Seroit-il donc possible, que les femmes, les Eunuques, que renfermoient les Palais de l'Orient, eussent mieux connu les effets de la Nature, que des Philosophes, qui n'avoient vécu & voyagé dans tout le monde que pour s'instruire ? Ne trouve-t-on pas dans tous ces contes les marques les plus visibles de fausseté ? N'est-il pas singulier de voir ces fantômes s'évanouir, à l'approche de la lumière & du savoir

Mois de Novembre 1751. 301
 voir ? Ce fut d'abord dans la Grèce qu'on parla de ces poisons subtils renfermés sous la pierre d'un cachet ou d'une bague ; & Théophraste fait mention d'un secret , qui pouvoit être donné de manière à produire son effet dans un tems déterminé (*k*). Lorsque cette fable ne put plus se soutenir en Europe, elle se réfugia en Afrique, & du tems d'Aulu - Gelle (*l*), on rapportoit que les Carthaginois , pour s'assurer de la vie de Regulus, lui avoient donné un poison de ce genre , avant que de l'envoyer à Rome. De l'Afrique le conte passa en Asie parmi les Turcs, car c'est eux que Matthiole (*m*) soupçonnoit de posséder ces funestes secrets. Les cantons les plus reculés de l'Inde se les approprièrent ensuite (*n*); mais lorsque le
 com-

(*k*) *Hist. Plant.* L. IX. C. 16.

(*l*) A. GELL. L. VI. C. 4.

(*m*) In DIOSCORID. p. 972.

(*n*) PURCHASS. *Pilgr.* L. X. C. 8.

commerce nous eut approché de ces païs, le *feu folet* se retira en Amérique (o), d'où l'ancienne fable revint avec autant d'air de vérité & de nouveauté, que si elle n'avoit pas depuis long-tems été rejetée de toutes les autres parties du monde.

NIEROIS - JE donc la possibilité d'empoisonner par le moyen d'une très petite quantité de matière, par les vapeurs de gans parfumés ou de Lettres infectées?

Pré-

(o) G. Piso *Hist. Nat. Brasil. L. III.* Il est cependant difficile de nier que les Sauvages de l'Amérique ne tiennent en effet de leurs pères une recette pour préparer par le mélange de plusieurs herbes ce poison subtil & pernicieux, dont ils enduisent leurs flèches. Le témoignage de Mr. De la Condamine (*Relat. abrég. d'un Voyage le long de la Riv. des Amazones*) & les épreuves qu'on a faites de ce poison à Cayenne, à Leide & à Londres (*Phil. Trans. N^o. 482. Art. XII.*) ne nous permettent pas d'en douter.

Mois de Novembre 1751. 303

Prétendrois-je qu'un poison ne sauroit être caché dans le sang pendant un tems considérable sans se manifester ? Nullement. Il y a certainement de telles choses dans la Nature ; c'est ce qui paroît par les terribles effets de cette imperceptible goutte de liqueur qui sort de la Vipère, par les vapeurs du charbon, & par le poison du chien enragé, enseveli, dit-on, vingt ans dans notre sang. Il est du moins certain que la Goute, la Lèpre, & la Folie, peuvent demeurer inactives pendant toute une génération. Mais j'ose assurer que jusqu'à présent on n'a rien découvert, qui puisse entre nos mains produire de tels effets. Or si c'est-là l'idée que nous devons avoir des poisons des Anciens, que penser de leurs Antidotes ? Ne seroit-il pas aussi absurde d'en faire usage que d'employer leurs Charmes & leurs Amulettes contre le pouvoir des Sorciers ou des Démon ?

LES objections que je viens
O 2 de

de faire regarder chaque Alexipharmaque en particulier; mais leur union dans le *Mithridat* est sujette à bien d'autres difficultés. Plusieurs Auteurs ont traité ce spécifique de fruit informe du hasard, dans lequel on ne découvre pas la moindre marque d'ordre, de proportion, ou de dessein, non plus qu'aucun égard aux vertus connues des Simples, ou aux regles des bonnes compositions. Je passe légèrement sur le nombre ridicule des ingrédients, sur leurs effets contradictoires suivant les Anciens eux-mêmes, sur le défaut de proportion dans la quantité de plusieurs de ces drogues, & sur diverses autres choses du même genre qu'on a si souvent objectées. L'Avocat le plus zélé du *Mithridat* n'oseroit soutenir, que celui qui l'inventa ait été assez versé dans la connoissance de la Nature, pour se déterminer à *priori* sur le nombre & sur la proportion dont il fit choix. C'est donc à l'expérience qu'on en

Mois de Novembre 1751. 305
en appelle ; & sans doute l'on ne
sauroit demander de meilleur
garant ; mais c'est elle qui dépo-
se évidemment contre l'Antido-
te. Cette drogue autrefois tou-
te puissante, qui résistoit & aux
venins & aux maladies malignes,
qui prolongeoit les jours,
aiguisoit les sens, affermissoit la
santé ; cette Panacée, qui non
seulement guérissoit les maux
présens, mais prévenoit les maux
futurs (p), n'est à présent pres-
que jamais employée dans aucu-
ne de ces vues. Dépouillée de
ces vertus tant célébrées, elle
ne se réserve que celle des
Diaphorétiques, vertu ordinaire
d'un remède qui n'en a point.
Pourroit-on souhaiter de plus
forte preuve de son inefficace
que le peu de réputation qu'elle
con-

(p) Galien ose assurer ceci, &
bien d'autres choses encore du *Mi-
thridate* réformé ou de la *Thériaque*.
In Lib. citat.

306 JOURNAL BRITANNIQUE.
conserve, après des Essais de
près de deux mille ans, faits
avec un préjugé constant en sa
faveur? Nous n'avons aucun ex-
emple de ses bons effets, & l'u-
sage constant qu'en avoit fait
Antonin précipita cet excellent
Empereur dans un mal léthargi-
que (q). Mithridate lui-même,
supposé qu'il ait connu & pris
ce remède, ne s'en est point
trouvé mieux, & ce fut la foi-
blesse du poison plutôt que la
force de l'antidote, qui l'empê-
cha de se tuer.

Nous connoissons un beaucoup
plus grand nombre de poisons
que n'en avoient les Anciens;
mais il n'en est aucun que le
Mithridat énerve mieux que ne
le feroit le simple Opium. Qui-
conque oseroit s'y fier, éprou-
veroit certainement le sort du
malheureux Charlatan de Wep-
fer (r), qui, pour vendre son
Or-

(q) *Ibid.*

(r) *De Cicut. Aquat.* p 322.

Mois de Novembre 1751. 307

Orvietan, en fit l'essai sur lui-même, & malgré l'antidote mourut de l'Arsenic qu'il avoit pris. Or, si l'on est forcé de refuser au *Mithridate* la vertu, qu'on lui avoit originellement attribuée, il y a la plus grande apparence qu'il n'est en effet bon à rien. Il seroit en effet bien extraordinaire, que des compositions destinées pour un certain usage, en eussent à leur défaut quelque autre, pour lequel elles n'avoient point été faites. Du moins ne pourra-t-on s'empêcher de croire qu'elles doivent dans cette nouvelle application pécher également & en défaut & en excès.

SUPPOSONS cependant qu'un hasard aveugle a produit un mélange aussi abondant en vertus que le vouloient les Anciens, de quel droit nous flatterions-nous d'avoir le même bonheur? Pour une fois, je le veux, la fortune a tiré un remède utile d'un bizarre assemblage de drogues discordantes. Mais nous promettrions-

nous les mêmes effets de quelque autre combinaison également fortuite? C'est-là pourtant ce qu'il faut croire, si l'on attend quelque chose de notre *Mithridat* ou de notre *Thériaque*. Il ne s'est peut-être point passé de siècle, où l'on n'y ait fait quelque changement. Celse en donna la première description, qui consiste en trente huit Simples. On en retrancha cinq, & l'on y en ajouta vingt avant le regne de Néron. Andromaque, peu de tems après, en ôta encore six drogues qu'il remplaça par vingt huit nouvelles, faisant ainsi monter le nombre des ingrédiens à celui de soixante & quinze. Nous trouvons ensuite des descriptions toutes différentes du *Mithridat* dans Aëtius Ecrivain du V. Siècle, & dans Myrepse du XII. Depuis eux l'antidote a continuellement varié, & les alterations, qui s'y sont introduites par accident, ont égalé celles qu'on y a faites à dessein. Plusieurs Simples,

Mois de Novembre 1751. 309
ples, qui y entroient autrefois, nous sont entièrement inconnus (s); il y en a d'autres sur lesquels nous ne faisons que de très incertaines conjectures; quelques uns enfin ont été très mal déterminés, & cela dès le Siècle de Plin (t). La diversité des drogues qu'on substitue à celles qu'on ne connoît plus, la variété des conjectures qu'on a faites sur celles qu'on n'est pas sûr de connoître, la difficulté de s'en procurer quelques unes qui n'entrent que dans cette seule composition, sont la cause que non seulement les compositions modernes diffèrent des anciennes, mais qu'elles ne sont les mêmes dans presque aucune de nos boutiques. Le choix des véritables ingrédiens a donné lieu aux plus vives disputes. Elles furent poussées si loin au sujet

(s) Voyez MANARD. *Epist. L. VI.*
3. & J. BAPT. THEODOS. *Ep. II.*

(t) *Hist. Nat. L. XXIX. C. I.*

jet du Baume de Gilead, il y a environ un siècle, que les concurrens en appellèrent enfin au Pape. Mais le Pontife ne voulut pas faire usage en Médecine de son infailibilité. Il remit sagement la décision du procès à Pierre Castel, savant Médecin de Rome, qui a publié le détail de cette importante controverse. Il n'est point douteux, que, lorsqu'on peut raisonner sur les effets d'un remède, on ne soit en état d'y faire des changemens, sans en altérer les vertus. Mais ici l'expérience est l'unique guide, & comment s'assurer que tant de changemens n'ont pas entièrement gâté ces merveilleuses compositions, puisque nous ignorons en quelle partie réside leur vertu? Le défaut d'un seul ingrédient produit ce mauvais effet, s'il faut en croire Galien (u).
D'ail-

(u) *De Theriac. ad Pison. C. 12.*
si ce Traité est de Galien.

Mois de Novembre 1751. 311

D'ailleurs, quelle description choisir entre celles d'Andromaque, de Damocrate, de Criton, de Magnus, de Xénocrate, & de Démétrius, qui toutes diffèrent l'une de l'autre (v)? Il s'étoit glissé des fautes dans les copies dès le tems de Galien, & si le nombre des erreurs ne s'est pas considérablement augmenté depuis, le sort a été plus favorable à ces copies qu'à toute autre espèce d'Ecrits. Les premiers élémens de la Critique nous apprennent cependant, que de toutes les anciennes Pièces celles-ci doivent avoir le plus souffert, parce que les quantités des ingrédiens y sont exprimées par des marques arbitraires, qu'il n'y a aucune liaison entre les noms des Simples, & qu'enfin la suite du discours n'a pû être d'aucun usage aux copistes. Aussi les variétés des leçons, qu'on trouve
dans :

(v) GALEN: *in lib. citat.*

dans Celse, Galien, Aëtius, & Myrepse, & leurs différentes manières de préparer le *Mitridat* & la *Tbériaque* indiquent-elles que ce qu'on avoit lieu de craindre est effectivement arrivé.

Si nos scrupules ne s'éten-
doient pas plus loin, & si l'inu-
tilité étoit l'unique défaut de ces
fameux antidotes, il seroit peu
important de les censurer ou
même d'en rien dire. Mais nous
ne pouvons qu'appréhender que
leur usage ne soit encore accom-
pagné d'un grand nombre de
dangers. Trop de gens prati-
quent la Médecine, sans savoir
ce qu'ils font. Il est de l'intérêt
de leurs malades, qu'on décrie
un remède, qui, sur la foi de ses
vertus extraordinaires, ou sim-
plement comme un sudorifique,
est souvent donné au hazard, &
peut faire beaucoup de mal à
cause de l'Opium qui s'y trou-
ve. Ce n'est pas seulement entre
les mains du vulgaire, mais enco-
re dans celles du plus habile
Médecin qu'on doit s'en défier.

Mois de Novembre 1751. 313

Il est contre toutes les règles de la Pharmacie de mêler de l'Opium, ou toute autre drogue efficace, parmi tant d'autres ingrédients. On se trouve trop exposé, par la faute de celui qui mêle les drogues, à donner, au lieu d'une dose suffisante d'Opium, une quantité dangereuse ou fatale. Est-il naturel que dans une si grande multitude de choses, la dose ordinaire ne contienne qu'une proportion exacte de chacune d'elles, & le Médecin qui la prescrit peut-il être sûr de ce qu'il fait? Il n'y a que trop d'exemples des effets funestes du *Mithridat* & de la *Thériaque*, & ces effets ne sauroient être attribués qu'à une trop grande quantité d'Opium prise par le malade. Il est vraisemblable que cet inconvénient avoit été apperçu depuis longtems, & qu'à cause de cela on recommandoit la vieille *Thériaque*. Galien (x)
dit

(x) *L. I. de Antid.*

dit qu'il est bon de la garder quelque tems, pour adoucir la force de l'Opium, (moyen cependant très-peu efficace (y).) On a depuis trouvé un autre prétexte pour autoriser cet usage, savoir que le tems réduisoit les diverses parties de la composition en une masse uniforme. Ces deux raisons font qu'encore aujourd'hui on préfère la Thériaque, qui a été gardée trente ou quarante ans (z). Il y a sans doute bien lieu de censurer cette pratique. N'auroit-il pas mieux valu mettre d'abord moins d'Opium? N'est il entré dans le Spécifique que pour en sortir ensuite? D'ailleurs, outre sa vertu, l'Electuaire ne perd-il pas celle des drogues aromatiques, qui s'exhalent & laissent la masse, sinon tout-à-fait privée de force &

(y) *Ess. d'Edimbourg. Vol. V. Art. 12.*

(z) Voyez l'Eau Thériacale de la Pharmacopée de Londres.

Mois de Novembre 1751. 315
& d'esprits, du moins fort changée de ce qu'elle étoit d'abord?

ENFIN cet assemblage est très disposé à une fermentation, qui pendant qu'elle dure exalte, dit-on, la vertu de l'Opium à un degré de force trois ou quatre fois plus grand qu'il ne l'est dans l'état naturel. La dose ordinaire peut donc devenir beaucoup plus forte qu'on ne le vouloit, & ce danger, auquel on ne pense guère & qu'il est difficile d'éviter, ne fauroit être balancé par aucune vertu réelle de ces remèdes.

POURQUOI donc les retiendrons-nous plus longtems? Y a-t-il aucun de leurs effets, que nous ne puissions produire d'une manière plus méthodique, plus simple, & plus sûre? Je crois que ces compositions ne se donnent plus guère qu'en qualité d'Opiates & d'Aromatiques. On répondroit mieux à l'une & à l'autre de ces vues, en combinant deux ou trois de nos épiceries, si supérieures à celles des Anciens

316 JOURNAL BRITANNIQUE.
ciens, avec autant d'Opium dans
chaque dose qu'on le jugeroit à
propos. Ainsi l'estomac du ma-
lade ne seroit point chargé de
cette multitude de drogues inu-
tiles, qui entrent dans le *Mitbri-*
dat ou dans la *Thériaque*. Je con-
viens qu'il n'est pas facile de dé-
cider que ce soient là leurs ver-
tus, ni même en quoi elles con-
sistent, car l'assemblage de tant
de qualités qui s'accordent & se
combattent, nous fait tomber
dans le cas, où le Poëte défend
incerta hæc ratione certa facere.

JE pourrois à présent soutenir
mes objections par des autorités,
& peut-être seroit-ce le moyen
le plus propre d'attaquer ce qui
n'est fondé que sur l'autorité. Il
faut en effet rendre justice aux
Médecins; on en a vu dans tous
les siècles, qui se sont opposés à
ce pernicieux mélange, & son
triomphe a constamment été ac-
compagné de censures & de re-
proches. Je me contenterai ce-
pendant de rapporter ici l'opinion
de

Mois de Novembre 1751. 317
de Pline, Auteur presque aussi
ancien que la *Thériaque*, & d'y
joindre celle d'un Ecrivain de
notre siècle. Si ce que j'ai dit
jusqu'ici est de quelque poids, à
quoi serviroit le recueil des rai-
sons alléguées en divers tems
pour ou contre ce remède? Le
dernier de ces Auteurs (a) assu-
re que le *Mithridat* & les autres
remèdes du même genre ont fait
plus de mal que de bien. Le
premier se récrie avec véhémén-
ce contre l'absurdité & la vaine
ostentation de cet amas de dro-
gues (b). Il est assez singulier
que

(a) „ Theriaca, Mithridatium, Phi-
„ lonium, & alia confusa magis,
„ quam composita remedia, plus sane
„ damni, quam auxilii adferunt.
„ Hinc ad justa Dei judicia referen-
„ dum videtur, quod falsæ de his re-
„ mediis traditiones universo fere
„ terrarum orbi imposuerint”. JUNCK.
Med. Pract. 587.

(b) „ Theriaca vocatur excogitata
„ compositio luxuriæ; fit ex rebus
„ ex-

318 JOURNAL BRITANNIQUE.
que l'un & l'autre s'accordent à
attribuer ces compositions à un
juste jugement du Ciel, comme
si l'illusion étoit trop forte pour
n'avoir sa source que dans l'arti-
fice & dans la fraude.

CEPENDANT, malgré ce que
ces Auteurs & plusieurs autres
ont pu dire, on ne laisse pas
dans toutes les grandes villes de
l'Europe de suivre d'aussi près
qu'on peut l'ancienne route dans
la composition de ces remèdes.
Leur efficace à la vérité & leur
ré-

„ externis , cum tot remedia dederit
„ Natura , quæ singula sufficerent.
„ Mithridatium Antidotum ex rebns
„ LIV. componitur , interim nullo
„ pondere æquali , & quarundam re-
„ rum sexagesima denarii unius im-
„ perata. Quo Deorum perfidiam
„ istam (al. per fidem ista) mon-
„ strante? Hominum enim subtilitas
„ tanta esse non potuit. Ostentatio
„ artis & portentosa scientiæ vendi-
„ tatio manifesta est”. *PLIN. H. N.*
L. XXIX. C. I.

Mois de Novembre 1751. 319
réputation font depuis quelque
tems dans le déclin, & nous
pouvons espérer que leur regne
va enfin finir. On a eu assez d'é-
gard pour l'Antiquité. Que la
longueur du tems toujours fatale
à l'imposture & à l'erreur ne
consacre plus dans ce cas l'une
& l'autre. Peut-être la gloire
d'expulser ces drogues est-elle
réservée à ce siècle & à cette
Nation, où toutes les parties de
la Philosophie ont si efficacement
été délivrées des fables & des
superstitions anciennes, & dont
le Collège des Médecins s'est at-
tiré une si haute réputation. En-
tre les services que cette savan-
te & judicieuse Compagnie a
rendus à la Médecine, ce ne se-
roit peut-être pas le moins
considérable que d'exiler ce mê-
lange confus de drogues discor-
dantes, qui n'a d'autre droit au
nom de *Mithridate*, que son rap-
port avec les forces nombreuses
& mal disciplinées d'un Roi bar-
bare, foule ramassée de divers
païs, puissante en apparence,
mais

320 JOURNAL BRITANNIQUE.
mais en effet composée de gens
plus propres à se nuire l'un à
l'autre qu'à rendre aucun service
réel.

ARTICLE III.

Essays on the Principles of Mo-
rality and Natural Religion;
in two parts.

C'est-à-dire

*Essais sur les Principes de la Mo-
rale & de la Religion Naturelle;
en deux parties. A Edimbourg
chez A. Kincaid & A Donald-
son 1751. In Octavo pag. 394.
Prix de 4. sh.*

JE commencerai cet Extrait,
par l'idée que l'Auteur don-
ne de son livre dans un court
avertissement qui le précède.
„ Les Essais qui suivent, dit-il,
„ sont liés les uns aux autres. Le
„ premier est destiné à prouver
„ que

Mois de Novembre 1751. 321

„ que l'homme est un Être so-
„ ciable, & l'examen d'un fait
„ particulier sert d'introduction
„ à ce sujet. On montre dans le
„ second que l'homme est un
„ Être moral, & comme la mo-
„ ralité suppose la liberté d'agir,
„ cette conséquence conduit au
„ troisième Essai, où l'on traite
„ la question de la liberté & de
„ la nécessité. Dans la seconde
„ partie, le premier Essai roule
„ sur la foi. On établit ensuite
„ l'autorité des sens extérieurs &
„ intérieurs, & l'on fait voir par
„ occasion, que nos raisonnemens
„ sur quelques unes des matières
„ les plus importantes ont pour
„ leur dernier appui notre senti-
„ ment intérieur (a). On le
„ mon-

(a) Je suppose que ce *sentiment inté-
rieur*, (*sense and feeling*) est la conviction
immédiate que l'on a de la vérité de
quelque proposition. En l'entendant
ainsi, l'Auteur auroit pu poser sa
thèse

„ montre par plusieurs exem-
 „ ples , & l'Auteur se flatte d'a-
 „ voir répandu quelque jour sur
 „ les principes de nos connois-
 „ sances. Tous ces articles ser-
 „ vent d'introduction à la preuve
 „ de l'existence de Dieu ; c'est
 „ le principal but de tout l'ou-
 „ vrage. Si quelques pensées de
 „ l'Auteur paroissent hardies &
 „ nouvelles, les amateurs de la
 „ vérité ne lui en sauront pas
 „ mauvais gré ”.

J'ESPÈRE à mon tour que l'Au-
 teur ne me saura pas mauvais
 gré, si, en rendant justice à celles
 de ses pensées, qui me paroî-
 tront solides, je relève avec la
 même candeur quelques unes de
 celles, où je trouve qu'il s'écartere

thèse sans aucune limitation. Toutes
 les propositions , qui composent
 quelque argument que ce soit, doi-
 vent se terminer par une chaîne plus
 courte ou plus longue à quelques
 uns de ces principes, dont la vérité
 se fait sentir immédiatement.

te de la vérité. L'importance des matières demande cette franchise. Les bornes des Extraits m'obligent à me renfermer dans les sujets les plus essentiels. Malgré ce soin d'abrégé, cet article ne pourra contenir qu'une partie de mon Extrait.

JE remarque d'abord sur l'Ouvrage en général, qu'il ne répond qu'à une partie du titre. *La Religion Naturelle* que l'Auteur distingue de la *Moralité*, renferme cette classe de nos devoirs, qui se rapportent à Dieu. Mais il n'y a pas un mot touchant ceux-ci dans tout le livre. Les devoirs des hommes envers les autres hommes composent toute la Morale qui y est enseignée. D'ailleurs ni l'autorité de Dieu considéré comme Législateur, ni la crainte de ses punitions, ni l'espérance de ses graces n'ont ici aucune influence sur les actions humaines. Il est vrai que l'existence de Dieu est établie sur la fin du livre. On y trouve une description superficielle & dé-

défectueuse de ses perfections, comme on le verra dans la suite. Si une telle connoissance, qui est purement spéculative, est tout ce que l'Auteur entend par la Religion Naturelle, il a dû croire qu'on pouvoit s'attendre à quelque chose de plus.

Le but du premier Essai est d'enseigner que l'homme est fait pour vivre en société avec ses pareils. Il semble qu'on auroit pu supposer cette proposition comme étant universellement reçue. Ceux qui ont voulu la prouver l'ont fait par des argumens, qui pour être usés n'en sont pas moins solides. Si l'on veut convaincre un homme qu'il est fait pour vivre en société avec ses semblables, il n'y a qu'à lui faire sentir quelle seroit sa misère, s'il étoit condamné à passer sa vie dans une solitude parfaite. On n'a qu'à s'aimer soi-même, & l'on s'appercevra qu'on ne peut se passer des autres hommes.

MAIS il y a d'autres principes,
qui

Mois de Novembre 1751. 325

qui joignent leur influence à celle de l'amour propre, pour engager les hommes plus efficacement à s'unir. Les Philosophes, qui ont prétendu que l'amour de nous-mêmes est le seul mobile de nos actions, n'ont pas assez étudié notre Nature. Ils y auroient pu découvrir des attachemens & des passions qui se rapportent à d'autres objets qu'à nous mêmes, & qui, en plusieurs circonstances, n'agissent pas moins puissamment que l'amour propre, soit en concourant avec ses déterminations, soit en en formant d'opposées. La vue, par exemple, d'une personne qui souffre excite ce sentiment, que l'on nomme *compassion*. Ce sentiment est douloureux, & il semble que, si les hommes suivoient les impressions de l'amour propre, ils devroient fuir cette vue. Cependant c'est tout le contraire. On voit les hommes attirés par un certain charme vers ces mêmes objets, dont la présence les fait souffrir. C'est là en par-

326 JOURNAL BRITANNIQUE.
ticulier ce qui cause ce concours
de monde à des représentations
Tragiques. Plus elles font répan-
dre de larmes, plus elles attir-
rent, plus elles contentent les
spectateurs.

Voici un exemple plus fra-
pant. Un homme perd son ami
intime. Le souvenir de cette
perte empoisonne le reste de ses
jours. Plus de bien pour lui,
plus de solide satisfaction. Il de-
vient ennemi, & en quelque for-
te bourreau de lui-même. Il ne
sauroit se résoudre à bannir de
son esprit cette pensée qui le tue,
& sa douleur est le seul bien qui
lui soit cher.

MAIS à quoi rapporterons-
nous ces faits singuliers, que l'An-
teur allègue pour confirmer sa
thèse? Je parle de cette foule qui
assiste aux exécutions publiques,
uniquement ce semble pour re-
paître ses yeux des souffrances
des misérables. Je parle des com-
bats de Gladiateurs, qui faisoient
les délices des anciens Romains,
& que l'on imite en quelque de-
gré,

Mois de Novembre 1751. 327

gré, dans une Nation humaine & polie, chez qui l'on paye des gens qui n'ont rien à démêler ensemble, pour se battre à coups de poing ou même à coups d'épée. Comment concilier un esprit de compassion pour les maux de ses semblables, avec le plaisir qu'on trouve à voir couler le sang de leurs playes? Un Auteur François, estimé & à juste titre, a taché de le faire (b). Le nôtre se flatte d'y mieux réussir par un autre biais. J'avoue ingénument que je ne goûte point les raisons du premier, & que celles du second me satisfont encore moins. Pourquoi ne pas nommer vice ce qui en est un? Pourquoi employer la subtilité à pallier ce qu'il faudroit tâcher d'abolir?

POUR tirer d'ici des conclusions, qui conviennent à notre
sa.

(b) Du Bos *Reff. sur la Poëse & sur la Peinture.*

sujet, ce ne sont pas certains usages particuliers, qu'une partie des hommes peut avoir adoptés, qui doivent faire juger de la nature & des dispositions primitives de l'homme. Si l'on s'attachoit à cette règle, il faudroit regarder l'homme comme un composé de contradictions. Combien ne feroit-on point de volumes, si l'on vouloit rassembler les coutumes & les actions, où les mêmes peuples, & souvent les mêmes particuliers donnent des exemples de vertus, & de vices opposés à ces vertus? Ce qu'on peut inférer de ces contrariétés, c'est que l'homme a reçu les semences de toutes les vertus, mais que comme il est maître de les cultiver, il peut aussi les étouffer par des coutumes vicieuses. Or il n'y a rien de si bizarre, & dont on puisse moins rendre raison que l'introduction des coutumes. Personne n'ignore qu'elles deviennent une seconde Nature, opposée par conséquent à la première,

rc,

Mois de Novembre 1751. 329
re, & qu'elles changent les hommes jusqu'à les rendre méconnoissables. Cela a lieu dans les Nations, cela a lieu dans chaque particulier.

A la tête de son II. Essai, l'Auteur indique le besoin que nous avons d'un livre tel que le sien, en censurant tous les Auteurs, qui ont traité de la Morale avant lui. Ils ont *tous* suivi leur goût & leur imagination, au lieu de former leur Plan sur notre Nature. Aussi les Systèmes des uns ne sont propres que pour une Nature Angélique; ceux des autres ne conviennent qu'à des bêtes brutes. Notre Auteur a rencontré le juste milieu, en fondant toutes ses conclusions sur les faits & sur l'expérience.

LES Loix naturelles sont appuyées sur la nature commune à tous les hommes, qui ne sont pas des Monstres dans leur espèce. Il y a plusieurs Etres dans le monde, qui diffèrent, soit dans l'extérieur soit dans l'intérieur. Chaque espèce doit avoir une

regle d'actions propre à la nature, & chacune est dans l'ordre, quand elle suit cette regle. Un Lion est armé de griffes; sans doute pour déchirer tout autre Animal qu'il rencontre, & pour s'en repaître. De même l'homme est fait pour se procurer ce qu'il lui faut par le secours des autres hommes, en vivant en société avec eux. S'il agit suivant cette destination il observera les Loix de la Nature.

TELLE est la pensée de notre Philosophe; mais quoique répétée en beaucoup de façons, elle nous laisse fort peu instruits. Sans parler d'un très grand nombre d'Auteurs dont les Ouvrages sur la Morale sont généralement estimés, & n'ont point jusqu'ici passé pour avoir donné dans aucun des deux excès censurés, nous avons les Ecrivains sacrés, qui selon nous enseignent la Morale la plus parfaite. Cette Morale n'est-elle praticable que pour des Etres Angéliques, ou ne conviendrait-elle qu'à des
bru-

Mois de Novembre 1751. 331
brutes? Quelque décision qu'on
veuille faire, on demanderoit
des preuves & non point des
Oracles.

ON voudroit favoir aussi, com-
ment une maxime si vague & si
équivoque peut diriger les hom-
mes dans une infinité de cas, où
ils suivent des routes très diffé-
rentes. Qu'est-ce que la *Natu-*
re? Si l'on entend par ce mot
les dispositions des hommes, leurs
penchans, leurs idées, leurs
tours d'esprit; comme ils diffè-
rent à tous ces égards en une
infinité de manières, chacun sui-
vra-t-il la sienne? Puisqu'un Lion
a reçu ses griffes pour déchirer,
un homme, qui est plus rusé que
d'autres, n'a-t-il aussi reçu cette
subtilité que pour vivre au dé-
pens des dupes? Pourquoi celui-
ci est-il plus fort que quantité
d'autres? Seroit-ce pour en faire
ses esclaves? Il auroit fallu re-
marquer, ce me semble, comme
je l'ai insinué plus haut, qu'il y
a *Nature & Nature*. L'éducation,
l'usage, les compagnies, les in-

térêts & les passions changent la Nature du tout au tout. Des Sociétés entières peuvent participer à de tels changemens. Le genre humain peut en être infecté. Les *Loix Naturelles* doivent-elles s'accommoder aux dépravations de la Nature? Je reviens à mon Auteur.

PUISQUE toutes les Loix, qui reglent nos actions, ont la nature de l'homme pour leur fondement, il faut suivre les traces de cette Nature avec toute l'exactitude possible, & en déduire dans un ordre synthétique ce qui se rapporte à notre dessein. L'Auteur nous prépare par ce début à l'explication de ce qu'il appelle *sentiment moral* (c), ou autrement *beauté & turpitude morale*. J'omets la description qu'il fait de ce qu'on nomme *beau* ou *laid* dans un sens propre, & des différens objects auxquels on donne

(c) *Moral sense.*

Mois de Novembre 1751. 333
ne les mêmes noms dans un sens figuré. Mais il y a un ordre de beautés & de difformités dans les actions humaines, entant qu'elles procèdent d'une intention accompagnée de délibération & de choix. Nous disons d'une action qu'elle est *décente* (d), qu'elle est *bienfaisante*, & nous donnons des noms opposés à une autre. Ce sont là des choses que nous sentons, mais que nous ne saurions définir, parceque ce sont des *sensations simples* (e). Les actions qui les excitent, comme un acte de piété envers ses parens, de gratitude envers ses bienfaiteurs, de générosité envers des malheureux,

(d) *Fit, right, and meet to be done; ou, Unfit, unmeet and wrong to be done.*

(e) Je crois plutôt que ce sont des *perceptions composées*, mais dont les parties sont si intimement unies, qu'il nous est impossible de les démêler; ce qui les rend aussi incapables d'être définies que si c'étoient des *perceptions simples*.

reux, ne nous paroissent pas seulement belles, mais elles ont cette beauté particulière qu'on appelle *beauté morale*, & nous les rapportons ou à la classe des simples *bienfaisances*, ou à celle des *devoirs* proprement dits. Le *sentiment moral* est cette faculté, qui nous fait sentir cette différence qu'il y a entre les actions humaines. Quelques Auteurs ont cru l'expliquer par les termes d'*approbation* ou de *desapprobation*; mais ces termes ne sont pas assez précis. On peut desapprouver une action ou parcequ'elle est imprudente, ou parcequ'elle est contraire au devoir ou à l'honnêteté morale. Ce sont là des idées fort différentes.

ON a distingué deux Classes d'actions morales. Les unes sont simplement *bienfaisantes*, les autres sont des *devoirs*, des *obligations*; termes qui, comme les précédens, expriment certaines sensations singulières, que chacun éprouve mais qu'on ne sauroit expliquer, qu'en indiquant les ac-
tions

tions auxquelles elles s'appliquent. Un homme refuse à son compagnon un service qu'il auroit pu lui rendre, il ne fait rien que pour lui-même, il est pointilleux, chicaneur, intéressé; on dira de lui qu'il est peu sociable, qu'il manque de bonté & de générosité; mais on ne l'accusera point de pécher contre son devoir. Supposons à présent qu'il déponille un autre de son bien, qu'il lui fasse quelque violence, qu'il diffame sa réputation, &c. on dira qu'il manque à son devoir, qu'il pèche contre ses obligations, qu'il fait l'acte d'un méchant homme. Voilà, selon notre Auteur, la différence qu'il y a entre ces deux espèces d'actions morales. Les premières, qui contribuent au bien-être de la Société, mais qui ne sont pas essentielles à sa conservation, laissent à l'homme la liberté morale d'agir ou de ne pas agir. Les autres, sans lesquelles la Société ne sauroit subsister, ne laissent pas à l'homme cette liberté.

LE sentiment du devoir & de l'obligation attaché aux actions de cette seconde espèce, n'est pas le seul qu'elles excitent. Nous sentons outre cela que ceux qui les commettent *méritent d'être punis*, & la crainte de subir cette punition accompagne ce sentiment. Elle cause de profondes angoisses, lorsque le crime a un degré considérable d'atrocité. De là ces remords, dont les histoires font si souvent mention, comme du tourment le plus rude. La prospérité peut suspendre pendant un tems ces sensations douloureuses. Mais elles agissent avec toute leur force lorsque le coupable se trouve dans quelque disgrâce. Sa conscience lui reproche qu'il l'a méritée, elle la lui fait envisager comme la peine de son crime. Les frères de Joseph nous en fournissent un exemple frappant.

LA Nature nous a donc donné une règle de nos actions, qui renferme tous les caractères d'une Loi. Elle nous fait connoître

tre notre devoir, elle nous convaint de l'obligation où nous sommes de le remplir. Elle nous fait craindre la peine, & même nous en inflige une actuelle, puisqu'elle nous fait regarder sur ce pié tout malheur qui nous arrive. La commisération pour ceux qui souffrent par nos injustices aggrave le châtiment. Enfin pour dernier surcroit, les injustes & les ingrats sont chargés de l'aversion & de la haine publiques.

ARRÊTONS-nous ici tant soit peu. Parmi ces pensées de l'Auteur, il y en a quelques unes qui me paroissent très solides. Nous connoissons certains devoirs, qui sont les fondemens de tous les autres, non pas par le raisonnement, mais par une conviction immédiate, qu'on peut appeller *sensation* avec notre Auteur, ou bien *instinct*, connoissance innée, avec quelques autres, qui ont eu ses idées ou des idées approchantes. Je pourrois en citer quelques uns, mais je

me borne à St. Paul. Cet Apôtre a, ce me semble, non seulement posé, mais invinciblement démontré dans les premiers chapitres de son Epître aux Romains, cette Loi de la conscience, qui nous excuse, ou nous accuse, cette conviction que les coupables les plus déterminés ne peuvent pas s'empêcher d'avoir, que les crimes pareils à ceux qu'ils commettent méritent d'être punis. Ainsi on ne peut pas dire absolument, que notre Auteur est le premier, qui ait envisagé ce sujet sous ce point de vue.

M A I S une remarque qu'il auroit dû ajouter à celles qu'il a faites, c'est que s'il y a des devoirs, que nous ne connoissons point par le raisonnement, il y en a d'autres que nous découvrons de cette manière. Un devoir ne peut-il pas être la conséquence d'un autre devoir ? N'y en a-t-il pas même plusieurs qui le sont ? Les Loix de tout Supérieur ne constituent-elles point

Mois de Novembre 1751. 339
point des devoirs? Je ne dirai pas avec quelques Moralistes que la volonté de Dieu est le fondement de tous les devoirs sans exception. Ce sentiment engageroit, si je ne me trompe, dans un cercle infini, & l'on en pourroit tirer des conséquences fausses. Mais il est incontestable que tout ce que Dieu veut, que tout ce qu'il approuve & qui lui est agréable, devient par cela même un devoir indispensable à tous ceux à qui cette volonté, cette approbation se font connoître, ou par un commandement formel ou de quelque autre manière.

Si l'Auteur eut fait attention à cela, il auroit trouvé la liste de nos devoirs plus étendue qu'il ne l'a faite. Il y auroit fait entrer cette classe d'actions morales, auxquelles il refuse ce titre. Si elles nous paroissent belles & louables, Dieu les trouve aussi telles; il nous impose par conséquent l'obligation de les faire. J'aime à croire que la Révélation

tion a quelque poids chez notre Auteur, & qu'il me permettra de lui en citer un passage, qui en peu de mots nous met devant les yeux toute l'étendue de nos devoirs. *Toutes les choses qui sont véritables, toutes les choses qui sont vénérables, toutes les choses qui sont justes, toutes les choses qui sont pures, toutes les choses qui sont AIMABLES, toutes les choses qui sont de bonne RENOMMÉE, toutes celles où il y a quelque vertu ou quelque LOUAN-GE, pensez à ces choses (f).* Si j'avois assez d'espace, je pourrois marquer diverses erreurs, que l'Auteur a avancées dans son livre, & où il est tombé pour avoir voulu exclure Dieu de son système de Morale.

MAIS je ne saurois passer sous silence la fin de son chapitre du *devoir*. Elle a pour but de nous persuader, qu'il n'est nullement nécessaire que Dieu punisse les transgresseurs, ni dans cette vie ni dans

(f) *Phil. IV. 8.*

Mois de Novembre 1751. 341
dans celle qui est à venir ,
mais qu'il suffit aux hommes
qu'ils sentent les remords que le
crime leur cause , avec autres
maux additionels que la Nature y
attache. L'illusion est grossière , &
l'Auteur lui même nous en four-
nit les préservatifs . Qui peut
croire que ce barbare , qui ne
connoit point de plus doux plai-
sir que la vue des tourmens qu'il
fait souffrir aux malheureuses
victimes de sa cruauté , éprouve
à cette même vue des supplices
insupportables ? Cette crainte
d'être puni , ces remords , ces
agitations , fussent-elles univer-
selles , & eussent-elles pour tous
les coupables le degré de vivacité
qu'on suppose , seroient-elles une
punition suffisante & proportionnée
au crime ? On en feroit quitte à
bon marché si on l'étoit pour la
peur. Il y a plus encore. Ce
ne seront point les plus grands
criminels qui porteront la peine
de leurs mauvaises actions , mais
simplement ceux qui , n'étant
point habitués au crime , conser-
vent quelques restes de vertu &
d'hu-

d'humanité. Ce ne seront que les esprits foibles & crédules, qui conçoivent des frayeurs sans sujet. Pour se guérir de ces vaines vapeurs, il n'y a qu'à adopter les sentimens sur la nécessité, dont nous parlerons en un autre endroit; il n'y a qu'à embrasser les principes d'une Philosophie qu'on voudroit substituer à la Religion.

ON est quelquefois un long espace de tems sans éprouver ces craintes, ces angoisses, qui suivant l'Auteur sont la principale peine du péché. Elles ne se font guère sentir que lorsqu'on éprouve quelque funeste catastrophe. Est-elle envoyée au pécheur pour le punir de son crime? Non; il se le met simplement dans l'esprit, & cette fausse idée est en même tems sa punition. Mais le criminel ne pourroit-il pas regarder les maux qui lui arrivent comme des accidens naturels, auxquels les gens de bien peuvent être sujets comme les autres? Seroit-il même im-

Mois de Novembre 1751. 343
impossible que le bonheur lui tint
une fidèle compagnie jusqu'à la
fin de ses jours? En ce cas où
seroit la punition?

Le chapitre V, qui traite des
principes de nos actions, ren-
ferme des idées confuses & des
propositions peu liées. Le senti-
ment moral, dit notre Auteur,
n'est point à proprement parler
un principe, qui nous porte à
agir. Il est destiné à nous in-
struire, quel est le penchant
qu'il nous est permis de suivre,
quel nous devons reprimer. C'est
la voix de Dieu au dedans de
nous, qui nous instruit de notre
devoir. Notre Nature est com-
posée d'appetits, de passions &
d'affections, que le sentiment
moral gouverne & dirige. Il
s'ensuit de là qu'aucune action,
à laquelle nous ne sommes point
portés par quelque principe na-
turel, (différent du devoir (g))
n'est un devoir. MRS

(g) J'ajoute cette restriction, par-
ce que l'Auteur a dû la supposer, sans
quoi il seroit impossible d'entendre ce
qu'il veut dire.

MES idées sont bien différentes. Si le devoir est quelque chose de réel, si c'est quelque chose qui diffère de nos intérêts, de nos inclinations naturelles ou acquises, je ne conçois pas qu'on puisse poser sans se contredire, que ce n'est pas un principe, qui seul & indépendant de tout autre doive nous porter à agir, puisque c'est-là ce qu'emporte l'idée du devoir & de l'obligation. Les assertions de l'Auteur renferment aussi cette conséquence. Le devoir est un guide, qui nous enseigne qu'il y a des penchans naturels que nous devons reprimer. Si nous suivons cette direction, il est clair que c'est le devoir qui nous fait agir, & non pas ces penchans qui nous détermineroient tout autrement. Dira-t-on que c'est un penchant supérieur aux autres, qui entraîne la balance dans ces sortes d'occasions? Mais si cela est, le devoir n'y fait rien; le penchant qui domine fait tout. Le devoir aura donc,
j'en

Mois de Novembre 1751. 345
j'en conviens, d'autres motifs,
d'autres principes d'action. Mais
il en est un, ou ce n'est rien du
tout; & une action, dont il n'est
pas au moins un des principes,
ne sauroit passer pour un acte de
devoir. P. M.

ARTICLE IV.

THE FAERIE QUEENE, by EDMUND SPENSER.

C'est-à-dire

La REINE DES FÉES, Poëme d'EDMOND SPENSER, avec les collations des deux Editions originales de 1590. & de 1596, une nouvelle Vie de l'Auteur, un Glossaire, & XXXII. Planches en taille douce. En trois Volumes in Quarto. A Londres chez J. Brindley &c. 1751. Prix de deux guinées en feuilles.

JE me propose dans cet article
de donner à mes lecteurs une
idée

idée d'un Poëme, qui malgré sa singularité, son imperfection, ses défauts, conserve depuis plus de cent-cinquante ans toute sa réputation. Ce fut Chaucer, qui, sous le Regne glorieux d'Edouard III. ouvrit en Angleterre la carrière Poétique, & pendant deux siècles personne ne put l'y suivre. Une Reine non moins digne du Trône que le plus grand de ses prédécesseurs méritoit de voir sous ses auspices s'élever un Génie aussi abondant & plus sublime que Chaucer. Ce sont ces deux Auteurs, qui ont ensuite formé tous les Poètes de leur Nation, & les Muses Angloises doivent à Spenser leur incomparable Milton (a).

ON ne fait que peu de particularités de la vie de cet ancien Poëte, & elles se trouvoient dispersées, confondues, & contredites dans différens ouvrages.

Mr. Birch,

(a) C'est ce que Milton lui-même avoua à Dryden.

Mois de Novembre 1751. 347

Mr. Birch, notre Plutarque Anglois, les a soigneusement ramassées, & l'art avec lequel il a su disposer ses matériaux permet à peine d'en appercevoir le petit nombre.

EDMOND Spenser nâquit à Londres vers l'an 1553. Les études qu'il fit à Cambridge le disposèrent à goûter les beautés anciennes; la passion la plus douce l'engagea à les imiter. Il devint Poëte en devenant amant, & retiré dans une campagne c'est aux Muses champêtres & à une cruelle Rosalinde qu'il offrit ses premiers sacrifices. Son *Calendrier des Bergers* imprimé en 1579. consiste en douze Pastorales, qui selon Mr. Dryden sont les meilleures, qui ayent été composées depuis Théocrite & Virgile. Pope lui-même ne contredit point cete décision dans le Discours, qui précède ses propres Eclogues, & où suivant l'ordre il devoit critiquer celles de ses prédécesseurs. Ce fut, dit-on, cet ouvrage qui valut à Spenser la
con-

connoissance & la familiarité du Chevalier Sidney, auquel il l'avoit dédié, & qui anima ensuite l'Auteur à entreprendre son grand Poëme. Il fit aussi connoître Spenser au Comte de Leicesters, & à leur recommandation la Reine Elisabeth daigna le favoriser, & lui accorder quelques terres en Irlande, & la qualité de *Poëte couronné*. Le grand Trésorier Burghley empêcha les effets de cette faveur (b), moins

peut-

(b) Spenser ayant présenté quelques Poëmes à la Reine, elle ordonna à Burghley de donner cent Livres Sterling à l'Auteur. *Quoi tout cela pour une chanson*, répondit le Ministre économe; surquoi la Reine lui dit de récompenser le Poëte, comme il le jugeroit *raisonnable*. Spenser eut beau attendre, rien ne vint. Il s'en plaignit à la Reine par ce quatrain:

Vous aviez ordonné, Princesse magnanime,

Qu'au poids de la *raison* l'on me payât la *rime*,

De-

Mois de Novembre 1751. 349
peut-être par défaut de goût
que par aversion pour la faction
de Leicester & d'Essex, à laquel-
le Spenser demeura inviolable-
ment attaché. Le Poëte fut ce-
pendant chargé de quelques
commissions, & de quelques em-
plois. Il mérita que Raleigh, au
retour de son expédition de Por-
tugal, le cherchat en Irlande,
le ramenat en Angleterre, &
l'introduisît lui même chez la
Reine, qui, dit-il,

Prenoit plaisir aux sons de ses pipeaux
champêtres.

Stériles honneurs, qui malgré
tout son mérite & celui de ses
Poësies, n'empêchèrent pas que
dépouillé de ses biens d'Irlande
par les rebelles, il ne mourût à
Londres en Poëte en 1598.

LA

Depuis ce tems hélas! jusqu'à cet-
te saison,

Je n'ai pu recevoir ni *rime* ni *raison*.
Ces vers eurent leur effet, & les cent
Pièces furent payées.

Tome VI.

Q

LA *Reine des Fées* de Spenser, dont on nous donne ici une plus splendide & plus correcte édition (c), que toutes les précédentes, devoit consister en douze livres. Chacun d'eux se subdivisoit en douze Chants, & chaque Chant en une cinquantaine de Strophes de neuf vers sur trois rimes. De ces douze livres il ne nous reste que les six premiers, & deux Chants d'un des suivans. Il est douteux si la mort empêcha le Poëte d'achever son ouvrage, ou si quelque autre accident en a fait perdre la suite. Faut cependant de ces derniers livres, on ne peut que difficilement juger de l'ordre & de la liaison, que les diverses parties devoient avoir entr'elles.

IL n'en est pas tout-à-fait de même du dessein général de
l'Au-

(c) Diverses fautes s'étoient glissées dans ce Poëme, & on les avoit augmentées en voulant les corriger. M. Birch a rétabli le texte sur les deux Editions faites du vivant de l'Auteur.

Mois de Novembre 1751. 351
l'Auteur. Il en a lui même donné la plus juste idée dans une lettre au Chevalier Raleigh, dont j'emprunterai les principaux traits.

LE Poëme dont il s'agit est une continuelle allégorie. L'Auteur s'y propose d'élever un homme de condition aux vertus & à la gloire. Il décrit pour cet effet dans chaque livre une des vertus, qui font le Héros. Elle y est représentée sous l'image d'un Chevalier, qui en est le champion. Ses actions & ses exploits représentent les opérations de cette vertu, & les ennemis qu'il rencontre & défait désignent les difficultés & les triomphes, dont sa pratique est accompagnée. Le grand Arthur, sous l'emblème duquel la magnanimité ou la magnificence est représentée, a part dans tous les livres. Le Poëte veut montrer par là que c'est de la grandeur d'ame que les autres qualités empruntent leur lustre, & qu'elle se trouve également dans toutes. Pour lier les divers livres l'un à l'autre,

Q 2

tre,

tre, l'Auteur supposoit dans le douzième, qui malheureusement nous manque, que la *Reine des Fées* ou *Gloriane* tenoit tous les ans sa Cour pendant douze jours consécutifs, & que chacun de ces jours donnoit naissance à une aventure, dont le succès étoit décrit dans le livre correspondant. Le Poème devoit finir par l'union d'*Arthur* avec *Gloriane*, ou de la vraie grandeur avec la gloire.

CETTE idée de l'ouvrage n'est guère propre à prévenir en sa faveur. On n'y reconnoît point la majestueuse simplicité des grands Maîtres, mais le génie puérile & fabuleux des Italiens & en particulier de l'Arioste. Au lieu de la Scène actuelle des choses, scène fertile en images & en leçons, & qui dans l'Histoire offre un champs aussi vaste que varié, on nous transporte dans un monde imaginaire, parmi des Ombres, des Enchanteurs, & des Géans. Le goût Gothique des Faits de Chevalerie & des Combats singuliers, fait l'ame de cet ouvrage. Point d'uniformité dans
le

le Plan, de subordination dans les Caractères, de suite ni de vraisemblance dans les Evénemens. Chaque Héros est le plus parfait de tous ; chaque action indépendante des autres ; chaque rencontre un hasard ; chaque exploit un miracle. Rien de plus choquant que le mélange des fictions du Paganisme avec le Système Chrétien. Enfin la contrainte & l'uniformité des strophes, l'affectation des vieux mots & des superstitions populaires, l'inexactitude des allusions à divers traits de l'Histoire & de la Fable indiquent l'époque du Poëte & l'enfance de l'Art.

MAIS au milieu de tous ces défauts éclate un Génie véritablement sublime. Les images naissent sous sa plume, ses préceptes sont des actions. Il crée une Mythologie nouvelle, il réalise les Etres abstraits, il représente de la manière la plus vive ce que peu de gens savent sentir. Aussi hardi qu'Homère dans ses figures, non moins exact que Virgile

dans ses descriptions , il rend présent tout ce qu'il décrit. Il y a dans ses tableaux autant de vivacité que de justesse , & malgré les variations & les progrès de sa langue, ses vers encore harmonieux expriment souvent par leurs sons mêmes ses idées & ses sentimens.

Ce n'est pas tout , & pour bien juger de ce Poëme, il faudroit rappeler le siècle de l'Auteur, & voir renaître la Cour brillante d'Elisabeth. Spenser peignoit sur des modèles réels, & plusieurs de ses tableaux désignoient quelques évènements arrivés sous ses yeux. Sa *Reine des Fées* c'étoit cette Souveraine si passionément aimée d'un peuple qu'elle rendoit heureux & dont le Poëte ne pouvant renfermer sous un seul emblème toutes les grandes qualités composoit encore divers autres portraits. Le procès de la Reine d'Ecosse fait partie d'un des Chants. Le zélé Spenser disculpe le mieux qu'il peut sa Souveraine, en ne disant dans le fond rien que de

Mois de Novembre 1751. 355
de vrai de sa rivale. Mais au
crayon qu'il trace des charmes
de l'infortunée Marie, on croit
entrevoir qu'ils eurent quelque
part à la sentence, & qu'enfin la
Reine des Fées étoit.... ce qu'est
volontiers une femme. L'énigme
du Chevalier *Bourbon*, qui las de
combattre & de vaincre une hy-
dre toujours renaissante abandon-
ne son bouclier, pour se rejoin-
dre à sa chère *Fleurdelis* n'est pas
difficile à expliquer, non plus
que celui de la désolée *Belge*, mè-
re plaintive de dix-sept fils dont
il ne lui en reste que cinq, &
qui opprimée par un fils de *Ge-
ryon* implore l'assistance de la *Rei-
ne des Fées* & doit sa délivrance au
Prince *Arthur*. Cet *Arthur* c'est
Sidney, & sous le nom de *Timias*
Spenser désigne son ami *Raleigh*.
On dit encore que le Héros de
chaque livre, ou les Champions
successifs de la sainteté, de la tem-
pérance, de la chasteté, de l'a-
mitié, de la justice, de l'affabili-
té, de la constance, &c. expri-
moient quelque personnage de la

Cour distingué par cette vertu. Je crains, si cela est, que la flatterie n'ait tenu le pinceau. Douze modèles de vertu ! y en eut-il jamais six dans une seule Cour ?

APRÈS ce que je viens de dire, j'ose à peine entrer dans quelque détail sur un Ouvrage opposé au goût de ce siècle, & dont le mérite consiste dans l'exécution. Essayons-le cependant, & après avoir analysé un des livres, indiquons-en quelques unes des beautés.

St. GEORGE le Patron de l'Angleterre & de la Sainteté, part à la requête & accompagné de la fille d'un Roi. Il s'agit d'aller combattre l'ancien le monstrueux Dragon, qui suivant la Légende a envahi les Etats de ce Roi, & qui le retient dans l'esclavage. Les armes du Chevalier sont celles du Chrétien, & il porte sur son bouclier & sur sa cuirasse une croix rouge dont il porte le nom. Sa compagne appelée *Una* désigne la Vérité. Elle est vêtue de blanc & porte un voile noir. Sa monture est un ânon

Mois de Novembre 1751. 357
ànon symbole de l'humilité, &
celui de l'innocence, un agneau,
marche sur ses pas. Tant que
les deux pèlerins, ou si vous vou-
lez, tant que la saintété & la vé-
rité se tiennent compagnie, rien
ne sauroit leur résister. Aussi l'Er-
reur qu'ils rencontrent dans une
espèce de labyrinthe, où le
Chevalier s'est imprudemment
engagé, tâche-t-elle en vain de
l'enlacer dans les replis de sa
queue serpentine, il la force à lâ-
cher prise. Malgré la production
multipliée de petits monstres
semblables à elle, il lui tranche
tout d'un coup la tête, & ses en-
fans meurent après elle. Sous
des dehors affectueux, l'Hermi-
te Archimage ou le Démon de
l'Hypocrisie attire les voyageurs
dans sa cellule. Là par le moyen
d'un rêve qu'il envoie deman-
der à Morphée, il sème la jalou-
sie entre *Rouge-croix* & *Una*. Le
Saint croit la Vérité infidèle, il
la quitte, & de nombreux mal-
heurs suivent des deux cotés
cette séparation. *Duesse* ou la

Fausseté s'attache au Chevalier. Elle le conduit au Palais de l'Orgueil, superbe édifice, bâti sur le sable, & prêt à crouler sous son énorme poids. Il en échape avec peine, & ce n'est que pour se rendre au Lac de l'*Indolence*. Diane irritée contre une Nympe, qui s'étoit lassée en la suivant, l'avoit changée dans ce Lac, dont les eaux languissantes & glacées ôtent les forces à qui en boit. Le Chevalier en éprouve l'effet; le Géant Orgoglio remporte sur lui une victoire facile, il l'affervit & l'enferme dans son horrible dongeon. Cependant la Vérité séduite par l'Hypocrite, qu'elle prend pour l'infidèle & trop cher *Rouge-croix*, repoussée par la Dévotion aveugle qui lui refuse un asile, prête de succomber au furieux & licencieux *Sans-loi*, attire par ses cris une troupe de Faunes, qui la mènent au vieux Sylvain. Elle trouve chez ces grossiers habitans des bois une retraite tranquille, elle gagne leurs cœurs, & les hu-
manise

Mois de Novembre 1751. 359
manife par ses leçons. Elle les quitte cependant, pour poursuivre sa haute aventure, & délivrer le Chevalier. Le Prince Arthur qu'elle rencontre se charge de cette entreprise. Il défait le Géant, dépouille la Fauvette de ses riches atours, & la force à s'enfuir au désert, après l'avoir fait paroître telle qu'elle est dans sa nudité, je veux dire vieille & hideuse. *Rouge-croix* tiré d'esclavage se rejoint à la Vérité. Peu s'en faut cependant, qu'en passant par la caverne du Desespoir, il ne se laisse aller aux exemples qu'il voit, & aux sophismes qu'il entend. Prêt à attenter sur sa vie la Vérité lui retient le bras. Elle le mène chez les Nymphes sacrées, & animé par elles il se voit en état d'aller attaquer le Dragon. Il l'abat enfin, & est pour jamais uni avec sa conductrice.

J'AI omis dans ce court Extrait une infinité de détails, & d'allégories subalternes. L'Histoire de la Réformation en Angleterre

Q 6 peut

peut servir de clé à ceux qui souhaiteroient de pénétrer plus avant dans les vues de l'Auteur. Il ne me reste qu'à donner quelques échantillons de sa littérature & de son goût.

LA figure de l'Erreur est tirée de la description de l'Echidne d'Hésiode (d),

Ἡμισυ μὲν γούμφῃ ἐλικώπιδα, καλλιπάρηον
Ἡμισυ δ' αὖτε πέλωρον ὄφιν, δεινὸν τε μέγαν τε
Ποικίλον, ὠμὴσιν.

& a servi de modèle à celle du Péché dans Milton. C'est de Spenser que ce dernier a pris ces Monstres qui sortent à chaque instant de leur mère, & se nourrissent d'elle-même.

LA peinture de Morphée, dont Spenser fait le Dieu du sommeil, est à divers égards supérieure à celles qu'on trouve de ce Dieu dans Ovide (e) & dans Stace (f). Le Poëte Anglois emprunte de divers autres Auteurs les traits dont

(d) Theog. v. 297.

(e) Met. XI. 592.

(f) Theb. X. 84.

Mois de Novembre 1751. 361
dont il compose son tableau. On
entre avec lui par une porte d'i-
voire dans cette grotte profon-
de , séjour de l'éternel silence,
que la Nuit couvre d'un noir pa-
villon , & où les rayons de l'Au-
rore ne fauroient s'insinuer. On
croit y voir dormir le Dieu, &
le son des vers en inspire l'envie.
On entend ces gouttes d'eau, qui
tombent continuellement d'une
source élevée, on sent l'effet de
cette douce pluie, qui se mêlant
à l'haleine des vents imite le
bourdonnement des abeilles, &
plonge les sens dans la langueur.
*Sæpe levi somnum suadebit inire su-
furro (g)*

C'est avec beaucoup de peine &
simplement pour quelques instans
qu'on interrompt la léthargie du
Dieu, on le force à parler tout
assoupi, & l'on n'en tire à force
de menaces que quelques mots
sans suite, entrecoupés, & pro-
non-

(g) VIRG. Ecl. I. 54.

noncés tout bas. Pour éviter la violence, il accorde le rêve qu'on lui demande, & semblable à la Mollesse

*Soupire, étend les bras, ferme l'œil,
& s'endort.*

VIRGILE avoit dit (*b*) que Jupiter, indigné contre Esculape de ce qu'il avoit rappelé Hippolite à la vie, l'avoit lui-même précipité aux Enfers. Spenser ajoute que le Dieu de la Médecine s'y occupe incessamment à se guérir des blessures que la foudre lui a faites, & à éteindre le feu céleste qui le brule.

SEMBLABLES aux guerriers d'Homère, ceux de notre Poète interrompent les furieux coups qu'ils se donnent par des Discours insultans, & s'envoient de bouche réciproquement au Tenare, avant que de s'y précipiter en effet.

LES Conquerans du monde Nimrod, Ninus, Alexandre & bien d'autres chargés de chaînes dans le dongeon de l'Orgueil offrent
une

(*b*) *Ænéid.* VII, 765.

Mois de Novembre 1751. 363
une image aussi noble que naturelle. On auroit voulu qu'il n'y eût point placé Scipion. Peut-être est-ce un effet de son jugement de l'avoir fait.

J'AI été frappé & de la description de la Caverne du Desespoir, & des raisonnemens artificieux qu'on lui fait faire. Ils sont dignes de l'Angleterre; Montesquieu n'est pas plus séduisant. On dit que Sidney, à la lecture de quelques Strophes de cette description commanda à son Intendant de donner cinquante Livres Sterling à l'Auteur. A la Strophe suivante son admiration redoubla, & avec elle sa générosité. Enfin continuant de lire il ordonna qu'on portât 200. L. St. au Poëte, mais qu'on les lui portât sur le champ, de peur d'être tenté d'excéder ce qu'il pouvoit donner. Ce petit conte, qui ne s'accorde pas avec les liaisons antérieures de Sidney & de Spenser, prouve du moins le cas que les meilleurs Juges ont fait de ce beau morceau.

Je finis à regret, & c'est ce
qui

qui m'arrive quand je copie des beautés. Pour recueillir celles-ci, Mrs. Jortin (i), Upton (k) & Birch m'ont servi de guides. Si je concours avec le dernier dans le souhait qu'il fait d'un Commentaire complet sur cet Auteur, j'ajoute que personne ne me paroît plus propre que lui à s'engager dans un pareil ouvrage, & que les soins qu'il s'est donnés dans cette nouvelle Edition sont une espèce d'engagement qu'il a pris d'y ajouter la seule chose qui y manque.

ARTICLE V.
NOUVELLES LITTÉRAIRES.
DE DUBLIN.

SI quelqu'un pouvoit douter de l'extrême liberté, que le plus

(i) Dans un ouvrage plein de savoir & de goût qu'il a publié en 1734. sous le titre de *Remarques sur les Poésies de Spenser.*

(k) Dans la Lettre où il annonce une nouvelle Edition de ce Poème. Voy. *Journ. Brit. Tom. V. Juillet. p. 323.*

Mois de Novembre 1751. 365
plus doux des Gouvernemens
accorde à ceux-là-même , qui
s'occupent à en ébranler les fon-
demens, il suffiroit de lui présen-
ter un nouveau livret, qui de cette
ville vient de voler à Londres.
*The grand Question debated, or an
Essay to prove that the Soul of Man
is not, neither can it be immortal,
the whole founded on the Arguments
of Locke, Newton, Pope, Burnet,
Watts, &c. by Ontologos. Dublin
printed for G. Wilson, and sold
by the booksellers of Great Bri-
tain and Ireland 1751. In Octavo
pr. 1. sh. 6. d. C'est-à-dire Essai
sur la grande question de l'Ame hu-
maine, où l'on s'efforce de prouver
par les principes de Locke, de New-
ton, de Pope, de Burnet, de Watts,
&c. que l'ame n'est ni ne sauroit être
immortelle. Faudra-t-il répéter
mille fois, qu'il n'est donné qu'à
des maîtres de présenter sous un
point de vue éblouissant les lieux
communs du libertinage & de
l'Athéisme, & que les Généraux
de l'Ordre devroient défendre
aux Frères mineurs de le decré-
diter en s'empresant à le soute-
nir?*

nir? Ils leur épargneroient ainsi à eux mêmes le ridicule de parler de matières qu'ils n'entendent point, & de citer des Auteurs qu'ils n'ont jamais lus. Le nouveau Missionnaire, après avoir sué sang & eau pour prouver dans dix sections, que son ame ne diffère en quoi que ce soit de celle d'un chien, & qu'elle périra de même, avoue en finissant qu'il souhaite de tout son cœur de s'être trompé, que l'espérance de l'immortalité (que sans doute il ne fonde pas sur son livre,) ne laisse pas de le flatter & qu'il n'y renonce qu'à regret. Et pourquoi donc cruel ennemi de mon repos, m'envies-tu un sentiment si délicieux? C'est par lui seul que la vie devient moins onéreuse, c'est par lui qu'elle acquiert des charmes. Que si je me fais illusion, si l'espérance des plus douces réunions est une chimère, si en effet après ma mort je dois ne rien sentir, comme quelques petits Philosophes (*minuti Philosophi* (a)) le disent, ni je

ne

(a) CICERO *De Senect.*

Mois de Novembre 1751. 367
ne veux qu'ils m'arrachent pendant ma vie une idée qui me transporte, ni je ne crains leurs insultes quand je ne serai plus.

DE LONDRES.

L'ÉVÈNEMENT le plus glorieux du Regne de Charles II. fut sans doute l'établissement de cette Société, à qui l'on doit en grande partie les progrès dans l'art de penser, les principales découvertes dans l'étude de la Nature, & les plus utiles inventions dans les arts. Cette Société toujours également florissante voit actuellement sortir du milieu d'elle, un nouvel Effain, qui veut cueillir sur d'autres fleurs & sous ses propres auspices un miel également précieux. Il s'agit d'une Assemblée de Savans, qui se proposant pour objet les études de l'Antiquité a obtenu de notre Auguste Monarque une Patente, qui la réunit en un corps, & l'autorise à se donner à elle-même & des loix & des tâches. L'Académie des Inscriptions & des Belles

les Lettres servira sans doute de modèle à la nouvelle Société, & une louable émulation entretiendra entre les deux Compagnies & l'envie de se rendre de mutuels services, & celle de se disputer le plus noble des prix.

LA brièveté & la confusion, qui regnent dans les Tables Chronologiques les plus estimées ont engagé un Ecossois nommé Mr. Blair, à tâcher de produire quelque chose de supérieur dans ce genre à tout ce qu'on a eu jusqu'ici. Il a publié un Projet de souscription pour ce nouvel Ouvrage, qui consistera en cinquante Tables *in folio* disposées avec beaucoup de netteté & gravées avec soin. Elles comprendront un espace de 25. Siècles depuis la fondation de Rome jusqu'à l'année 1750. & chacune d'elles fera de cinquante ans. On y verra d'un coup d'œil & pour chaque année la succession & la contemporanéité des Rois, des grands hommes, & des évènements importants. A la tête seront placées une Liste des meilleurs

Mois de Novembre 1751. 369
leurs Historiens de chaque pais
& de chaque siècle, & une In-
troduction sur l'état des Sciences
relatif à celui de la Société dans
chacun des périodes. Cet ou-
vrage, qui, comme on le voit,
rassemblera divers avantages,
couterà deux guinées aux Souf-
cripteurs, & ils en payeront une
d'avance. La XLVII. Carte qu'on
a ajoutée au *Prospectus* est toute
propre à donner une bonne idée
& du dessein & de l'exécution.
Il s'y trouve cependant quelques
vuides, qu'il ne me paroîtroit pas
difficile de remplir, vû l'étendue
du champs qu'offrent les divers
Etats de l'Europe, & la prodi-
gieuse variété des objets.

Voici l'Essai d'un Commentai-
re Philologique & Analytique sur
les livres du nouveau Testament.
La modestie, avec laquelle l'Au-
teur présente cet Essai ne lui fera
aucun tort dans l'esprit des Ju-
ges, & l'approbation qu'il en a
déjà reçue l'engagera à continuer
ses travaux avec une nouvelle
ardeur. *The Greek of the first Epist-
le of St. Paul to the Thessalonicians*

370 JOURNAL BRITANNIQUE.

explained, wherein the etymology of the most difficult words is given, the verbs noted in their various moods and tenses, the metaphors carefully explained, and the whole illustrated with critical and explanatory notes. By John Philips of Kingsley in Cheshire. London printed for the Author In Quarto pr. 2. sh. C'est-à-dire Explication du texte Grec de la 1. Epître aux Theſſaloniens, où l'on expose l'étymologie des mots les plus difficiles, on marque les modes & les tems des verbes, on explique les métaphores, & l'on éclaircit le tout par des notes de Critique. Par Mr. Philips.

FAUTE d'être assez au fait de de l'origine & du sujet d'une nouvelle controverse, je me borne à copier l'annonce suivante qu'on m'a fournie. *Extrait & abrégé des Réflexions démonſtratives ſur la Vérité & ſur la force du mot de vérité, ſelon la déciſion de la Sorbonne du 21 Avril 1750; adreſſé à Meſſieurs les Docteurs & Académiciens de l'Univerſité d'Oxford, ſuivi de deux Lettres du 4 Octobre 1751 aux Docteurs de France & à l'A.*

Mois de Novembre 1751. 371

l'Académie Française sur le même sujet. A Londres chez P. Vaillant & T. Changuion dans le Strand y 1751. In Quarto. „ La Lettre à „ la Sorbonne dénonce publique- „ ment & pour la troisième fois „ deux livres nouveaux; l'un sous „ le titre de *Principes de Religion* „ ou *Préservatif contre l'Incrédulité*; „ l'autre sous le titre de *Preuves* „ de la Religion de J. C. contre les „ *Spinosistes & les Déistes*, tous les „ deux comme faux & contrai- „ res à la vérité dans leurs prin- „ cipes, & contraires en parti- „ culier à cette décision même „ de la Sorbonne ”.

LES *Mémoires d'un Fat* (en Anglois *The Memoirs of a Concomb*) font un nouveau Roman de 400 pages, où l'on a tenté de franciser les petits Maîtres Anglois. Les modèles n'ont pas manqué à l'Auteur; il les a trouvés dans les Egaremens de l'esprit & du cœur, les Confessions d'un Fat, les *Mémoires d'un honnête homme*; &c. On y trouve ces détails de débauche qui doivent servir à corriger les mœurs, cette mul-
ti-

tiplicité d'avantures qui finissent sur le même refrain, ces petites phrases si subtilement obscures &c. qu'encense, qu'idolâtre, que paye le mieux notre Siècle.

QUE dirai-je d'un autre Roman, Ouvrage d'un Auteur du Sexe (b, & aussi vuide de pensées que l'Héroïne qui y est peinte? *The Adventures of Betsy Thoughtless*; voilà le titre de cet ouvrage en 4. volumes in. Octavo. Peu de variété dans les caractères, de décence dans les détails, de liaison dans les fujets, d'exactitude dans les descriptions, de vivacité dans les peintures.... Demandez-moi pourquoi un tel ouvrage est lu, c'est que tout ce qui s'appelle Roman est en possession de l'être, & que le défaut de réflexion ne caractérise pas moins nos lectures que toutes nos autres actions.

(b) Me. Haywood à qui l'on doit plusieurs autres Romans licencieux.

F I N.

JOURNAL BRITANNIQUE,

P A R

M. MATY,

Docteur en Philosophie & en Médecine,

Pour le Mois de Décembre 1751.



A LA HAYE,
Chez H. SCHEURLEER, Junior.
Marchand Libraire sur le Pleyu.
M D C C L I.

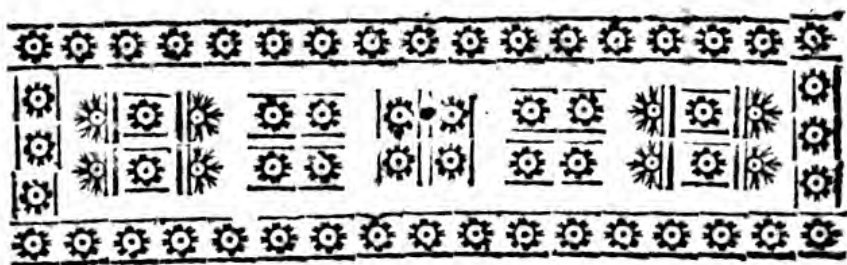
T A B L E

D E S

A R T I C L E S

de ce Journal.

ARTICLE I. Les Oeuvres de Mr. POPE; <i>second Extrait.</i>	Pag. 375
ART. II. The Argument of the <i>Divine Legation</i> fairly stated, &c.	410
ART. III. An Essay on the contents and virtues of Dunse Spaw, &c. by FR. HOME.	431
ART. IV. The Philosophical Principles &c. by RAMSAY.	449
ART. V. NOUVELLES LITTERAIRES.	471



JOURNAL BRITANNIQUE,

Mois de Décembre 1751.

ARTICLE I.

Les OEUVRES de Mr. POPE;
second Extrait (a).

✿ ○ ✿ N n'a guère vu dans
○ l'Histoire de l'Angle-
✿ ○ terre de période en-
✿ ○ velopé de plus obscu-
res ténèbres que celui où le fil
de la vie de Mr. Pope me con-
duit.

(a) Le premier Extrait se trouve
au commencement du mois de Sep-
tembre.

Tome VI. R 2

duit. Deux Partis ou plutôt deux Factions distinguées par les noms barbares de Whig & de Tory se disputoient l'autorité, & s'accusoient mutuellement de pernicieuses démarches. L'une, animée par une possession de dix années, alléguoit en sa faveur des triomphes non interrompus, la confiance des peuples, le soutien de la cause commune. L'autre, jalouse d'une autorité que par de sourdes intrigues elle venoit de se procurer, faisoit valoir l'épuisement de la Nation, le péril de l'Eglise, la nécessité de la Paix. L'une & l'autre composée de grands hommes encourageoient les Sciences, & accorderoient du moins des louanges aux Savans. Un bel esprit, un Poète, un Orateur, personnages assez inutiles dans un Royaume tranquille, deviennent importans dans un Etat divisé. Chacun des deux partis tâche de les attirer, & le Ministre fonde souvent ses triomphes sur la plume d'un Addison ou d'un Swift.

Mois de Décembre 1751. 377

IL y a lieu de croire que M. Pope se vit également sollicité des deux cotés ; & s'il refusa de se déterminer c'est peut-être qu'il lui parut difficile de le faire. Sa Religion, l'influence de son père, la familiarité des Chefs pouvoient le faire pencher vers l'administration victorieuse ; ses idées de modération & de patriotisme le ramenoient à un équilibre apparent. Je dis *apparent*, car si l'estime & la reconnoissance le lioient avec Addison, Hallifax, & Walpole, le cœur dans tous les tems semble avoir été pour Atterbury, pour Bolingbroke, & pour Swift.

QUELS que fussent cependant ses principes, il professoit une scrupuleuse neutralité, & se faisoit honneur d'être appelé Whig par les Torys, & Tory par les Whigs. Les Ministres en charge recevoient de lui moins d'éloges que les Ministres en disgrâce. Il louoit Bolingbroke en 1715, & Harley en 1721. D'un autre coté la Tragédie Républi-

caine de Caton parut sur le Théâtre en 1713, précédé d'un Prologue plus républicain encore. On y reconnut la main de Mr. Pope (b). Les acclamations furent générales ; les Torys disputèrent aux Whigs la gloire d'être sensibles, & si quelques faiseurs de libelles tachèrent de troubler ce concert, qui réunissoit tous les soirs une Nation divisée le reste du jour, Mr. Pope exposa au ridicule ceux qui avoient essayé d'en répandre sur un Spectacle si digne d'hommes libres.

CE fut sans doute dans la vue de témoigner sa reconnoissance à Mr. Pope, que Mr. Addison l'engagea à entreprendre une traduction de l'Illiade. Notre grand Poëte entra d'autant plus volontiers dans cette idée, que c'étoit étudier Homère que de s'exercer à

(b) Ce Prologue a été traduit en vers François dans le 1. volume du Mentor Moderne.

Mois de Décembre 1751. 379
à l'imiter. Peut-être encore fut-il flatté de faire pour sa nation, ce que le Chantre Grec avoit fait pour la sienne, je veux dire de peindre les effets des divisions d'un Agamemnon & d'un Achille. On lui conseilla de faire paroître son ouvrage par souscription, & les deux Partis concoururent à la lui rendre avantageuse. Mais soit que Mr. Addison fût fondé à soupçonner Mr. Pope d'avoir prêté sa main au Ministère Tory (c), soit que, devenu jaloux d'un Poëte qu'il croyoit avoir élevé, il ne put souffrir de concurrent aux premiers honneurs, soit enfin que les intrigues

(c) Les deux plus violentes Satyres contre les Whigs, savoir l'*Examinateur* & l'*Histoire de Jean Bull*, eurent pour Auteurs le Dr. Swift & le Dr. Arbuthnot, amis de Mr. Pope, & de moitié avec lui dans plusieurs Ecrits.

gues d'un foible rival de Mr. Pope (*d*) eussent indisposé contre lui l'Auteur du Caton, celui-ci tâcha secrètement de décrier la nouvelle traduction. A peine le premier volume fut-il publié en 1715, qu'on en vit paroître une différente du premier livre de l'Iliade, sous le nom de Mr. Tickel, mais en effet, à ce qu'on assure, de la main même d'Addison. Cette traduction ne manquoit pas de mérite, mais trop inférieure à celle de Mr. Pope, elle vengea mieux ce dernier que le portrait Satyrique qu'il fit de son rival. Ce portrait tracé de main de maître, & envoyé dit-on en manuscrit à celui qui en étoit l'objet, ne fut cependant publié qu'après sa mort. On rougit pour l'humanité qu'une telle peinture ait

(*d*) Mr. Philips Auteur des Pastorales que Mr. Pope avoit si finement tournées en ridicule.

Mois de Décembre 1751. 381
ait pu être faite par un Addison; (e) & presque autant qu'elle ait ensuite ressemblé même à Pope.

PASSONS légèrement sur ces effets de la passion, pour ne nous arrêter qu'à ceux du génie. Jamais peut-être ne brillèrent-ils plus vivement que dans la traduction dont je viens de parler. Je ne saurois la mieux caractériser qu'en empruntant les termes d'un fameux Journaliste (f). „ Mr. „ Pope, dit-il, s'est servi de toute la facilité que lui fournit sa „ lan-

(e) Elle a été insérée dans l'Épître au Dr. Arbuthnot. Mr. Pope a depuis extrêmement loué Mr. Addison, en paraphrasant pour lui les vers 127---130. de la I. Épître du II. Livre d'Horace.

(f) *Journ. Litt. Tom. VIII.* J'ai lieu de croire que cet Extrait & tous ceux qui roulent sur la controverse Homérique ont été composés par l'aimable Auteur de la Comparaison d'Homère & de Chape lain.

„ langue de s'énoncer avec for-
 „ ce & avec précision. . . . Son
 „ stile est majestueux dans sa
 „ simplicité, & l'on n'y voit pres-
 „ que jamais un sublime affecté,
 „ ni ces tours d'expression qu'on
 „ admire dans les Modernes. Il s'en
 „ tient aux expressions de l'Ori-
 „ ginal, autant que sa langue & la
 „ bienséance peuvent le permet-
 „ tre, & l'on peut dire que bien
 „ souvent il corrige Homère sans
 „ l'altérer, & en exprimant avec
 „ politesse ce qui dans son modè-
 „ le est taxé justement de gros-
 „ sièreté”. . . . Quelques autres
 Poètes Anglois avoient avant Mr.
 Pope traduit en leur langue di-
 vers morceaux de l'Iliade. La
 comparaison de leurs versions a-
 vec la sienne assure sa supériori-
 té. Chez lui seul on retrouve
 Homère, & en marchant scru-
 puleusement sur ses pas, il triom-
 phe de Denham, de Dryden, de
 Congrève, & d'Addison.

Non content de traduire l'I-
 liade, Mr. Pope voulut fixer l'o-
 pinion qu'on doit avoir & de l'ou-
 vrage

Mois de Décembre 1751. 383
vrage & de l'Auteur. La tâche
étoit d'autant plus délicate qu'elle
exerçoit alors les plus beaux
Génies de la France. La célèbre
Dacier, à la tête des Homériques,
foudroyoit quiconque trouvoit
la moindre tache dans son
Auteur favori. Mr. de la Motte
au contraire dans son Poëme plus
encore que dans son Discours
multiplioit les défauts d'Homère
& diminueoit ses beautés. Plus
Philosophe que Me.Dacier & plus
Poëte que la Motte, le traducteur
Anglois cachoit ses critiques sous
des louanges, & exprimoit ses
éloges par des sentimens. On
reçut sa Préface & son Essai sur
la vie & sur les Ecrits d'Homère,
comme on recevoit tous ses
autres ouvrages. „ Il y a plus
„ à profiter dans ceux-ci quoi-
„ qu'assez courts, suivant Mr.
„ l'Abbé Goujet, (g) que dans
„ la plûpart des ouvrages les plus
éten-

(g) *Bib. Franc. Tom. IV. p. 132.*

„ étendus que l'on a faits sur le
 „ même Poète. . . . Mr. Pope,
 „ disoient aussi les Journalistes de
 „ France (b), attribue à Homère
 „ le génie de l'invention à un
 „ degré si éminent, que personne
 „ ne ne l'a jamais égalé; & il re-
 „ garde ce génie, comme la source
 „ ce d'où ont coulé toutes les autres
 „ qualités, qui rendent incomparable
 „ cet ancien Auteur. Il s'affectionne
 „ tellement à son sujet qu'il devient
 „ lui-même Poète dans sa prose; ses
 „ expressions sont vives & énergiques,
 „ il est prodigue de comparaisons
 „ brillantes, la plupart assez justes,
 „ quoique l'imagination seule paroisse
 „ les fournir.

DE tels éloges dûrent sans doute
 consoler Mr. Pope de n'avoir
 pu plaire à Me. Dacier. Sa critique
 étoit principalement fondée
 sur

(b) Journ. des Sav. de 1719. Journ.
 XI.

Mois de Décembre 1751. 385
sur quelques fautes de la traduction françoise (i). De son côté tant s'en faut que notre Poëte Anglois admirât excessivement Me. Dacier & son Homère. Il regardoit les talens de la traductrice comme très inférieurs à ceux de son époux, & il s'étoit convaincu que les notes sur l'Iliade étoient ou superficielles ou empruntées d'Eustathe. „ Ne croyez pas, ajoutoit-il dans une „ Lettre au Duc de Buckingham „ (k), que j'aie cherché à trouver des défauts dans une Dame; mon travail sur Homère „ m'a forcé de les appercevoir, „ &

(i) Voyez ses *Reflexions sur la première partie de la Preface de Mr. Pope à la suite du III. Tome de sa traduction de l'Iliade* 2. Edit. & GOUJET *ubi supra*.

(k) Du 1. Septembre 1718. Il ne croyoit point que ce fut sur la traduction de Me. Dacier, mais sur celle de Mr. de la Valterie que Mr. de la Motte avoit composé son Poëme.

„ & je me suis contenté de ren-
 „ dre au vrai propriétaire les no-
 „ tes que j'en ai empruntées. Si
 „ Me. Dacier voit jamais mes ob-
 „ servations, elle sentira mes mé-
 „ nagemens, quoique j'ignore
 „ quel effet ils auront sur elle”.
 Il portoit au reste un jugement
 très avantageux de la modération
 & du génie de Mr. de la Motte,
 & convenoit avec le Duc que, si
 l'Antagoniste d'Homère avoit vu
 trop de défauts dans l'Iliade, son
 Apologiste avoit montré autant
 de partialité & beaucoup plus de
 violence en n'en voulant apper-
 cevoir aucun. Le Poëte écrivoit
 avec la politesse d'une Dame, la
 Savante en véritable commenta-
 teur.

SI Homère dut beaucoup à
 Mr. Pope, Mr. Pope ne dut pas
 moins à Homère. Il aimoit à le
 reconnoître. Il se félicitoit que,
 grace à ce grand Auteur, quoi-
 qu'il se vît chargé du péché ori-
 ginel de son père, de sa qualité
 de Poëte, & plus que tout d'une
 inflexible intégrité, il jouissoit
 d'une

Mois de Décembre 1751. 387
d'une fortune aisée, & qu'il en jouissoit en homme indépendant. Il commença la traduction de l'Iliade à l'âge de 25. ans & en mit cinq à l'achever. Elle lui valut, outre les contributions généreuses de plusieurs souscripteurs, une somme de 1200 L. St. de la part des Libraires. Il n'eut d'eux que la moitié de cette somme pour l'Odyssée qui parut en 1725, & il donna 900 L. St. à Mrs. Broome & Fenton, qu'il s'étoit associés à ce dernier travail.

Ses amis en effet regardoient l'occupation d'un traducteur comme au-dessous de lui. Ils regrettoient que les plus belles années de sa vie ne fussent pas uniquement consacrées à la gloire. Mr. Pope auroit pu les satisfaire, & par le sacrifice de sa Religion s'assurer des emplois lucratifs. Swift, Atterbury, & Harley l'en sollicitèrent souvent; mais le défaut de conviction & ses égards pour ses parens l'empêchèrent d'y consentir. Il ne méritoit cependant guère le nom de Catholique,

lique, si c'est l'être en effet que de restreindre les miséricordes Divines à une seule Eglise. „ Vous „ savez, disoit-il en 1729. à un „ de ses plus intimes amis, que „ je ne hais ni la Constitution „ présente, ni l'Eglise établie par „ les Loix. Je m'y intéresse autant que quelque Ministre ou „ quelque Evêque que ce soit de „ l'Angleterre ou de l'Irlande. „ Ma Religion est cependant celle d'Erasme, je me crois un „ véritable Catholique. Tel je „ veux vivre & mourir, & j'espère me réunir un jour avec „ vous, Atterbury, Craggs, „ Garth, Berkeley, Hutchen- „ son, &c.”

LE Comte d'Oxford dispensateur peugénéreux des trésors de sa Souveraine, & sollicité en vain de consacrer à l'établissement d'une Académie quelques-uns des fonds, qu'il prodiguoit d'une manière moins glorieuse, ne fut jamais être le Mécène d'un Horace qu'il estimoit. Les Ministres qui lui succédèrent se montrèrent plus dignes

Mois de Décembre 1751. 389
gnes de ce nom. Mylord Hallifax &
après lui le Secrétaire Craggs offri-
rent sur la bourse qu'ils ménageo-
ient une pension à Mr. Pope. Mais
il refusa constamment de pren-
dre des chaines, & estima son
indépendance plus que les bril-
lans de la vie.

LA première Edition complète
que Mr. Pope donna de ses ou-
vrages est de l'année 1717. La
Préface qu'il y mit est un chef
d'œuvre. Le génie & le bon sens
ne s'y font pas moins remarquer
que cette modestie aimable, qui
accompagné du mérite le discerne
chez autrui plutôt que chez soi-
même. L'Auteur excuse le mieux
qu'il peut les jeunes gens, qui,
prenant pour génie une forte in-
clination, méritent par leurs ef-
forts les plus infructueux quel-
que retour de leurs lecteurs.
Souvent la réputation dépend
des pas qu'on fait dans un
âge, où l'on ne se connoît pas soi-
même, & victime dans sa jeunef-
se du desir de plaire, on le de-
vient pendant tout le reste de sa
vie

vie de la nécessité. Pour éviter ce malheur étudions nos propres talens, sur-tout ne nous croyons jamais trop sévères dans la correction de nos ouvrages, ni trop lents à les publier. Le grand avantage des Anciens sur les Modernes vient en partie de cette source. Ils ne croyoient point leur vie trop longue en travaillant pour l'immortalité. Mr. Pope ne se flatte point d'avoir suffisamment imité cette sage lenteur ; & s'il expose trop tôt ces ouvrages au grand jour, c'est qu'il trouve que le tems qu'eux & lui ont à vivre peut être mieux employé qu'à enchaîner continuellement la raison à la rime. Incertain si par cette publication il se prépare un monument ou un tombeau, il souhaite que dans le premier cas on ne lui sache gré que de ses efforts pour perfectionner l'humanité, & que dans le second on apprenne par son exemple que l'estime des Grands, le suffrage de quelques juges, la faveur publique ne peuvent

Mois de Décembre 1751.

vent long-tems faire vivre celui que le défaut de mérite condamne à la mort & à l'oubli.

TANT de talens d'une côté, & de l'autre tant d'égards pour les mauvais Auteurs n'empêchèrent point ceux-ci de se déchaîner contre lui de la manière la plus indécente. Tel est le sort de quiconque ose écrire. On l'insulte s'il manque de succès, & s'il se distingue, les Zoïles, dont ses écrits font la critique, tâchent de l'abaisser à leur niveau, & de flétrir les mœurs de celui dont ils ne peuvent décrier les ouvrages. On interprète malignement ses expressions, on lui prête des vues odieuses, on envenime ses plus innocentes actions. Il faudroit pour être tout-à-fait irrépréhensible, que le bon Auteur cessât presque d'être homme. Mr. Pope auroit sans doute bien fait de tenir la résolution qu'il avoit prise de bonne heure de négliger ces insectes méprisables, qui meurent d'eux-mêmes, si le Poëte qu'ils attaquent ne leur accorde
dans

392 JOURNAL BRITANNIQUE.
dans ses ouvrages une espèce d'im-
mortalité. Tel selon sa propre
comparaison paroît dans un tom-
beau transparent le ver enseveli
dans l'ambre qui le conserve.

*Pretty ! in amber to observe the forms
Of hairs , of straws , or dirt , or
grubs , or worms !*

*The things , we know , are neither
rich nor rare ,*

*But wonder how the devil they got
there (1).*

DANS les dernières années du
regne de la Reine Anne, divers Gé-
nies du premier ordre, & en parti-
culier Mrs. Swift, Arbuthnot, &
Pope, avoient formé le projet
d'exposer en détail les abus des
divers genres d'étude. Les dis-
putes de parti, & la grande Ré-
volution qui les suivit, interrom-
pirent ce projet, & l'on n'en a vu
que

(1) *Epistle to Dr. ARBUTHNOT*
V. 169.

Mois de Décembre 1751. 393
que quelques morceaux détachés,
sous les titres de *Mémoires de Scrib-
lerus*, de *Voyages de Gulliver*, de
Critiques sur Virgile, &c. Diver-
ses autres petites pièces échappées
à ces inimitables Écrivains dans
des instans de gaité, & qui des
mains d'amis indiscrets passèrent
dans celles de libraires avides,
parurent contre la volonté des
Auteurs. On leur imputa un
grand nombre d'autres Écrits in-
dignes d'eux, & ils eurent le dou-
ble chagrin de se voir déchirés
par une foule de mauvais Écri-
vains, & confondus avec eux par
le vol de leurs noms. Ils résolu-
rent enfin de se faire justice. &
publièrent en 1727. un *Mélange*
de pièces, qu'ils avoient effecti-
vement composées. A la tête de
ce *Recueil* se trouve une *Préfa-
ce* des plus modestes signée de
Swift & de Pope. Ils y déplo-
rent la nécessité où ils se trou-
vent de faire imprimer des pro-
ductions, qu'ils jugent non seule-
ment peu dignes de la postérité,
mais à peine de leur siècle, non
leurs

leurs études mais leurs folies , leurs amusemens plutôt que leurs œuvres. Ils ajoutent que les traits satyriques , qu'on pourroit y trouver , ont été lancés contre les gens qui ne leur en ont que trop donné de sujets , & après plusieurs années de patience.

UN des plus ingénieux morceaux de ce Mélange c'est le *Traité sur le bas , ou l'Art de ramper en Poësie*. On y distingue en plusieurs classes les Auteurs qui excellent dans cet art. On les désigne par des attributs différens , & par des lettres initiales. Quoique la plûpart de ces lettres eussent été mises au hasard , telle étoit la foule des mauvais Auteurs , qu'il n'y en eut aucune qui manquât d'un original. Le cri fut universel , les Bavius se vengèrent de Virgile par les plus insultantes brochures. Mr. Pope leur eut pardonné d'attaquer ses ouvrages , il ne put résister à leurs calomnies sur son caractère , sa famille & ses amis. Pour leur imposer un éternel silence ,
il

Mois de Décembre 1751. 395
il reprit un canevas que Monfr.
Swift l'avoit empêché de bruler,
& publia enfin en 1728. son in-
génieuse Danciade.

Le rétablissement de l'empire
de la Stupidité fait le sujet de
ce Poëme. La Déesse des fots
choisit un Poëte (*m*), dont elle
sauve les ouvrages du feu auquel
il alloit les livrer, & qu'elle fait
ensuite couronner. A son hon-
neur

(*m*) Le Héros de la première E-
dition étoit un Poëte , qui avoit
cruellement satirisé l'Auteur, & qui,
pour faire valoir son Edition de Sha-
kespear, avoit décrié celle que Mr.
Pope avoit donnée de cet ancien Poë-
te. J'ignore les raisons qu'eut Mr.
Pope de substituer dans les Editions
suivantes Mr. Cibber à Mr. Theo-
balds , si ce n'est qu'il crut que ce
Poëte couronné & pensionné par la
Cour, méritoit cette distinction. Il
s'en vengea par diverses brochures
burlesques, qui, si elles ne lui attirè-
rent pas l'estime des Juges, mirent
les rieurs de son côté.

neur se célèbrent des fêtes & des jeux, dont les libraires & les mauvais Ecrivains sont les acteurs. Le nouveau Roi s'endort sur le giron de la Déesse, & pendant son sommeil transporté dans les champs Elysées, il voit les triomphes passés & les espérances futures de l'Empire dont il est le Chef. La Déesse consume elle-même l'ouvrage dans le quatrième Chant. Elle veut que dans les Universités la Pédanterie triomphe de la Science réelle, que l'esprit & le cœur se corrompent dans des voyages mal entendus, que le faux goût regne dans des collections d'antiquailles & de vaines curiosités, & qu'enfin tous les Sujets oubliant la première Cause & méprisant toute règle de conduite, ramènent à la fois la barbarie, la licence, & l'Irreligion. Ce dernier chant, que le Poëte entreprit à la sollicitation de Mr. Warburton, vit le jour en 1743.

L'ESQUISSE que je viens de tracer de ce Poëme ne suffit pas
pour

Mois de Décembre 1751. 397
pour en juger. Je supplée à ce défaut, en copiant le jugement qu'en faisoit le Dr. Swift. C'est à lui que Pope l'a adressé, & ce satyrique Doyen a lui même enrichi cet ouvrage de diverses notes de sa façon, sous les noms de Scriblerus & d'Aristarque.
„ Je l'ai relu vingt fois, disoit-il, & je ne crois pas avoir jamais vu tant de bonne satyre
„ en un si petit nombre de lignes. . . . Je me joins à ceux
„ qui goûtent également & le texte & le Commentaire; mais
„ ce qui me distingue c'est la satisfaction de me voir loué par
„ un ami, & sûr de vivre dans son Ouvrage, tant que l'esprit
„ & la bonne plaisanterie se soutiendront parmi nous”.

Il ne faut pas en effet s'imaginer que ce Poëme soit entièrement consacré à la Satyre. Mr. Pope y loue avec beaucoup plus de plaisir qu'il ne blâme. Les éloges de Locke, de Newton, de Barrow, d'Atterbury, de Dryden, de Congrève, de Garth,

d'Addison, en un mot de presque tous les grands hommes qui se distinguoient de son tems, y sont placés de la manière la plus adroite. C'est ce qu'on observe encore dans l'Épître au Dr. Arbuthnot, où, à l'exemple de Despreaux, l'Auteur justifie ses Satyres, de même que dans ses imitations de plusieurs pièces d'Horace (n), & de Donne (o). L'art avec lequel il y applique
aux

(n) Il a traduit de cette manière les deux premières Satyres du II. Livre, la I. & la VI. Épître du I. Livre, & les deux Épîtres du second. Il a aussi paraphrasé en vers burlesques, dans le goût des imitations du Dr. Swift, la VI. Satyre du II. Livre, & la VI. Épître du I.

(o) Donne Dr. en Théologie & Ecrivain fameux sous Jaques I. Ses Satyres sont remplies de force, mais les vers en étoient très mauvais. Mr. Pope en a perfectionné deux, en leur donnant l'harmonie qui leur manquoit.

Mois de Décembre 1751. 399

aux travers, de notre siècle les censures de ces deux Poètes n'est pas moins remarquable que le zèle pour la vertu qui en fait la base, la noble intégrité qui en dirige les traits, l'humanité indulgente qui en adoucit l'amertume. Mr. Pope continua pendant dix ans à être le Juvenal de l'Angleterre, & ne renonça à cet emploi en 1738, par deux dialogues satyriques, que lorsque ses infirmités & l'inutilité de ses attaques réitérées du vice & de la corruption, l'obligèrent à quitter la plume.

DES vues encore plus nobles animèrent notre Poète dans la composition de son *Essai sur l'homme*. Je vois cet ouvrage annoncé dans diverses Lettres de celui, qui aussi grand Philosophe que Politique en avoit fourni les principales idées à l'Auteur. Les quatre Epîtres à Mylord Bolingbroke qui parurent en 1733, contiennent suivant les expressions de Mr. Pope lui-même la *Carte générale de l'humanité*. Le grand

but du Poëte c'est de rendre les hommes contents de leur sort, soumis & résignés à la Providence, aussi heureux par la pratique de la vertu que des hommes peuvent l'être ici bas. On l'a accusé d'adopter le Sytème de la fatalité, & de justifier les desordres & les vices, en les faisant envisager comme contribuant à la perfection de l'Univers. L'accusation me paroît injuste; l'Auteur s'en est toujours défendu; Mr. Warburton l'en a justifié (p). Ceux qui liront le Poëme dans l'original, surtout avec l'addition de plusieurs morceaux qui y paroissent pour la première fois; s'en formeront une idée toute différente de celle que Mr. de Croufaz a voulu en donner. Ils verront que l'admirable Ecrivain y soumet la Nature non à des loix aveugles, mais aux sages directions

(p) Dans son *Commentaire sur l'Essai sur l'homme* publié en 1742.

Mois de Décembre 1751. 401
tions d'un Etre bienfaisant, qui
proportionne les devoirs aux
moyens, les dons aux besoins,
les recompenses aux efforts. S'il
pouvoit encore rester quelques
doutes sur ses intentions, sa bel-
le paraphrase de la Prière Domi-
nicale (q) suffiroit pour les le-
ver.

JE ne sai si Mr. Pope eut pris
autant de peine pour se justifier
d'un reproche bien différent
qu'on lui a fait après sa mort. On
l'a blâmé d'avoir soutenu sans
limitation que dans la Nature
tout ce qui est est bien. Si l'on examine
cette proposition, a-t-on dit, sans
supposer auparavant l'existence d'un
Etre tout-puissant & tout-sage, elle
n'est pas soutenable. Elle n'est pas
soutenable, dites-vous; & pour-
quoi donc ne faites-vous aucun
scrupule de convenir quelques
lignes plus haut, que malgré tous
les

(q) Imitée en vers François par
Mr. Le Franc.

les desordres que le vrai Philosophe remarque dans la Nature, il y trouvera assez de caractères de la sagesse & de la puissance de son Auteur, pour qu'il ne puisse le méconnoître ? Le Poète qui découvre aux hommes ces merveilleux caractères est-il blamable de juger sur ce qu'il voit, que ce qui échape à sa vue bornée, émané de la même main, porte aussi les mêmes traits ?

Rien n'eût manqué à la pleine justification de l'Auteur, s'il eût achevé le vaste plan ou, si vous voulez, les Cartes particulières qu'il promettoit de remplir. Ce que nous avons eût dû être suivi de trois autres parties, qui en auroient fourni le meilleur Commentaire. On auroit vû dans la seconde les sujets des deux premières Epîtres exposés dans un plus grand détail. L'étendue & les limites de la Raison ; le caractère des Arts utiles & praticables & de ceux qui ne jouissent ni de l'un ni de l'autre de ces avantages ; la nature, les fins, l'utilité,

Mois de Décembre 1751. 403
 titré, & l'application des divers
 talens; & enfin l'usage & l'abus
 des lettres, de la science du mon-
 de, & de l'esprit; eussent rem-
 pli cette partie. L'Auteur a fait
 usage dans sa *Dunciade* de quel-
 ques uns des morceaux qu'il y
 eût fait entrer. La Société Ci-
 vile & Religieuse, sujet de la III.
 Epître de l'*Essai sur l'homme*, de-
 voient être reprises dans un Poë-
 me Epique. Notre grand Poëte
 en avoit formé le dessein, & l'on
 eût sans doute été curieux de le
 voir exécuté, par le traducteur
 d'*Homère*, l'admirateur de Mil-
 ton, & l'ami de Voltaire. En-
 fin un *Système de mœurs* renfer-
 mé dans une suite d'Epîtres, eût
 rendu sensible la liaison que Mr.
 Pope met dans son IV. *Essai* en-
 tre la vertu & le bonheur. C'est
 à cette dernière partie que se
 rapportent les quatre Epîtres
 Morales publiées avant celles de
 l'*Essai sur l'homme*. La I. roule
 sur le caractère des hommes; la II.
 sur celui des Dames; la III. sur l'u-
 sage des richesses; & la IV. sur le
 faux

faux goût. Ce qui rend ces tableaux plus animés , c'est qu'ils renferment plusieurs portraits , dont l'Auteur plus prudent que sincère desavoua ensuite de trop justes applications.

LES petites pièces & surtout les épitaphes , qui sortirent en divers tems de la plume de Mr. Pope, le caractérisent aussi bien que les productions plus étendues , dont je viens de parler. On les trouve inférieures à ses autres ouvrages. Je n'ose en disconvenir, mais n'ai pas la force de les examiner à la rigueur. La plupart d'entr'elles ne sont point des pièces de commande ; ce sont les expressions de la douleur d'un homme sensible , qui perd une partie de soi-même en perdant un ami. Je vois couler les larmes de Pope sur les urnes de Harcourt , de Craggs , de Digby , de Fenton , & surtout de Gay ; il fait passer ses sentimens dans mon ame , & j'éprouve avec lui que c'est dans le cœur , pour jamais dans le cœur de l'ami , que l'hom-

Mois de Décembre 1751. 405
l'homme vertueux trouve son
Mausolée.

C'EST-LÀ sans doute que Mr. Warburton conserve celui de son ami. J'en juge ainsi par le zèle qu'il témoigne, en défendant sa mémoire des traits de l'envie & de la malignité. Mr. Pope eut sans doute des foiblesses. Une grande réputation, une foule d'ennemis, la facilité de repousser leurs coups, que d'écueils pour l'humanité, & que celui qui juge un grand homme dans de pareilles circonstances, doit s'il veut être juste se montrer indulgent ! Le témoin des dernières années de Mr. Pope, celui à qui il ouvrit son sein, & qui le vit jusqu'à la fin soutenir les droits de la vérité & de la Religion, méritera d'en être cru préférablement à ceux, qui, ignorant les contradictions de la Nature humaine, décident du caractère d'un homme, par d'accidentelles foiblesses & d'involontaires erreurs.

J'AIME surtout à étudier Pope
S 5 dans

dans les Lettres. Elles peignent un homme plus digne s'il se peut d'être chéri que d'être admiré. Celles de la jeunesse parurent par la foiblesse d'un ami, & la supercherie d'une femme. Les autres virent le jour en divers tems, & il en desavoua toujours la première publication. Des gens qui se croient bien instruits assurent cependant qu'il les avoit toutes revues avant qu'elles passassent chez l'Imprimeur, & que dans son cabinet il s'en étoit trouvé plusieurs autres corrigées de la même manière. J'en regrette la perte; tout ce qui vient d'un tel homme est précieux. Qu'il est beau de le voir soutenir dans son commerce familier avec les Grands le noble caractère qui l'égalé avec eux! Qu'il est satisfaisant de le voir partager les maux, les avantages, les pensées de ses amis; applaudir à la fermeté d'un Atterbury qu'il croit innocent; aimer Gay malgré la foiblesse qui l'attache à une Cour; compâtrer au chagrin, excuser la mauvaise hu-

— *Mois de Décembre 1751.* 407
humeur, reprimer les transports
d'un Swift! Surtout que la der-
nière Lettre d'Arbutnot, & la
réponse de Pope sont propres à
intéresser! „ Depuis le commen-
„ cement de notre union, ce sont
„ les termes du mourant, nous
„ n'avons point connu ces soup-
„ çons & ces petites jalousies,
„ qui affoiblissent quelquefois les
„ plus intimes liaisons. . . J'a-
„ voue sincèrement que, quoique
„ j'estimasse en vous les talens
„ que le monde admire, mon a-
„ mitié fut fondée sur d'autres
„ qualités. Je ne vous fatiguerai
„ point en vous en faisant l'énu-
„ mération; mais permettez-
„ moi d'exiger comme une der-
„ nière faveur, que vous persi-
„ stiez constamment, dans le dé-
„ dain & l'horreur que la Natu-
„ re vous a donnés pour le vice.
„ Ayez cependant égard à vos
„ propres intérêts, étudiez-vous
„ à réformer plutôt qu'à châtier,
„ quoiqu'à dire le vrai l'un ne
„ puisse guère se faire sans l'au-
„ tre”. Mr. Pope répond à son

408 JOURNAL BRITANNIQUE.
ami ; il contracte ces engagements
de la manière la plus solennelle,
& j'exigerois les preuves les plus
fortes, pour me persuader qu'ils
aient été violés.

IL faudroit, je l'avoue, pour
bien juger de Mr. Pope, avoir pu
le voir dans cette retraite de
Twitnam (r), qu'il aimoit com-
me Horace chérissoit sa petite
maison de Tibur, & où il est
mort le 30 Mai 1744. d'une hy-
dropisie de poitrine. Là une
grotte formée des minéraux &
des coquillages les plus précieux,
dans le goût le plus exquis, of-
froit une chambre obscure, où
se peignoient les bords de la Ta-
mise, & les barques qui se mou-
voient sur ses eaux. Une allée
souterraine, qui paroissoit creu-
fée dans un roc, ouvroit un pas-
sage à des jardins, qui rappel-
loient les descriptions des champs
Ely-

(r) Petit village sur la Tamise à
trois lieues de Londres.

Mois de Décembre 1751. 409
Elysées. C'est dans ce lieu que
ses amis le suivoient. Un Boling-
broke ou un Chesterfield assis
dans cette grotte ; un Peterbo-
rough, un Marchmont, un Mur-
ray, travaillant à son jardin, ou
s'entretenant avec lui de l'*Essai*
sur l'homme ne vous sem-
ble-t-il pas que vous voyez Sci-
pion & Lélie relisant les Comé-
dies de Térence, ou discourant
sur l'amitié & le souverain bien ?

Je finis ici cet *Essai*, qui n'au-
roit point de bornes, si je ne re-
tenois ma plume. Je n'ai pré-
tendu ni passer en revue ni ca-
ractériser toutes les productions
de mon Auteur. Je voulois in-
spirer l'envie de le lire, & crois
n'avoir rien appris à ceux qui
l'ont déjà lu.



ARTICLE II.

The Argument of the *Divine Legation* fairly stated, and returned to the Deists, to whom it was originally addressed; in which is shewn that the answers hitherto given to it are such, as neither Believers nor Unbelievers can make use of, being irreconcilable with the principles of both; By an impartial hand &c.

C'est-à-dire,

L'Argument de la Mission Divine (de Moïse) clairement exposé, & de nouveau adressé aux Déistes, où l'on montre que toutes les réponses qu'on y a faites supposent des principes, que ni les Chrétiens ni les Incrédules ne sauroient adopter. Par une person-

Mois de Décembre 1751. 411
ne impartiale. A Londres chez
C. Davis 1751. In 8. prix 2.
Sh. 6. d.

COMME le livre de Mr. Warburton sur la Mission Divine de Moïse a causé de grandes disputes & exercé bien des plumes, sans que le point en question ait été suffisamment éclairci, il étoit à souhaiter que le procès fût revû par quelque Ecrivain impartial. C'est le titre que se donne celui dont nous annonçons le livre; & comme cet ouvrage est écrit avec beaucoup de clarté, d'ordre & de précision, il pourra certainement servir à mettre tout le monde en état de juger, de quel côté se trouvent la raison & la vérité.

ON y voit d'abord que la grande thèse que Mr. Warburton se propose d'établir, c'est que les Juifs ont été gouvernés par une Providence extraordinaire, ou ce qui revient au même, que les Miracles rapportés dans l'ancien Testament
ont

ont été réellement opérés. Les preuves qu'il en allègue se réduisent aux deux suivantes ; l'une que la Religion & la Société du peuple Juif se sont soutenues sans la révélation d'une autre vie ; & l'autre que Moïse l'instituteur de l'une & de l'autre a omis de les appuyer sur l'espérance d'un état futur. On sent bien que ces raisonnemens portent contre les Déistes , qui rejettent toute Révélation , & qu'il faut les combattre à armes égales. Cependant des Auteurs Orthodoxes se sont élevés contre ces preuves, dans la crainte qu'elles ne fussent plus préjudiciables qu'avantageuses à la Religion. Ce zèle les a fait donner contre deux écueils. Quelques-uns de ces Théologiens sont partis de principes, que les Déistes ne sauroient admettre, ce qui rend leur raisonnement *peu concluant* ; les autres se sont fondés sur des raisons, dont un Chrétien ne peut faire usage, sans s'exposer aux coups de l'Incrédule, ce qui est extrêmement *indiscret*. Pour le prouver notre Auteur

Mois de Décembre 1751. 413
examine les deux argumens de Mr. Warburton, il les pèse & les compare avec les objections de ses Antagonistes. Nous allons le suivre, mais en l'abrégeant le plus qu'il nous sera possible.

Le second argument de Mr. Warburton, par lequel notre Auteur commence, peut être exprimé par le Syllogisme suivant.

Il étoit généralement admis par tous les anciens Législateurs & Politiques, qu'aucune Société ou Religion ne pouvoit être soutenue sans l'espérance d'une autre vie.

Moïse, instruit dans toutes les sciences, qui se rapportent au gouvernement, a négligé de faire usage de cette espérance.

Donc il comptoit sur le secours d'une Providence extraordinaire, pour soutenir son institution.

LES Déistes tombent d'accord, que la Loi de Moïse ne dit rien d'une vie à venir; & ils ne veulent point admettre les miracles qui l'ont appuyée. On leur demande

mande donc quelle peut avoir été la raison de ce Législateur , en négligeant ce grand appui de tout Gouvernement ? Peuvent-ils expliquer cette omission , sans convenir qu'il avoit quelque assurance , que la main Divine y suppléeroit ? Ils prétendent que Moïse ne fit que transporter dans sa Religion les Dogmes de ses maîtres les Egyptiens ; & pourquoi ce Politique consommé oubliet-il la doctrine ; que toutes les Nations Payennes & policées ont regardé comme la base de tous leurs gouvernemens ? Si les Juifs furent imbus des principes des Egyptiens , & par conséquent de celui-ci qui étoit un des principaux , comment les Déistes , qui disent que Moïse accommoda ses ordonnances aux préjugés de sa Nation , le justifieront-ils d'avoir négligé le préjugé , qui pouvoit lui être le plus utile ? Si la Religion des Juifs n'étoit qu'une institution humaine , rien ne devoit leur être inculqué avec plus de soin qu'une opinion de cette nature.

Mois de Décembre 1751. 415
ture. Quel frein plus efficace le Législateur pouvoit-il opposer à la fougue & à l'indocilité de son peuple, que l'attente d'une autre vie, où le crime seroit sévèrement puni, & où l'obéissance à ses loix attireroit les plus glorieuses récompenses?

Ce qui rend sa conduite plus inexplicable c'est qu'il défend de rien ajouter à ses Ecrits, ni par conséquent de suppléer à cette omission essentielle, en y insérant dans la suite le dogme en question. Dans la supposition des Déistes, rien n'est plus bizarre, plus inconsideré, plus contraire à la pratique de tous les autres fondateurs de Secte ou de Religion, que cette conduite d'un homme, qu'ils reconnoissent pour un des plus grands Politiques. Qu'ils répondent donc encore un coup à cette question, comment peut-on justifier en bonne & saine Politique, & sans recourir à une Providence extraordinaire, la conduite de Moïse dans l'établissement d'une Religion

gion nationale, où n'entre point le dogme d'une vie à venir? C'est à cela qu'ils doivent trouver une solution raisonnable, & non répéter sans cesse des objections sur la chute d'Adam, sur le déluge, sur le choix du peuple de Dieu, & sur les miracles faits en sa faveur, objections mille fois réfutées par les Bacon, les Barrow, les Boyle, les Locke, les Newton, &c.

Au défaut des Déistes, des Docteurs Orthodoxes ont entrepris de résoudre ce problème. Ils ont avancé qu'il n'y avoit à cet égard point de différence entre Moïse & les autres Législateurs anciens, ces derniers n'ayant rien dit du Dogme d'une autre vie dans l'établissement de leur *gouvernement civil*. Ils ont soutenu encore que si Moïse n'a point inculqué ce principe dans son *Système de Religion*, c'est parce qu'il étoit le Ministre d'une Alliance *purement temporelle*. Ils ont prétendu enfin, qu'il étoit inutile que le Chef enseignât cette

te

Mois de Décembre 1751. 417
te doctrine dans ses livres, puis-
que le peuple en étoit déjà de-
puis long-tems en possession.

IL est arrivé à cette occasion,
que ces Messieurs se sont contredits les uns les autres, & ont
ainsi donné lieu à leur antagoniste commun de leur reprocher le
peu de consistance de leurs principes. Le Dr. Stebbing soutient
que les peines & les récompenses de la Loi étoient uniquement
temporelles. Le Dr. Rutherford prétend au contraire, qu'elles étoient
& temporelles & éternelles. Ils s'accusent l'un l'autre d'anéantir la Religion Ré-
vélée, ou d'attribuer à la Loi Judaïque des caractères qui la
rendent indigne de Dieu. Cependant non seulement le Dr Sykes s'est déclaré pour le senti-
ment de Mr. Warburton, qui s'accorde à cet égard avec Mr.
Stebbing, mais les plus habiles Théologiens modernes, tels que
Mrs. Jortin, Carlisle, Chapman, & même l'Evêque de Londres
ont tous souscrit à la même thèse.

EXA-

EXAMINONS à présent les solutions que nous venons de rapporter. Il ne paroît pas que la première soit fondée. Moïse fut à la fois fondateur d'un Sytème de Religion ; & auteur d'un corps de Politique. Alléguer l'exemple des Législateurs, qui n'ont point enseigné positivement le dogme d'une rétribution après la mort, c'est ne rien faire du tout. Ils ne donnoient que des Loix civiles ; ils supposoient une Religion ; ils en ordonnoient la pratique. Moïse entremêle sa Religion avec ses Loix ; & pourquoi dans ses institutions Religieuses non plus que dans ses loix politiques ne fait-il aucune mention d'un dogme inculqué par tout fondateur de Religion, & supposé par tout Législateur civil ?

LA seconde solution n'est pas plus heureuse. Dire que Moïse n'étoit que le Ministre d'une Alliance temporelle, & que la révélation de ce dogme étoit réservée à Jesus Christ le Ministre d'une Alliance spirituelle, c'est sup-
po-

Mois de Décembre 1751. 419

poser la réalité & la vérité des Oeconomies Judaïque & Evangelique, ce qui est le point en question, car on dispute contre les Déistes qui rejettent l'une & l'autre. Avancer d'ailleurs que Moïse étoit établi Ministre d'une oeconomie temporelle, c'est lui attribuer une commission de la part de Dieu, & avouer par conséquent qu'on ne peut rendre raison de sa conduite, sans recourir à sa Mission Divine. Or que fait autre chose Mr. Warburton?

ON réfute avec la même force la troisième solution. Les fondateurs des diverses Religions, firent entrer ce dogme dans leurs Systèmes, quoiqu'ils le trouvassent déjà établi; ils avoient même grand soin de l'inculquer, de le conserver, & de le confirmer de tout leur pouvoir. D'où vient que Moïse s'écarte de la méthode des anciens Législateurs qu'on lui donne pour modèles? Obligé de fonder ses loix sur quelque sanction, pouvoit-il en trouver

ver de plus forte que la doctrine d'une autre vie, qu'on suppose avoir été alors communément reçue par la Nation? Les imposteurs ne manquent jamais de profiter des préjugés, qui ont cours parmi le peuple, pour le conduire où ils veulent; & celui qu'on s'efforce de mettre dans la même classe auroit-il seul négligé de faire rien de semblable?

A l'égard du premier argument de Mr. Warburton, qui conclut que les Juifs étoient gouvernés par une Providence particulière, de ce que le Dogme d'une autre vie ne leur étoit point révélé, c'est aux Antagonistes à montrer que la Religion Judaïque contenoit cette doctrine. Mais en parcourant toute l'histoire des Juifs on ne voit point qu'ils aient jamais agi par le motif d'une autre vie, ni que cette considération ait influé sur leurs démarches, ni même qu'ils aient craint ou espéré ou marqué la moindre curiosité à cet égard.

Tou-

Mois de Décembre 1751. 421

Toutes leurs actions se rapportoient à leurs intérêts présens & temporels. C'est en vain qu'on répond qu'il y a des traces de cette créance dans les plus anciennes histoires de ce peuple, & qu'il paroît par quelques exemples qu'ils ont eu la vie à venir en vue dans leur conduite. Ces exemples sont en si petit nombre & si peu évidens, qu'il n'en faut pas davantage, pour donner gain de cause à Mr. Warburton, qui soutient que le défaut d'une Révélation claire, positive & complète d'une autre vie rendoit nécessaire l'intervention d'une Providence particulière. On allègue les paroles de l'Alliance, que Dieu traita avec Abraham, (Gen. XVII. 4.) paroles, qui marquent qu'elle devoit être éternelle. Mais ce n'est que depuis que le *Mystère de la Rédemption* a été manifesté par l'Evangile, qu'on peut reconnoître que cette Rédemption étoit renfermée dans la première Alliance; & il s'agit de faire voir

Tome VI.

T

que

que cette doctrine étoit si clairement révélée du tems de Moïse, que ses contemporains ne pussent en douter; ce qui n'est certainement pas facile. Le raisonnement de Jesus Christ en faveur de la Résurrection future a beaucoup de force en lui-même; mais comment montrera-t-on, que le sens qu'il donne aux paroles de Moïse fût celui qu'y attachoient les anciens Juifs? Leur étonnement après l'avoir entendu semble prouver que cette explication étoit pour eux toute nouvelle. *Recherchez*, dit encore Jesus-Christ (*Jean. V. 39.*), *diligemment les Ecritures*, car vous estimez avoir par elles la vie éternelle, & ce sont elles qui témoignent de moi. Mais ces paroles sont hypothétiques; le Sauveur parle aux Pharisiens, qui prétendoient alors, que la Loi renfermoit la promesse des biens éternels. *Episcopus* avoit déjà remarqué, que son raisonnement n'est fondé que sur l'opinion qu'avoient les Juifs de ce tems-là. *Musculus*, *Maldonat*, & plusieurs autres

Mois de Décembre 1751. 423

tres Commentateurs sont du même sentiment. Il ne sert de rien de dire, que les tems anciens ne permettoient pas que l'état futur fût révélé autrement que sous des emblèmes, des types, & d'une manière obscure & imparfaite. S'il est vrai que cette doctrine devoit être connue dans tous les tems, & qu'elle est nécessaire pour toute Société, pourquoi Moïse ne l'a-t-il pas clairement enseignée dans sa Loi? On ne peut se tirer de cet embarras qu'en avouant avec Mr Warburton, que Dieu avoit promis au Législateur de suppléer à cette omission par une Providence particulière, en attendant que le tems de *mettre en lumière la Vie & l'Immortalité* fût venu. Si les rétributions futures avoient été révélées sous la Loi, il auroit été inutile de les représenter par des types & des figures, qui tendent à couvrir & à dérober à la connoissance les choses qui y sont représentées; & si les Juifs avoient reçu cette doctrine par

424. JOURNAL BRITANNIQUE.

tradition, de leurs ancêtres les Patriarches, pourquoi Moïse s'est-il efforcé de la leur enlever, en l'envelopant sous des voiles & sous des ombres ? Le fameux passage du livre de Job n'est point décisif, si, comme le croient Mrs. Warburton, Law, Costard, Garnet, &c. ce livre ne fut fait qu'à la Captivité de Babylone, & si ce passage ne regarde qu'une délivrance temporelle. Enfin l'on auroit tort d'objecter ici qu'une Religion qui n'enseigne point le dogme d'une autre vie n'est d'aucun secours pour les mourans. Cette difficulté est une suite naturelle de l'infériorité de l'Oeconomie Judaïque par rapport à l'Alliance nouvelle, où la grace & la vérité sont clairement apparues.

Nous terminerions ici cet Extrait, si nous ne croyions faire plaisir à nos Lecteurs, en leur communiquant le précis de deux Lettres de Mrs Middleton & Warburton, que notre Anonyme a placées à la fin de son Ouvrage, & qui lui donnent un nouveau

veau

Mois de Décembre 1751. 425
veau relief. Elles roulent proprement sur Cicéron ; mais Mr. Middleton finit sa Lettre par quelques réflexions sur le système de Mr. Warburton, & il lui propose une objection très ingénieuse. Il débute par lui annoncer une Lettre écrite de Genève, où l'Auteur s'efforce de prouver la Mission Divine de Moïse par la seule institution de l'Année Sabbatique, Lettre qui marque beaucoup de génie, & qui se trouve dans le XXX. volume de la *Bibliothèque Germanique*. La censure de cette Loi lui semble cependant hasardée. Il est de fait, selon la plûpart des Savans que la Loi de l'Année Sabbatique ne fut jamais observée, ce qui renverseroit tous les raisonnemens du savant Anonyme, & prouveroit au contraire, suivant ses propres principes, que Moïse auroit fait une institution, dont l'expérience auroit démenti le succès.
„ Vous vous proposez, dit-il en suite à Mr. Warburton, de faire voir qu'un homme aussi éclairé
T 3 „ que

„ que Moïse n'auroit jamais omis le
 „ dogme d'une autre vie , regardé
 „ comme si nécessaire au gouverne-
 „ nement par tous les autres Législa-
 „ teurs, s'il n'eut été dirigé par Dieu
 „ même, & si les dispensations mi-
 „ raculeuses de la Providence n'eus-
 „ sent suffi, pour inspirer au peuple
 „ du respect pour les Loix Mosaiques,
 „ & pour le contenir dans l'obéissan-
 „ ce. Je le veux ; mais qu'en arri-
 „ va-t-il ? Ce peuple tomba pres-
 „ que continuellement dans l'a-
 „ postasie , . . . & il fut si dé-
 „ goûté du joug de ses cérémon-
 „ nies, qu'il le secoua enfin tout-
 „ à-fait, & se plongea dans tou-
 „ te sorte d'excès, jusqu'à ce
 „ que les Prophètes, pour con-
 „ server chez les Juifs quelque
 „ sentiment de Religion, se mi-
 „ rent à leur prêcher la Morale,
 „ & à leur insinuer la doctrine
 „ d'un état futur. On seroit donc
 „ peut-être tenté de soupçon-
 „ ner, que Moïse avoit mal-à-
 „ propos voulu innover en fait
 „ de Gouvenement, en omettant
 „ une précaution si importante,
 „ pour

Mois de Décembre 1751. 427

„ pour la conservation d'une Religion ". Mr. Warburton répond, qu'il croit n'avoir point à se défier de la methode qu'il emploie, mais qu'elle ne lui paroît point applicable au cas de l'Année Sabbatique. Cette institution peut être justifiée, même dans la supposition que Moïse n'étoit qu'un Législateur humain. Son principal but devoit être de préserver son peuple d'Idolatrie, & de l'entretenir dans la créance d'un seul Dieu. Le Sabbat étant de toutes les cérémonies la plus convenable à ce but, il étoit utile, que celui des jours fût confirmé par un Sabbat d'années, & même ensuite par un Jubilé. Le repos des terres dans les proportions requises étoit d'ailleurs très avantageux pour un pays tel que la Judée, & les sages précautions que prit Moïse obvioient à tous les autres inconvéniens. La plus grande difficulté pourroit être prise, de l'obligation où se trouvoient les Juifs de payer les tributs dans l'Année Sab-

batique, lorsqu'ils tomboient sous l'Empire des Nations étrangères. Mais dans la supposition que Moïse étoit inspiré de Dieu, cet esclavage n'étoit qu'un châtiment de l'Idolatrie des Juifs ; & s'il n'étoit qu'un Législateur ordinaire, il ne devoit point pourvoir à un contre-tems, qu'il ne pouvoit regarder que comme la destruction de sa République. Mr. Warburton examine ensuite l'objection de Mr. Middleton contre son propre Systême. Il lui fait considérer d'abord, qu'ayant à faire uniquement aux Déistes, il raisonne sur un principe qu'ils avouent, c'est que Moïse étoit un Législateur habile, incapable des fautes les plus lourdes & les plus impardonnables. Il convient ensuite que les Juifs ont perpétuellement apostasié ; mais pour en conclurre ce que veut Mr. Middleton, il faudroit prouver qu'ils avoient pour but dans leur adhérence aux superstitions idolâtres, d'y puiser la *connoissance d'une autre vie*, ce qui n'étoit point, puis-

Mois de Décembre 1751. 429

puisque leur défection venoit d'icelle, de leur *dégoût des cérémonies accablantes de la Loi*. Si l'omission de ce dogme avoit été la cause de leur revolte, de deux choses l'une, ou devenus vicieux & déréglés ils seroient tombés dans une Irreligion totale, ou dans la vue de conserver leur innocence, ils auroient emprunté de leurs voisins le dogme en question & n'en auroient pris que cela. „ Je ne „ dis point ceci au hasard, ajoute notre Savant; car, quoique „ dans l'époque en question, le „ peuple Juif ne fût ni vertueux, ni soumis à une dispensation ordinaire de la Providence, il y eut un tems où „ ces deux circonstances se rencontrèrent, & où ce peuple „ fit en effet ce que je suppose. „ Il prit des Payens le Dogme „ d'un *Etat futur*, & il n'en prit que cela. Ainsi, quelle que fut „ la cause de ses fréquentes Apostasies, elles ne vinrent point „ de l'omission de ce dogme,

T 5

„ n'y

„ n'y ayant aucune liaison entre
 „ cette cause & cet effet”. Le
 grand dégoût qu'on suppose aux
 Juifs pour leurs cérémonies n'est
 point confirmé par leur histoire.
 C'est la Morale, non le culte cé-
 rémoniel qu'ils négligeoient, &
 les Prophètes, sans doute par u-
 ne direction de Dieu, insistent de
 plus en plus sur les devoirs, &
 sur le peu d'efficace des Sacrifi-
 ces Lévitiques. Au reste leur *in-*
sinuation d'un état futur est si ob-
 scure & si imparfaite, que les
 Docteurs Juifs postérieurs, qui
 introduisirent ce Dogme dans
 leur Religion, n'en firent hon-
 neur qu'à la Tradition, & cela
 dans un tems, où Dieu avoit re-
 riré sa *Providence extraordinaire* du
 milieu d'eux. Si donc les Pro-
 phètes eussent eu le dessein qu'on
 leur suppose de suppléer à l'o-
 mission de Moïse, ils n'auroient
 pas *insinué*, ils auroient expliqué
clairement, & *formellement* le Do-
 gme en question; mais n'ayant
 ordre que d'*insinuer* le *Redempteur*
 fu-

Mois de Décembre 1751. 431
futur, ils ne devoient aussi qu'in-
finuer la Rédemption elle-même.

I. D. C.

A R T I C L E III.

An Essay on the contents and vir-
tues of *Dunse Spaw*, in a Let-
ter to Mylord * * *. By
FRANCIS HOME M. D.

C'est-à-dire

Essai sur l'Analyse & sur les vertus
des Eaux de Dunse, dans une
*Lettre à Mylord * * *. Par*
FRANÇOIS HOME Docteur en Mé-
decine. A Edimbourg, de
l'Imprimerie de R. Fleming,
pour A. Kincaid & A. Do-
naldson 1751. In 8. pag. 216.
Prix 3. sh.

„ JE vous envoie, Mylord, l'E-
crit suivant. . . . Vous m'a-
T 6 „ vez

„ vez fait l'honneur de me de-
 „ mander mon sentiment au su-
 „ jet des Eaux de *Dunse* (a). J'ai
 „ promis de vous obéir. Il n'eut
 „ tenu qu'à moi de paroître le
 „ faire, en composant dans ma
 „ tête quelque mélange d'acier,
 „ de soufre, & de sel. Mon hy-
 „ pothèse auroit sans doute ren-
 „ du raison de tous les phéno-
 „ mènes; du moins prompt à me
 „ le persuader, aurois-je le pre-
 „ mier encensé à mon idole. Mais
 „ vous, Mylord, vous ne vous
 „ seriez pas si facilement rendu.
 „ Vous m'auriez demandé des
 „ preuves, des expériences; &
 „ demêlant les règles, que la Na-
 „ ture impose à ceux, qui en
 „ veulent pénétrer les secrets,
 „ vous eussiez montré que le bon
 „ sens & l'esprit Philosophique
 „ sont inséparablement unis”.
 Telles sont les premières phrases
 de

(a) Petit Village en Ecosse, peu
 éloigné de Berwick.

Mois de Décembre 1751. 433
de mon Auteur. Elles préviennent en sa faveur, & la suite répond en général au début.

DES deux méthodes, qu'on peut suivre dans les Recherches Physiques, Mr. Home préfère, & avec raison, celle de l'*Analyse*, qui remontant des effets aux causes ne se permet aucun écart, jusqu'à ce qu'arrivée au sommet, elle en redescende par la *Synthèse*, & applique les principes découverts aux Phénomènes apperçus. Le témoignage des sens l'emporte sur le raisonnement & doit toujours le précéder. Il est naturel, il est permis de faire ensuite un prudent usage de la faculté de raisonner. S'en défier toujours, ce seroit se condamner à ne poser que des fondemens, sans jamais élever d'édifice.

LES règles sensées, mais peu neuves, qu'on vient de voir, sont surtout nécessaires dans l'examen des Eaux Minérales; & ce qui en confirme l'utilité c'est l'exemple des Physiciens, qui ont tra-

vailé sur ce sujet. Du Clos ouvre cette carrière en France. Il y marche d'un pas ferme, & son recueil renferme des faits d'autant plus curieux qu'ils eurent l'Académie des Sciences pour témoin (b). Mais ses expériences sont peu nombreuses & trop générales. Elles furent faites à Paris & non aux diverses Sources. Enfin il se trouve dans son livre quelques erreurs de Chimie.

BLONDEL donne de bonnes règles à ceux, qui veulent prendre les Eaux ou les Bains d'Aix, mais en général il se montre meilleur Médecin que Chimiste. Bresmal n'est ni l'un ni l'autre. En revanche la *Connoissance des Eaux d'Aix*

(b) Ce Traité de Mr. Du Clos se trouve dans les anciens Mémoires de l'Académie des Sciences Tom. IV. Si Mr. Home avoit consulté les nouveaux, il y auroit trouvé les noms de Chomel, de Geoffroy, de Boul-duc, &c. dignes de figurer parmi ceux des Auteurs dont il parle.

Mois de Décembre 1751. 435
d'Aix & de Spa, quoiqu'écrite
sans plan, découvre dans l'Au-
teur beaucoup de génie, d'exac-
titude, & de justesse. L'obscur
Lister n'est guère plus heureux
dans ses raisonnemens que dans
ses observations; & tout ce qu'on
peut tirer de Guidot, c'est l'hi-
stoire de quelques cures. Les
courts Mémoires de Boyle sur les
Eaux Minérales offrent de gran-
des vues; c'est dommage que plu-
sieurs d'entr'elles ne puissent ja-
mais être remplies. En général
de tous les Auteurs avant Hoff-
man, on peut dire ce qu'Hora-
ce dit de certains Poètes:

Infelix operis summa, quia pone-
re totum
Nesciet.

C'est ce tout, que l'illustre Mé-
decin Allemand a eu en vue
dans ses Ecrits sur les Eaux de sa
Patrie. Mais il n'a donné que
les premiers traits de la métho-
de, & c'étoit au Dr. Shaw qu'é-
toit réservé l'honneur de la sui-
vre

vre avec exactitude. Quelques observations de plus sur les effets des Eaux de Scarborough , & il ne nous laissoit rien à désirer.

J'AI copié ces décisions de mon Auteur, sans m'en rendre le garant. Je le suis encore moins qu'il ait lui-même partout fidèlement suivi ses principes. Son Ecrit me paroît cependant méthodique, & il s'y trouve plusieurs observations heureuses, & si je ne me trompe nouvelles. L'examen Physique, Chimique, & Médicinal des Eaux de Dunse, voilà la division de ce livre. La première partie contient d'abord une Introduction, & ensuite l'examen des Eaux sous quatre points de vue différens, savoir dans la Source, fraîchement tirées, privées de leurs esprits, & enfin corrompues. L'Analyse Chimique occupe la première section de la seconde partie. Cette Analyse découvre dans les Eaux de Dunse, de l'air, de l'eau, des sels, de la terre, & des esprits;

Mois de Décembre 1751. 437
prits ; principes , dont chacun
est ensuite examiné dans une Sec-
tion séparée. La comparaison de
quelques autres Sources avec cel-
le-ci termine cette partie. En-
fin dans la troisième on rapporte
les effets de ces eaux sur les gens
sains & sur les malades , & l'on
finit par des directions utiles pour
ceux qui veulent les prendre. En
supposant que peu de mes Lec-
teurs seront de ce nombre , je
renvoie ceux qui pourroient sou-
haiter des détails au livre même,
& je n'en extrairai que ce qui
m'y paroît de plus propre à con-
tribuer aux progrès de la Physi-
que.

C'EST selon notre Auteur un
préjugé que de donner sans ex-
ception la préférence à l'eau la
plus légère. Celle de la neige
fondue est en même tems la plus
mal-saine (c) ; & les Eaux Mine-
rales

(c) Rien de plus douteux que cet-
te assertion. Boerhaave regarde l'eau
de

438 JOURNAL BRITANNIQUE.

rales seroient constamment plus pèsantes que l'eau commune, si l'air qu'elles contiennent ne les rendoit plus légères. Mais il est du moins douteux qu'il ajoute rien à leurs vertus.

ON a peut-être abandonné à tort l'opinion ancienne, qui attribue au feu central la chaleur de certaines eaux. Ni les flammes des Volcans, ni le mouvement

de neige comme la plus pure de toutes, (*Chem. vol. 1. p. 601.*) & le goitre des habitans des Alpes est moins l'effet des eaux de neige comme telles, que des parties minérales dont elles se chargent dans leur passage au travers des montagnes. Ceux qui vont à la pêche de la Baleine en Groenlande n'ont pendant plusieurs mois que de l'eau de neige à boire, sans cependant avoir de goitre, & ce mal est fort commun parmi les femmes de la Province de Derby, où l'on ne boit point de pareille eau. Voy. HILL *Hist. of the Mar. Med. p. 313. 314.*

Mois de Décembre 1751. 439
ment ou la corruption des eaux
sous terre, ni le mélange ou d'u-
ne terre calcaire ou de l'acier &
du soufre, ni les fermentations de
sels opposés, &c. ne rendent
mieux raison de ce phénomène.
Il est certain que la Terre a dans
son sein une chaleur indépendan-
te & de l'action du Soleil, &
des matières qui composent ses
couches. Le degré du chaud
croit avec la profondeur, & sur-
passe souvent dans les Mines ce-
lui de l'Atmosphère. Les phra-
ses suivantes me paroissent fort
obscurcs. (d) *Je ne détermine point*
si cette chaleur (des couches ter-
restres) naît ou d'une attrition des
parties centrales, ou de quelque autre
cause. Mais c'est évidemment une
cha-

(d) *Whether this is owing to any at-*
trition about the central parts, or to some
other cause, I shall not pretend to deter-
mine. But it seems, evidently, to be a
heat without a flame, and of the nature
of that, which is formed by the attrition
of hard bodies. p. 27.

440 JOURNAL BRITANNIQUE.
chaleur sans flamme, & de la nature de celle que cause le frottement. Je n'entens rien, je l'avoue, à l'attrition centrale, encore moins à la différence des chaleurs que cause le frottement ou qu'entretient la flamme, & les étincèles des cailloux montrent que l'un n'est point incompatible avec l'autre.

CE n'est point cependant au feu central, que notre Auteur attribue la petite différence de quatre ou cinq degrés, qui se trouve entre la température des eaux de Dunse & celle de l'eau commune. Les expériences qu'il a faites sur des solutions simples de limaille dans de l'eau l'ont convaincu que le mélange acquiert en même tems de la chaleur.

UN Physicien d'Edimbourg (e) a imaginé une manière très ingénieuse de comparer les Eaux
Cha-

(e) Mr. MONRO *Med. Essays.* vol. III. art. 7.

Mois de Décembre 1751. 441
Chalybées entr'elles. Il dissout
une certaine quantité de sel de
Mars dans de l'eau, & observe
combien il faut d'infusion de gal-
les, pour communiquer à ce mé-
lange la teinture qu'elle donne à
quelque eau minérale. En sui-
vant cette idée, Mr. Home fixe
à $\frac{1}{10}$ de grain de sel de Mars la
quantité qu'il faut fondre dans
quatre onces d'eau commune,
pour lui donner la force des eaux
de Dunse. Ce n'est pas que cet-
te solution représente exacte-
ment notre eau minérale. Il n'y
a d'autre conformité, si ce n'est
que l'une & l'autre contiennent
du fer. Notre Auteur rejette l'o-
pinion de ceux, qui ont attri-
bué à un sel vitriolique le succès
de l'expérience des galls, qui
selon eux attirent l'acide de
ce sel, & laissent flotter dans
l'eau la partie métallique. On
peut faire de l'ancre sans vitriol,
en broyant de la limaille avec
l'infusion des galls. Le Vitriol
de Mars n'est point non plus la
base des eaux ferrugineuses. Ja-
mais,

mais, malgré le nom d'*Acidules*, qu'elles portent, on n'en a pû tirer aucun acide. L'extrême facilité, avec laquelle la qualité Martiale se dissipe, offre une nouvelle source de preuves contre l'opinion commune; & ici les Eaux de Dunse se distinguent de la plupart des autres eaux minérales. En vingt minutes elles perdent en partie leur vertu d'être colorées par les galles; il ne leur en reste aucune après deux heures & demi, ou lorsque dans les bouteilles les mieux bouchées on les transporte à cinq milles de la Source. Il y a cependant moyen de la leur en faire conserver un peu plus long-tems, si l'on renverse les bouteilles, parceque les parties volatiles traversent avec moins de facilité les pores du verre que ceux du bouchon. Une autre particularité remarquable de ces Eaux, c'est que si on les laisse se corrompre, (genre d'expérience que notre Auteur a tenté le premier,) elles recouvrent au bout de six semaines, quoi-

Mois de Décembre 1751. 443

quoique plus foiblement, leur goût martial & leur effet sur les galles. La manière dont Mr. Home explique cette expérience, & les conclusions qu'il en tire sont très ingénieuses. Le mouvement intérieur des parties de l'eau, dit-il, les agite avec force; il les subtilise, & les dispose à devenir volatiles & à s'envoler dans l'air. La partie fixe du fer, qu'on retire naturellement de cette Eau, s'atténue par cette action; elle se réduit en petites particules, & acquiert une nature volatile. Ce qui confirme ce raisonnement, c'est que l'odeur, le goût, la faculté de se teindre par le moyen des galles ne tardent pas à se dissiper de nouveau, & que d'ailleurs en calcinant le sédiment, l'aimant n'en attire plus de fer. Cette opération prouve deux choses; l'une, que l'eau se charge de fer sans le secours d'aucun acide, l'autre que les particules métalliques les plus fixes peuvent devenir volatiles. Notre Physicien a sù à ces deux égards imiter la Nature. Il a mis en infusion, pendant deux jours, cinq

444 JOURNAL BRITANNIQUE.

cinq grains de limaille dans une once d'eau distillée. Les galls ont donné une couleur foncée à cette solution. Elle a d'ailleurs manifesté les mêmes phénomènes que l'eau minérale. Elle s'est couverte d'une pellicule, a déposé de l'ocre, & a perdu en peu d'heures toutes ses qualités.

LA volatilité du principe métallique paroît ce semble évidemment dans l'expérience suivante. Douze onces d'Eau de Dunse furent mises dans une bouteille bouchée & scellée avec soin. Après l'avoir pesée de la manière la plus exacte, on la laissa tranquille pendant douze heures, au bout desquelles la bouteille se trouva de dix grains plus légère, & l'eau parut tout-à-fait privée de sa vertu.

L'EXPLICATION que le Dr. Friend (f) a donnée de la volatilité est plus ingénieuse que satisfaisante.

(f) *Phil. Chemic. De Sublim.*

Mois de Décembre 1751. 445
tisfaisante. Mr. Home ne con-
çoit pas que l'augmentation des
surfaces d'un corps puisse jamais
lui donner la faculté de monter
dans l'air. Il croit plutôt qu'il
y a dans ce merveilleux fluide
quelque vertu attractive, ou quel-
que autre puissance, qui élève
les vapeurs. Mr. Boyle avoit in-
sinué la même chose (g), & c'est
aussi là l'idée du Dr. Desagu-
liers (h).

Voici donc, si je ne me trom-
pe quelle est la Théorie de no-
tre Auteur sur son Eau minéra-
le. Le fer dont elle est chargée
y est dans un état de demi-vola-
tilité. Les parties les plus fines
montent d'elles-mêmes, & se dé-
gageant de l'eau en sortent en ma-
nière de vapeurs. Quelques-unes
de

(g) *Of the mech. origin and production
of volatility.*

(h) *A Course of Experim. Philo-
soph. Vol. 2. p. 306. & Phil. Trans.
Nº 407. Art. III.*

Tome VI.

V

de ces particules arrivées à la surface y demeurent quelque tems, & y forment une écume ou une pellicule. Mr. Home en a fait l'analyse & il y a trouvé du vrai fer. Ces particules se multiplient peu-à-peu; elles s'attirent, se joignent, se dégagent de l'air qui les faisoit furnager, & retombent enfin sur les parties plus grossières, qui privées des volatiles n'avoient pû long-tems se soutenir dans l'eau. Le mélange des unes & des autres forme le sédiment, qu'on trouve au fond du vase. La corruption des parties hétérogènes de l'eau devient ensuite le principe d'une nouvelle volatilité. Elle produit dans le fluide un mouvement intérieur, qui subtilise la masse métallique, la rend dissoluble dans la liqueur, & la dispose enfin ou à s'exhaler dans l'air, ou à retomber au fond du vase.

QUELQUES Physiciens ont confondu cet Esprit volatil avec l'air même, que toute eau contient & que renferment en grande abon-

Mois de Décembre 1751. 447

bondance plusieurs Eaux minérales peu pourvues d'ailleurs de principes volatils. Celles de Dunse pleines de ces particules spiritueuses ne contiennent que peu d'air. C'est ce que notre Auteur a vérifié, en répétant les expériences de Mr. Hales (i), & en y en ajoutant d'autres qu'il a lui-même imaginées.

LA digression sur les Marnes, à l'occasion de celle que contiennent les Eaux de Dunse, est fort intéressante. L'usage de ces terres pour le labourage a engagé Mr. Home à en examiner avec soin trois différentes espèces, qu'il appelle Marne de glaise, Marne d'ardoise, & Marne de coquillages. Il les a comparées entr'elles, & a trouvé que la troisième étoit la meilleure. Ses expériences l'ont convaincu qu'elles absorbent l'humidité, s'enflent, & divisent ainsi les terres
trop

(i) Dans sa *Statique* Vol. I. Ch. VI.

trop dures. Mais cet effet, que Mr. Home appelle mécanique, n'est pas le seul qu'il a découvert en elles. C'est par leur sel alkalin, qu'elles sont sur-tout utiles. Elles attirent l'acide nuisible de la terre & de l'air, & produisent un sel nitreux le plus propre de tous à la végétation.

O U T R E les principes qu'on vient de voir, les Eaux de Dunse contiennent encore, mais en petite quantité, une partie saline, qui se dispose en forme de cercle autour de la terre du sédiment. Ce sel est de l'espèce qu'on trouve le plus universellement & dans la terre & dans la mer.

LA comparaison que notre Auteur a faite de l'Eau de Dunse avec celles de plusieurs autres Sources l'ont convaincu, qu'il n'y en a point, dont elle approche davantage que celle de Provins décrite par Mr. Du Clos, & celle de Lauchstad, dont Hoffman a donné l'analyse.

EN voilà assez pour faire con-
noître

Mois de Décembre 1751. 449
noître ce petit Ouvrage, qui outre les traits de génie & les marques d'exactitude & de savoir qu'il renferme, est encore écrit avec des graces, dont à la rigueur la Physique peut se passer, mais qui lui concilient des suffrages. L'Auteur hasarde quelquefois des conjectures; mais il ne le fait guère sans y être autorisé par des raisons spécieuses. Il fait douter; il voit les bornes de nos connoissances, il les fixe quelquefois, & dit du desir de connoître ce qu'Horace dit de celui d'amasser,

*Multa petentibus
Multa defunt.*

ARTICLE IV.

The Philosophical Principles,
&c. &c.

C'est-à-dire

LES PRINCIPES PHILOSOPHIQUES
DE LA RELIGION NATURELLE

450 JOURNAL BRITANNIQUE.

ET RÉVÉLÉE, *Expliqués dans un ordre Géométrique*, par Mr. le Chevalier Ramfay, *Auteur des Voyages de Cyrus*, 2 vol. in 4°. à Glasgou de l'Imprimerie de R. Foulis, & se vend à Londres chez tous les Libraires. Tom. I. pag. 540. T. II. 462.

DE toutes les Sciences, la plus noble, la plus intéressante est celle, qui a pour objet, & l'Etre Suprême Créateur de toutes choses, & la Sagesse de sa conduite envers celles de ses créatures, qu'il a formées immortelles & raisonnables. Aussi vaste dans son étendue, qu'intéressante dans son objet, cette Science inépuisable part d'un principe très simple, s'élève d'un degré à un autre, s'étend enfin à tous les Etres, & les rassemble dans sa sphère. L'Entendement Humain, borné comme il l'est ici-bas, ne sauroit parvenir à se faire une idée juste, & complète d'un sujet aussi immense. Il peut cependant,

Mois de Décembre 1751. 451
dant , au moyen de quelques principes sur, y faire toujours de nouvelles decouvertes. Le grand nombre d'excellens Traités, que nous avons sur cette matière, ne doit donc point décourager les efforts ultérieurs qu'on pourroit faire pour répandre de nouvelles lumières sur un sujet, qui , à mesure qu'on le développe , devient de plus en plus intéressant.

MAIS le succès des recherches qu'on peut faire là-dessus , dépend, en grande partie , de la manière dont on s'y prend. L'esprit de l'homme naturellement actif veut tout voir, tout approfondir : la marche lente & circospecte de la timide raison le gêne, l'arrête, & ne pouvant demeurer dans l'ignorance il se livre aux conjectures hardies de l'imagination qui le jettent dans l'erreur.

DONC pour réussir dans la recherche de la vérité, il faut commencer par bien connoître les bornes de notre entendement, & par

bien sentir avec quelle facilité, nos préjugés, nos passions, & notre imagination nous en imposent.

CEUX qui prendront la peine de lire avec attention les extraits, que nous nous proposons de donner de l'Ouvrage de Mr. Ramsay, verront combien ces réflexions y conviennent. Nous les avons placées ici, parcequ'elles nous ont paru propres à faire comprendre, comment ce grand génie, quoiqu'animé du zèle le plus vif & le plus pur pour la vérité, a pû lui associer des paradoxes frappans, & prendre souvent l'ombre pour le corps.

LE nom de l'Auteur excitera sans doute l'attention & la curiosité du Public, à qui il s'est fait avantageusement connoître par *les Voyages de Cyrus*, Ouvrage dans le quel on trouve quelques idées singulières sur la Mythologie des Anciens. On les verra développées & réduites en Système dans la seconde partie du Livre, qui fait le sujet de cet Article. L'illustre Auteur de *Telemaque*

Mois de Décembre 1751. 453

Remarque honora Mr. Ramsay de son amitié & de sa confiance; avantage précieux, dont le Chevalier fut redevable à son beau génie, & à son caractère aimable. Ce caractère on le retrouve dans ses ouvrages. On y reconnoît un Esprit très Métaphysique, une imagination fertile, un Coeur excellent. Il est vrai que l'imagination l'égare quelques-fois; sa doctrine sur le rétablissement final de toutes choses en est une preuve: Mais son erreur même paroît naître (si la chose est possible) de son amour pour l'ordre & pour l'humanité. Il raisonne souvent avec beaucoup de force, & lorsqu'au défaut de preuves solides, il n'emploie que de simples conjectures, flateuses en elles mêmes, présentées de la manière la plus spécieuse, il se rend aimable jusque dans ses écarts.

L'OUVRAGE que nous annonçons, très important par la dignité de son sujet, l'est encore par les détails qu'il contient sur

l'existence & les perfections de Dieu ; sur la nature & la destination de l'homme. Non content de nous faire sentir en général, la sagesse & la bonté de Dieu, dans le gouvernement de l'Univers, l'Auteur, comme s'il eût été admis dans le Conseil du Très Haut, il nous en explique le vaste plan à son aise, il l'embrasse en entier, il en examine en détail chaque partie avec une hardiesse qui a peu d'exemples. On pourroit penser néanmoins que Mr. Ramfay, suivant, d'un côté, dans ses démonstrations la Méthode des Géomètres, & faisant profession de l'autre de se laisser diriger par les décisions de l'Evangile, ne se permettroit aucun raisonnement peu concluant, & moins encore quelque hypothèse chimérique. Mais il est, ce semble, certains génies, qui ont un pouvoir enchanteur ; sur les guides les plus sages, ils les conduisent, ils les égarent, dans le tems même qu'ils devroient être soumis à leur direction.

Mois de Décembre 1751. 455
rection. Ceux qui se donneront la peine de parcourir l'Ouvrage de notre Auteur, pourront juger s'il est dans ce cas, & si quelques-fois une imagination riche & féconde ne donne point à la simple probabilité, un poids, une autorité, qui n'appartiennent qu'à l'évidence.

Ce que nous avons dit jusques ici, ne nous empêche pas de rendre justice au mérite du livre de Mr. Ramsay. On y trouve plusieurs grandes & importantes vérités appuyées sur les plus solides fondemens. Tout l'ouvrage est divisé en deux parties. La première est destinée à faire voir, que les principes de la Religion Naturelle sont de la dernière évidence, & que les dogmes essentiels de la Révélation sont parfaitement conformes à la Raison. La 2de partie est employée à prouver qu'on trouve des vestiges des principaux Dogmes du Christianisme, dans les monumens, les écrits, & la Mythologie de tous les Peuples, de

V 6

tous

tous les siècles, de toutes les Religions; & que ces Vestiges sont des restes de la Religion primitive & universelle du genre humain, que la tradition des premiers hommes transmet aux Patriarches qui vécurent après le deluge, des quels elle passa à leur postérité qui se répandit par toute la terre & la peupla. Dans tout le cours de cet Ouvrage l'Auteur prend à tâche de montrer que, comme les Mythologistes du Paganisme corrompirent peu-à-peu cette Religion que la tradition des Patriarches avoit conservée; de même les Rabins, & après eux les Théologiens Scholastiques ont défiguré la Religion Révélée par les opinions absurdes, les erreurs populaires & les fictions creuses qu'ils y ont ajoutées. Son dessein est donc de separer le pur de l'impur, & par-là même de dissiper tous les préjugés, qui exposent le Christianisme aux raileries & au mépris des *petits Philosophes*. Le dessein de cette seconde

Mois de Décembre 1751. 457
conde partie paroîtra sans doute
insensé & chimérique à ceux qui
n'ont qu'une connoissance super-
ficielle de l'Antiquité. On trou-
vera cependant cette idée, tou-
te singulière qu'elle paroît, fon-
dée sur les autorités les plus in-
contestables. La matière est in-
téressante & curieuse, comme
on le verra par ce que nous en
rapporterons dans la suite.

POUR revenir maintenant à la
première partie, elle est divisée
en six Livres. Dans les deux
premiers on considère Dieu en
lui même, & relativement à la
Creation. Le troisième traite des
propriétés, & des différences
des *Etres finis*. Dans les trois der-
niers on examine l'homme dans
son état d'innocence, dans sa chû-
te, & dans son rétablissement.
Cette division renferme les par-
ties essentielles de la Philosophie,
tant *Physique* que *Morale*, de la
Theologie tant *Naturelle* que *Ré-
vélée*. Il est nécessaire d'avertir
ici, que dans cette première par-
tie, on ne considère les princi-

pes de la Religion Naturelle & Révélée, qu'autant qu'ils sont conformes à la Raïson , bien qu'elle n'eût pas toujours pû les découvrir. Si donc on y trouve quelque chose qui paroisse contradictoire à l'Ecriture Sainte, il faut suspendre son jugement, jusqu'à ce qu'on ait lû la seconde partie, dans laquelle l'Auteur promet de lever ces contradictions apparentes.

Nous avons déjà dit que Mr. Ramsay raisonne dans le premier volume de cet Ouvrage suivant la méthode des Géomètres; chaque démonstration est renfermée dans un Syllogisme, dont les *prémises* sont ou un *axiome*, ou une proposition déjà démontrée, ou un corollaire qu'on en a déduit. On a joint à la plus-part des démonstrations des *Scholies* pour expliquer les principes qui ont été prouvés; ou pour répondre aux objections qu'on y pourroit faire. Toutes les propositions, tous les *corollaires* de cet *Essay* se tirent de l'idée simple

Mois de Décembre 1751. 459
ple de l'Etre existant par lui-même, comme le Germe, qui renferme l'arbre encore invisible avec toutes ses branches, ses fleurs, & ses fruits. Chaque démonstration est précédée par des définitions, des divisions, des axiomes, des demandes, qui doivent servir comme de fondement à l'édifice que l'Auteur se propose d'élever. Ces fondemens ne sauroient être trop solides, si le poids de l'édifice est proportionné à son étendue, & à sa circonférence. La plus-part des définitions sont justes; quelques-unes cependant manquent par un endroit-essentiel, c'est qu'elles ne sont pas plus claires que les choses définies. Par exemple, l'Auteur définit l'Etre existant par lui-même, en disant, que c'est celui, qui a en soi une réalité, qui rend son existence nécessaire, & sa non-existence impossible. Cela est obscur; la véritable idée de l'existence nécessaire se tire de l'indépendance. Car si un Etre existe indépendamment de toute cause,

se,

le, on ne sauroit supposer, qu'il puisse ne pas exister. D'ailleurs quand on n'a que des idées *negatives* d'une chose, n'est-il point téméraire d'en vouloir donner une définition qui prétend déterminer précisément ce qu'elle est?

CETTE première partie de l'Ouvrage de notre Auteur n'est pas susceptible d'un extrait méthodique & suivi. On ne sauroit abrèger des raisonnemens Géométriques; tout ce que nous pouvons faire, c'est d'indiquer les matières les plus intéressantes, que l'on se propose d'éclaircir dans cet essai. Nous en dirons cependant assez, si non pour satisfaire pleinement la curiosité de nos Lecteurs, du moins pour les engager à recourir à la source même dans laquelle nous avons puisé ce que nous leur présentons.

P A R M I les *Axiomes* de notre Auteur, il y en a quelques-uns qui ne méritent pas ce nom; car ils ont besoin, ou d'explication, ou de preuve, ce qui est incom-

pa-

Mois de Décembre 1751. 461
patible avec la nature de l'*Axiome*, qui doit être une proposition évidente par elle-même. Il est étonnant que Mr. Ramsay ne se soit point aperçu de ce défaut, lui, qui le découvre si bien dans les prétendus Axiomes de Spinoza; il en démêle les sophismes & les fausses subtilités avec autant de pénétration que de jugement, & les renverse par des raisonnemens toujours convaincans & victorieux.

LES Demandes de l'Auteur sont claires & justes; voici le premier de ces *postulata*. Toutes les fois que nous voyons clairement, nous sommes dans la nécessité d'affirmer; nous pouvons douter quand nous ne voyons pas: mais nous ne sommes pas en droit de nier par cela seul, que nous ne comprenons pas. En expliquant cette Maxime il attaque le Scepticisme sous toutes ses formes, il le poursuit & le force dans tous ses retranchemens. On declame souvent & contre les Systèmes, & contre la Métaphysique: on soutient quelques-fois, qu'ex-

qu'excepté les vérités Géométriques il n'est rien que l'entendement humain puisse absolument démontrer.

NOTRE Auteur oppose, avec raison, à ceux qui sont dans ces sentimens, que la vraie Métaphysique, n'est pas celle qui ne consiste qu'en vaines subtilités, en frivoles distinctions, & en termes barbares : mais celle, qui remonte aux premiers principes; qui de là descend aux conséquences, donne à chaque vérité la place qui lui est due ; qui des idées simples passe aux composées, avec ordre, clarté, & précision. Je remarque ensuite qu'un *Système* n'est autre chose, qu'une chaîne de vérités bien liées ensemble de quelque nature qu'elles soient, *Physiques*, *Métaphysiques*, *Mathématiques*, ou *Morales* ; & que ceux qui condamnent les *Systèmes* sont pour l'ordinaire des esprits légers & foibles, qui s'arrêtent à la surface de la vérité, sans en oser sonder les profondeurs.

DANS

Mois de Décembre 1751. 463

DANS un autre *postulatum* Mr. Ramsay établit la nature & les degrés de l'Evidence. Il en distingue trois espèces, la *Démonstration*; la *Preuve*; la *Probabilité*. La première n'appartient selon lui qu'aux vérités éternelles & immuables. Elle n'a lieu que quand le contraire de ce qu'on démontre est impossible dans tous les tems, & à tous égards, & elle ne fait proprement que développer ce qui étoit contenu dans l'idée primitive des choses.

QUAND nous avons toutes les raisons de croire, sans qu'il nous en reste aucune de douter : & quand d'une supposition contraire suivent des absurdités manifestes, (quoiqu'absolument parlant, la chose pût être autrement, & n'ait qu'une existence contingente); nous avons l'espèce d'Evidence, qu'on nomme *Preuve*.

LA *Probabilité* ne peut pas être employée à démontrer des *principes*; Mais elle sert à répondre aux objections, à faire voir comment une chose est, lorsqu'on

a déjà prouvé qu'elle doit exister.

Je suit de là qu'on ne doit point exiger de *Démonstration* dans les choses qui sont *Contingentes* de leur nature ; il suffit qu'elles soyent établies sur de bonnes *preuves* ; quelques-fois même il faut se contenter de la *probabilité*. Mais ce n'est pas assez de donner des preuves lorsque la démonstration est possible, & nécessaire. Il n'est pas permis non plus de faire usage de la *Probabilité* pour prouver des principes. Il est certain que la force & la justesse d'esprit consistent principalement à distinguer ces trois sortes d'Evidence, & à les appliquer à propos sans les confondre, & sans employer l'une pour l'autre. C'est là cependant le défaut sensible des raisonnemens de Bayle & des Sceptiques Modernes.

NOTRE Auteur commence ses Démonstrations par cette proposition: *Il faut qu'il y ait eu de toute éternité un Etre existant par lui même.* C'est ce qu'il conclut des
deux

Mois de Décembre 1751. 465
deux prémisses suivantes, qu'il a
mises au nombre de ses axiomes.
1. *Le Rien ou la Négation de toutes*
propriétés, & réalités ne peut pas é-
tre une cause; 2. la Réalité dans un
certain degré est la seule raison de l'é-
existence nécessaire. donc &c. On
trouvera sans doute ceci obscur,
& nous n'osons pas nous promet-
tre de l'éclaircir : si un *axiome*
doit être évident par lui-même,
peut-on donner ce nom à la secon-
de prémisse de notre Auteur ?
nous avouons, que loin d'y trou-
ver un degré de clarté, elle nous
paroît incompréhensible; Car si
par *Réalité*, Mr. Ramsay entend
l'Etre en général & dans son idée
abstraite (comme sa première dé-
finition pourroit faire penser) sa
proposition est absurde, elle re-
vient à celle-ci; l'existence dans
un certain degré est la seule Raison
de l'existence nécessaire, proposition
qui paroît vuide de sens, ou du
moins très difficile à comprendre.
Mais si par *Réalité* il entend la
perfection dont le plus haut dé-
gré soit la raison de l'existence
né-

nécessaire, son raisonnement fait un cercle vicieux, puisque le seul argument par lequel nous puissions prouver que Dieu est infiniment parfait, c'est qu'existant nécessairement & par lui-même, il ne peut avoir été borné par aucune cause antécédente; loin de déduire l'existence nécessaire de la souveraine perfection, nous devons au contraire conclurre de celle-là à celle-ci: En un mot cette proposition rend, tout au moins, très défectueuse, par son obscurité, la démonstration que l'on en vouloit former. Cela est d'autant plus surprenant, que dans le *Scholie* destiné à éclaircir cette démonstration, l'Auteur manie très bien l'argument que l'on tire de l'existence actuelle des êtres finis, pour prouver que Dieu existe nécessairement: qu'il y fait très bien voir l'absurdité d'une succession infinie d'effets, sujets au changement, contingents, & dépendants, sans une cause nécessaire indépendante, & qui existe par soi-même.

Plus

Mois de Décembre 1751. 467

Plus un être a de Réalité (dit notre Auteur dans sa seconde démonstration) plus aussi il y a de Raison pour qu'il existe nécessairement. Il se sert de cette proposition pour prouver qu'un Être absolument infini a en soi la Raison suffisante de l'existence nécessaire exclusivement à toutes les autres; car quelque parfait que nous imaginions un être fini, nous pouvons cependant en concevoir beaucoup d'autres qui ont plus de réalité & de perfection (ce sont les termes de notre Auteur) & par conséquent plus de Raison d'exister nécessairement

Ici la progression est infinie, l'existence nécessaire ne peut donc être attribuée à aucun être fini: il n'y en a point au dessus du quel nous n'en puissions concevoir d'autres qui auront plus de réalité jusques à ce que nous parvenions à l'Être souverainement Infini en qui seul nous trouverons la Raison suffisante de l'existence nécessaire: à moins qu'on ne veuille follement l'attribuer à tous les

les êtres finis, & en confondre ainsi l'idée avec celle de la simple existence. Quelque spécieux cependant que ce raisonnement puisse paroître, la proposition, sur laquelle il est fondé, me semble très peu Philosophique; car quoiqu'il soit vrai, que l'être existant par lui-même est absolument infini, il est néanmoins absurde de dire, que plus un être a de *Réalité*, & plus il approche de l'existence nécessaire. Il n'y a point de milieu entre la dépendance & l'indépendance, & par conséquent la *Raison* de l'existence nécessaire ne peut se trouver dans aucun être, en quelque proportion que ce soit, si non dans celui qui la possède dans cette plénitude immense, *cui nihil viget simile aut secundum* (*). Le plus parfait des êtres créés n'est pas moins éloigné, que l'insect le plus vil, de l'existence
né-

(*) Horat. Ode 12. Lib. I.

Mois de Décembre 1751. 469
nécessaire : quoiqu'il brille d'un éclat bien supérieur par la dignité des perfections, qui lui ont été communiquées. Une ligne de mille pieds n'approche pas plus de l'infini qu'une ligne d'un pouce : il n'y a point de proportion entre *le fini & l'infini*, on ne peut donc pas les comparer ensemble. Cela suffit, si je ne me trompe, pour éclaircir & décider ce point.

CEPENDANT l'Auteur fait voir beaucoup de jugement, en ce qu'il commence ses preuves de l'existence & des perfections de Dieu par établir la nécessité d'un Etre existant par lui-même & *infini* dans un sens absolu : convaincu, que des argumens *a posteriori*, comme ils sont tous tirés d'effets bornés, ne peuvent seuls démontrer cette importante vérité, il n'a pas voulu l'appuyer sur d'aussi foibles fondemens. Mais il seroit à souhaiter que Mr. Ramsay eût traité cette matière avec plus de clarté & que, pour éviter les raisonnemens *a posteriori*, il n'eût

Tome VI. X pas

pas donné contre l'écueil opposé, en disant. que toute la connoissance que nous avons du *fini* est dérivée de celle que nous avons de l'*infini* & que c'est uniquement par l'existence & les attributs du Créateur que nous pouvons connoître l'existence & les attributs des Créatures. Il est au contraire évident que les premières idées que nous avons des perfections divines, nous devons les avoir formées sur les foibles traces de qualités semblables que nous trouvons en nous ; & ensuite raisonnant *à priori* nous pouvons mieux remonter à l'Être suprême chez qui ces perfections se trouvent dans leur source & dans toute leur plénitude. C'est là donner à chaque Méthode ou façon de raisonner le rang & le poids qui lui conviennent : & par ce moyen , nous pouvons espérer de nos recherches autant de succès que les bornes de notre entendement peuvent le permettre.

Nou-

ARTICLE V.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

DE LONDRES.

ON avoit cru que le nouvel Ecrit d'un Evêque d'Irlande sur la Trinité (a) ne seroit point publié dans cette ville. Le Prélat n'en avoit d'abord distribué des exemplaires qu'à ses confrères ; & l'on assure que ceux-ci auroient fort souhaité que le Livre n'eût point passé en d'autres mains. L'Auteur a été d'un différent avis, & son singulier & très hérétique Essai vient d'être réimprimé ici sous le titre suivant *An essay on Spirit, wherein the Doctrine of the Trinity is considered in the light of Nature and Reason ; as well as in the light in which it was held by the ancient Hebrews : compared also with the Doctrine of the old and new Testament ; with an Enquiry into the sentiments of the Primitive Fathers of the Church, and the Doctrine of the Trinity as maintained by the Egyptians, Pythagoreans, and Platonists ; together with some Remarks on the Athanasian and Nicene Creeds. From the Dublin copy, with additions and corrections by the Author.* London, printed, and sold by J. Noon, G. Woodfall, and M. Cooper 1751. In 8. pr. 2. sh. 6. d. C'est-à-dire *Essai sur l'Esprit où l'on examine le dogme de la Trinité suivant les lumières de la Nature & de la Raison, & l'on compare cette doctrine avec*
ce

(a) Voy. ce Journal Tom. IV, Mars p. 341.

472 JOURNAL BRITANNIQUE.

ce que croyoient sur ce sujet les anciens Juifs, ce que les livres du Vieux & du Nouveau Testament nous en apprenent, ce que les Pères de la primitive Eglise en ont pensé, & ce que les Egyptiens, les Pythagoriciens & les Platoniciens en ont dit; avec quelques remarques sur les Symboles d'Athanasie & de Nicée. Comme notre Evêque se déclare plus ouvertement en faveur de l'Arianisme que jamais le Dr. Clarke ne le fit, on s'attend à voir une foule de champions Orthodoxes descendre dans l'arène, & combattre vaillamment pour la cause commune. Le Prélat ne demande pas mieux, & en finissant son livre il promet à ceux qui voudront lui répondre, de ne leur point faire attendre à son tour ou sa retractation ou sa réplique.

LA Société des Presbytériens vient de faire une perte très considérable, par la mort de Mr. Doddridge Dr. en Théologie. Il avoit formé à Northampton une espèce d'Académie, ou de Séminaire pour les jeunes Eudians de sa Communion. Une maladie de poitrine, pour laquelle on lui avoit conseillé de changer d'air, l'a enlevé à Lisbonne le 26. Octobre dernier. On a de lui divers Ecrits très estimés, & l'on en attend divers autres, dont les Manuscrits sont, dit-on, prêts pour la presse.

UNE autre perte non moins sensible à ceux qui s'intéressent aux progrès des Arts, c'est celle de Mr. George Graham. Cet excellent horloger étoit né dans un petit village de la Province de Cumberland en 1675, & il est mort à Londres le 16. de Novembre, 1751. Ses connoissances dans les diverses parties de la Physique, & son extrême habileté dans la construction des Instrumens Astronomiques ont rendu son nom célèbre dans toute l'Europe. On trouve dans les
Trans-

Transactions Philosophiques plusieurs de ses Mémoires sur les sujets les plus curieux, & en particulier sur les irrégularités journalières de l'aiguille aimantée, sur les pendules, & sur les mesures communes. Le grand Arc de cercle mural, qui est à l'Observatoire de Greenwich, a été construit sous ses yeux, & divisé par ses mains. C'est enfin par le moyen de son admirable Secteur, que la vitesse de la lumière, la mutation de la Lune, la véritable figure de la Terre ont été déterminées. Des mœurs douces & intègres affortissoient ses rares talens, & il n'étoit pas moins chéri qu'estimé de ses confrères de la Société Royale. Son corps a été inhumé dans cette célèbre Abbaïe, où les cendres des Héros & des Rois sont confondues avec celles des beaux Esprits, des Savans & des Sages.

GRACE à Mr. Canton, l'on fait enfin tous les détails de l'art de transformer des barres d'acier en aimans artificiels, qui à tous égards l'emportent sur ceux que prépare la Nature. Son ingénieuse Pièce lue à la Société Royale, & traduite en François dans la *Bibliothèque Raisonnée* (b) vient de lui meriter le 30. de Novembre, la Médaille d'or, qu'on donne tous les ans à celui, qui dans le cours d'année a fait la plus belle découverte, ou inventé le secret le plus curieux. Les éloges de Mrs. Knigt & Mitchel, qui se sont exercés dans la même carrière, ont précédé celui qu'a fait de Mr. Canton Mylord Charles Cavendish Vice-Président de la Société Royale, en lui remettant un prix moins glorieux encore qu'un pareil éloge.

Lx

(b) *Tom. XLVII. 1 Part. Art. 213.*

474 JOURNAL BRITANNIQUE.

LE Discours couronné de Mr. Rousseau, sur le tort que les Sciences ont fait aux mœurs, a été traduit en Anglois. Mais comme les pièces écrites avec un certain goût perdent d'ordinaire, en passant d'une langue à l'autre, beaucoup de leur délicatesse & de leur feu, la victoire eût peut-être été plus difficile à obtenir ici qu'à Dijon. Malgré la majesté du stile, les traits étincelans du génie, le zèle & la belle érudition, qui caractérisent cet ouvrage, on se seroit senti la force de peser les raisons & d'apprécier la thèse de l'Auteur. Ce País est un de ceux, où le paradoxe en question peut le plus facilement être réfuté, pour peu qu'on compare l'état de l'Angleterre du tems de l'ignorance & des Moines, & ce qu'elle est devenue depuis l'arrivée des Sciences & de la clarté.

TANT s'en faut, qu'en adoptant les sévères conseils de ce Républicain, sur lequel Athènes & Sparte semblent avoir des droits égaux, *on chasse, comme il le voudroit, de nos murs, les arts & les artistes, les sciences & les Savans*, qu'au contraire on s'empresse à faire revivre, à immortaliser, s'il se peut, les grands Génies, dont les talens servirent la Patrie & excitèrent l'émulation. Le burin de Houbraken, la plume de Mr. Birch les sauvera de l'oubli. C'est de ces deux mains qu'est sorti le second volume d'un Recueil de têtes des hommes illustres, illustrées par de courts Mémoires sur leur vie. Ce dernier volume contient 28. têtes, & se vend pour 36. shelings en feuilles chez les Knaptons. Ce livre est imprimé *in folio* & sur du papier Impérial. Les deux volumes se vendent pour sept guinées dans ce format, & pour la moitié de ce prix en petit papier. Ils contiennent alors 108 portraits différens.

L'ON

Mois de Décembre 1751. 475

L'ON a traduit, & l'on débite toutes les semaines chez les mêmes Libraires, en cahiers de trois feuilles, le *Dictionnaire de Commerce de Mr. Savary*. Le traducteur Mr. Postlethwayt a ajouté à l'Original divers morceaux, qui rendent ce livre encore plus utile, surtout aux négocians Anglois. Les Cartes & les Planches, dont il doit être enrichi, se distribueront *gratis* aux souscripteurs. Cet Ouvrage, qui remplira deux volumes *in folio*, reviendra à 4 L. St.

UN autre Auteur publie aussi par souscription un Ouvrage moins vaste & moins cher. Il est intitulé *Lex Mercatoria rediviva, or the Merchant's Directory, by Mr. Wyndham Beawes of London Merchant*. Ce *Directoire des Négocians* est rédigé méthodiquement, & renferme dans des chapitres distincts, ce qui se trouve dispersé dans l'ordre alphabétique. Le volume sera d'environ 200. feuilles, & coûtera 30. Shillings aux souscripteurs.



T A B L E

D E S

M A T I E R E S

*Contenues dans les Journaux de
Septembre, Octobre, Novem-
bre & Decembre, 1751.*

A.

- A**BSTRACTIONS. Elles sont des Etres;
qui ont une existence réelle, Pag. 49.
- ACTIONS** *morales*. Leur beauté & leur
turpitude, 333 *suiv.* Elles sont distin-
guées en bien-séances, & devoirs ou
obligations, 334 *suiv.*
- ADDISON** (Mr.) est jaloux de Mr. Po-
pe, 379 *sq.*
- AIMANS** *artificiels*. 473.
- AME** (*Lettres sur l'*). Voyez PETVIN.
Notice d'un nouveau livret contre son
immortalité, 365.
- ANATOMIE**. Un nouvel ouvrage anato-
mique extrêmement étendu va être
publié par souscription, 250.
- ANNALES** (*les grandes*). Leur origine
chez les anciens Romains, 279 *suiv.*
- ANNÉE Sabbatique**. Le fondement de
son institution, 425 *suiv.*
- ANTIDOTES**. D'où est venu leur mul-
ti-

TABLE DES MATIERES.

titude qu'on rencontre dans les Ecrits des anciens Médecins ,	Pag. 297.
ANTIQUAIRES. Parmi leurs recherches il y en a d'assez vaines ,	228 <i>suiv.</i>
ANTIQUITÉ. Une nouvelle société est formée à Londres , qui l'a pour ob- jet ,	367.
ARABES. Cette nation n'a jamais été sub- jugée par ses ennemis ,	161 <i>suiv.</i>
ARISTOTE étoit du même avis que Pla- ton touchant la définition de l'Esprit humain ,	48. Il croyoit le monde éternel , 59.
ARITHMETIQUE <i>Universelle</i> (<i>Essai d'</i>). Voy. PETVIN.	
ARTICULATIONS roides dans un homme dès sa jeunesse ,	242.
AURORE <i>boreale</i> observée à Huntington en Angleterre ,	38.
AUTEURS <i>anciens</i> . Leur avantage sur les Modernes ,	390. Tout Auteur risque d'être insulté , 391.
B.	
BAINS <i>chauds</i> . Sur leur usage & les abus dans les cas de goutte , & de Paralyfie ,	248 <i>suiv.</i>
BARFORD (Mr.) a écrit sur la 1. Ode Pythique de Pindare ,	126.
BARRY (Mr.) travaille à une Osteolo- gie nouvelle ,	243.
BARTON (Mr.) Ses Leçons de Philoso- phie naturelle &c. <i>Extrait</i> ,	69. Il vient de donner des Observations tou- chant

T A B L E

- chant les deux Lacs Lene; & un dialogue sur plusieurs choses qui regardent l'Irlande &c. Pag. 240.
- BATH.** Sur l'usage des bains chauds de cette Ville dans les cas de goutte, & de Paralyfie, 248 *suiv.*
- BEAWES** (Mr.) Son *directoire des Negocians* annoncé. 475
- BIBLE** (*Extrait de la*) en demandes & en reponses par Mr. Brown se publie par cayers, 250. Elle enseigne la plus parfaite Morale, 330.
- BIRCH** (Mr.) a bien merité du Poëme de Spenser, 346 *suiv.* 350. 364.
- BLAIR** (Mr.) a publié un projet de sou-
scription pour des Tables Chronologi-
ques, 368.
- BLONDEL.** Jugement de son livre sur
les eaux d'Aix, 434.
- BOIS.** Les uns se pétrifient plus vîte que
les autres, & d'où cela vient, 86 *suiv.*
- BOYLE** (Mr.) Jugement de ses Mémoi-
res sur les eaux Minérales, 435.
- BROWN** (Mr.) publie par cayers son Iti-
neraire de toute l'Ecriture, 250.
- BRESMAL.** Jugement de son Ecrit sur les
eaux d'Aix, 434.

C.

CALCUL (le) les *différences finies* de
Mr. Petvin, 64 *suiv.* Celui des
Fluxions ou des *infiniment petits* de
Newton a été attaqué par un mal-
entendu, 67.

CAM-

DES MATIERES.

- CAMBRIDGE** (Mr.) Son Poëme Heroïque
appellé *Scribleriade*. Extrait. 210.
- CANTON** (Mr.) a donné la description de
l'art de transformer des barres d'acier
en aimans artificiels. 473
- CHALEUR**. D'où elle peut naitre dans le
sein de la terre, . . . 439 *suiv.*
- CHRONOLOGIE**. Mr. Blair en va donner
de nouvelles Tables, . . . 368.
- CHROUET** (Mr.). Jugement de son trai-
té sur les eaux d'Aix & de Spa, 435.
- CITATIONS** des Auteurs. Leur abus est
tourné en ridicule par Mr. Cambrid-
ge, . . . 216.
- CLASSIQUES**. Leurs nouvelles editions,
qui se font à Glasgow, manquent d'u-
niformité, . . . 246.
- CLEGHORN** (Mr.) Ses Observations sur les
Maladies épidémiques qui ont regné
dans l'Isle de Minorque, &c. *Extrait*.
135.
- CLOU sacré** chez les anciens Romains.
L'ancienneté de sa cérémonie est exa-
minée, . . . 263 *suiv.*
- COCHLEÆ cavatica**, une espèce d'escar-
gots, servent de nourriture aux Mi-
norcains. . . 148.
- COCKBURN** (Mlle.) Ses Oeuvres. *Extrait*,
187. Sa vie, . . . 189.
- COINTE** (Mr. le) Jugement de sa Lettre
sur le prix de la vie, . . . 90 *suiv.*
- COMPASSION**. Quelle forte de sentiment
que c'est, . . . 325.

T A B L E

CONTRE-POISON.	Voyez ANTI-DOTES.
COUTUMES.	Leur force en fait de Morale , 328 <i>suiv.</i>
CREATION.	Sa définition examinée, 59 <i>suiv.</i>
CRITIQUE (l'art de la)	est né des fautes, 275.
CROMWEL.	Sa Conférence avec le visionnaire Evans , 101. Son caractère, & ce qui fit réussir son entreprise contre le Roi, 116 <i>suiv.</i>
CROUSAZ (Mr. de)	a accusé Mr. Pope d'adopter le Systême de la fatalité, 400.

D.

D ACIER (Me.)	épouse les intérêts d'Homère, 383. Jugement de sa traduction d'Homère, 385.
DEMOSTHENE.	Soupçon sur sa mort, 298.
DÉNIS d'Halycarnasse.	En quoi il s'est rendu suspect, 275.
DEVOIRS de l'homme.	En quoi ils consistent, 334 <i>suiv.</i> Comment ils se découvrent, 338 <i>suiv.</i> Leur étendue, 340.
DIEU.	Son existence nécessaire, 464 <i>suiv.</i>
DIODORE de Sicile.	Contradiction de cet Auteur touchant les Arabes, 167 <i>suiv.</i>
DODDRIDGE (Mr.).	Sa mort annoncée 472
DRYDEN (Mr.)	Sa pièce pour le jour de Ste. Cécile a été traduite en Latin, 123.
Du Clos (Mr.).	Jugement de son livre sur

DES MATIERES.

sur les eaux minerales de France, 434.

E.

E Aux *chalybées*. Moyen de les comparer entr'elles, 440 *suiv.*

EAU *minérale* merveilleuse en Angleterre découverte en songe, 131

Eaux *minerales* de Dunst examinées par Mr. Home, 431.

ECRITURE *Sainte*. Preuve en faveur de sa divinité, tirée de la prédiction qui regarde Ismaël, 160 *suiv.*

EGLISE *Romaine*. Elle ne peut pas prouver son infailibilité, 193.

ENTELECHIE. Ce que signifie ce mot, 57.

ENTENDEMENT *humain*. Il est égal à celui de Dieu, 50. Cette opinion réfutée, 51 *suiv.*

ESPAGNE. Le déclin de ses affaires est mis dans son jour par Mr. Uztaritz, 234.

ESPRIT *humain*. Pour le connoître il faut être un bon Arithmétique, 43 *suiv.* Il n'est qu'un Nombre Harmonique, 47.

ESSÈRES des Arabes. Description de cette maladie, 157

ETAT. Moyens pour faire fleurir un Etat, 235.

EVANS (Rice) Son Echo du livre intitulé la Voix du Ciel. *Extrait*, 92.

Remarques sur ses visions, 98 *suiv.*

Sa Conférence avec Cromwel le caractérise, 101. Ses révélations favorisoient Cromwel, 104 *suiv.*

T A B L E

EVANS (Rice) Sa Prophétie qui regarde les Roi d'Angleterre après Cromwel ; avec l'explication de Mr. Warburton , les remarques de Mr. Jortin , & les observations de l'Auteur du Journal , 109 <i>suiv.</i> Il étoit fourbe , un des émissaires de Cromwel , 117. <i>suiv.</i> qui l'abandonna dès qu'il cessa d'être utile ,	120.
EVIDENCE. Sa nature ,	463.
EUTROPE. Sa contradiction touchant la réduction de l'Arabie en Province Romaine ,	179.

G.

GALLES (Prince de) Sur sa mort on a imprimé un Recueil de Poësies Latines ,	125
GOITRE. Si cette maladie est produite par la boisson de l'eau de neige ,	438.
GOUTTE. Sur l'usage des Bains chauds dans cette maladie ,	248.
GRAHAM (Mr.). La mort & les mérites de ce célèbre horloger.	472.
GUIDOT (Mr.). Jugement de son traité sur les eaux minerales ,	435.

H.

HARTLEY (Mr.) a donné un Ecrit sur les manières de varier le remède spécifique contre les pierres de Mlle Stephens ,	249 <i>suiv.</i>
HAYWOOD (Me.) Notice de son Roman <i>The Adventures of Betsy Thoughtless</i> ,	372.
HEBERDEN (Mr.). Son <i>Essay sur le Mi-</i>	thri-

DES MATIERES.

- thridat & sur la Theriaque, 291. suiv.*
HERODOTE. Son hilloire, qu'il nous
 donne des Arabes, passe pour un Ro-
 man, . . . 170.
HISTOIRE Romaine écrite par Mr. Hoo-
 ke. *Extrait* de ce livre, 255. Dis-
 cussions touchant l'incertitude des
 cinq premiers Siècles de cette Histo-
 ire, . . . 259 *suiv.*
HISTOIRE UNIVERSELLE (*Additions à l'*).
 Troisième Extrait, . . . 160.
HISTORIENS anciens ont moins réussi que
 leurs succeffeurs à débrouiller les An-
 nales de leur patrie; & pourquoi,
 275. Les derniers ne sont pas tou-
 jours croyables dans ce qu'ils disent
 de leurs prédeceffeurs, *ibid.*
HOFFMANN (Mr.). Ses merites touchant
 les eaux minerales de l'Allemagne, 435.
HOLLOWAY (Mr.) a écrit contre Mr.
 Sharp au sujet des mots d'Elohim &
 de Berith, . . . 121 *suiv.*
HOMÉ (Mr). *Exrrait* de son Ecrit sur-
 les Eaux de Dunse en Ecoffe, 431.
 Il a le premier fait des expériences
 avec les eaux minerales corrompues,
 432.
HOMÈRE. Son Iliade traduite en Anglois
 par Mr. Pope, 378 *suiv.* par Mr. Ad-
 dison, 380. & par d'autres, 382. Dis-
 putes littéraires sur le mérite de cet
 ancien Auteur, 383. Jugement de ce
 différend, porté par Mr. Pope, 386.
 Hom.

T A B L E

HOMME singulier , qui pouvoit passer pour
une statue vivante , . . . 242.

HOOKE (Mr.) De son Histoire Romai-
ne *Extrait*. 255.

HOUX. C'est le bois qui se pétrifie peut-
être le plus vîte , . . . 87.

HUGHES (Mr.) a donné en Latin la pié-
ce de Mr. Dryden pour le jour de
S^ce. Cécile , 123.

I.

IDÉES. Sont logées dans l'entendement
divin , & de-là communiquées à l'en-
tendement humain , 50. Si elles sont
des Etres réels , 54.

IDÉE *generale*. Ce qu'elle denote , 56.

INSTINCT. Qu'est ce qu'il signifie , 337.

JORTIN (Mr.) Ses remarques sur la pro-
phétie de Rice Evans qui regarde les
Rois d'Angleterre après Cromwel ,

114 *suiv.*

IRLANDE. Plusieurs choses remarquables
de ce pays décrites par Mr. Barton ,
70 , 240. & par Mr. Smith , 241.

K.

KIPPAX (Mr.) a traduit le livre de
Mr. Uztaritz sur le Commerce , 230.

L.

LAC, *Neagh* en Irlande. Ses pétrifica-
tions , 70. La description des deux
Lacs Lene , 240.

LISTER (Mr.). Jugement de son livre
sur les eaux minerales , . . . 435

LOCKE (Mr.) est maltraité par un. Ano-
nyme ,

DES MATIERES.

nyme, 130. Il a été défendu par
Mlle Cockburn, 194 *suiv.* Ses doutes
sur la substance de l'ame ont été
confondus par ses prétendus disciples
avec leurs décisions, . . . 198.
Loix naturelles. Sur quoi elles sont appuyées, . . . 329. 332.
M.

MARNES. Différentes espèces de ces
terres & leur usage, 447 *suiv.*

MAUPERUIS (Mr. de). Jugement
sur son Essai de Philosophie morale,
. . . 90 *suiv.*

MEDAILLES. Elles ne sont pas toujours
des monumens incontestables, 180.

METAPHYSIQUE (la vraie). En quoi elle
consiste, . . . 462.

MIDDLETON (Mr.). Un recueil de toutes
ses œuvres annoncé, 131. Ses
reflexions sur le Système de Mr. Warburton &c.
. . . 425.

MILTON (Mr.) Nouvelle édition du
premier livre de son Paradis perdu, 244.

MINORQUE. Une espèce d'Histoire naturelle
de cette Isle, & une description
des maladies qui y sont le plus communes,
ont été données par Ge. Cleghorn,
. . . 136.

MITHRIDAT. Ce remède doit son origine
à l'imposture, 293. Ses vertus
& son usage, 294 *suiv.* Il a été préparé
par quelques Empereurs, 295.
Sa composition fut reformée par Andro.

T A B L E

dromaque, *ibid.* & par-là il a aussi changé de nom, 296. Sa composition est censurée, 304. Il est déchu de ses vertus tant célébrées, 305. Son usage fréquent fait du mal, 306. *Voyez aussi* le mot THERIAQUE.

MITHRIDATE Roi du Pont, a été représenté comme un second Salomon; & pourquoi, 292. Sa recette contre les poisons, 294.

MOÏSE. Sa Mission Divine examinée, 411 *suiv.* D'où vient qu'il n'a pas fait mention, dans son institution, du dogme d'une vie à venir, 415 *suiv.*

MONADES. Voyez IDÉES.

MORALE. Les différens Systèmes de la Morale sont examinés par Mlle Cockburn, 201 *suiv.* Essais sur les Principes de la Morale &c. livre d'un Anonyme. Son *Extrait*, 320. La plus parfaite est enseignée dans la Bible, 330.

MORTE (Mr. de la) se fait un mérite de multiplier les défauts d'Homère, 383.

MUSIQUE. Ses principes & ceux de la Science sont les mêmes, 47.

N.

NATURE, considérée comme *passive*, comme *active*, & comme un Être *Speculatif*, 61 *suiv.* Celle de l'homme, en fait de Morale, est changée du tout en tout, & comment, 331 *suiv.*

NEI.

DES MATIERES.

NEIGE. Si l'eau de neige est mal-saine, 437 *suiv.*

NEWTON (Mr.) maltraité par un Anonyme, 129 *suiv.*

O.

OLIVER (Mr.) vient de donner un livre sur l'usage & les abus des Bains chauds dans les cas de goutte, 248.

ORAISONS funèbres. Elles font quelquefois du tort à l'Histoire, 273.

P.

PAPE. Il refuse de decider une question de Médecine, 310.

PAROLE (la plus sûre) de Prophètes d'un passage de la seconde Epître de S. Pierre, a été expliquée par un anonyme, 251.

PENSER. Pour apprendre à penser & à communiquer ses pensées aux autres, qu'est ce qu'il faut faire, 40.

PETRIFICATIONS du Lac Neagh en Irlande, 70 *suiv.*

PETVIN (Mr.). Ses Lettres sur l'Ame. *Extrait.* 39. Son portrait, 43.

PHILIPPE V. Roi d'Espagne avoit en vûe de rendre ses sujets opulens & fortunés, 233.

PHILIPS (Mr.) Notice de son Commentaire sur la première Epître aux Thessaloniens, 370.

PHILOSOPHES (les Anciens) n'avoient aucune idée de la Nature de Dieu, & de celle de notre ame, 58.

PIN-

T A B L E

- PINDARE.** Mr. Barford a donné une dissertation sur sa 1. Ode Pythique, 126.
- PLATON.** Projet d'une nouvelle édition de ses œuvres, . . . 127.
- PLEURESIE.** Qu'est ce qu'on trouve dans les poudrons de ceux qui sont morts de cette maladie, . . . 158 *suiv.*
- PLUTARQUE.** Il est douteux, qu'il soit Auteur du livre de la Fortune Romaine, 271
- POISONS.** Les Anciens ont eu de fausses notions sur leur force & leur nombre, lesquelles furent autorisées par les Poètes, par les Ecrivains d'histoires secrètes, & par les Politiques, 297 *et suiv.* On n'en connoissoit de réels que fort peu, 299 *suiv.* Fable des poisons subtils, . . . 301.
- POLYBE.** L'autorité de cet Auteur ne doit pas toujours l'emporter sur celle des autres Historiens, . . . 288.
- POPE (Mr.)** Ses œuvres en neuf volumes, par Warburton. *Extrait*, 5. *Second Extrait*, 375. Particularités de son pere, 9. Son éloge, 11 *suiv.* Histoire de sa traduction d'Homère, 378 - 387. Sa Religion, 388. Il a été déchiré par de mauvais Auteurs, 391. Comment il s'est fait justice, 393 *suiv.* Son but dans l'*Essai sur l'homme*, 399 *suiv.* On lui a reproché d'avoir soutenu des principes non-soutenables 400. 401. Il est défendu
par

DES MATIERES.

- par Mr. Warburton, 405. Son caractère, 406 *suiv.* Sa retraite & sa mort, . . . 408.
PREUVE, espèce d'Evidence, . . . 463.
PRIDEAUX. Cet Auteur est tombé dans une erreur, touchant les Arabes vaincus. . . 169 *suiv.* 173.
PROBABILITÉ. Sa nature, 463. Son usage, . . . 464.

R.

- R**AMSAY (Mr.). *Ses Principes Philosophiques sur la Religion &c.* Extrait de cet ouvrage, . . . 449.
RELIGION Naturelle. Essais sur ses Principes &c. livre d'un Anonyme. Son *Extrait*, . . . 320.
REMORDS. Leur nature, 336. Ils ne peuvent pas être envisagés comme une punition suffisante & proportionnée au crime, . . . 341 *suiv.*
ROMAN. Notice d'un qui s'appelle *The Memoirs of a Coxcomb*, 371. d'un autre intitulé *The adventures of Betsy Thoughtless*, . . . 372.
ROUSSEAU (Mr.), Jugement de son discours sur le tort que les Sciences ont fait aux mœurs . . . 474

S.

- S**AVARY (Mr.) Son dictionnaire de Commerce en anglois, se publie par cayers. . . 475
SCIENCE. Ses principes & ceux de la Musique sont les mêmes, . . . 47.

SCRI-

T A B L E

SCRIBLERIADE (la) de Mr. Cambridge.	
Extrait de ce Poëme,	210.
SENSATION. Voyez INSTINCT.	
SENTIMENT <i>moral</i> . Qu'est ce que c'est,	
332 <i>suiv.</i> 334. S'il est un principe qui	
nous porte à agir,	343 <i>suiv.</i>
SHAFTSBURY (Mylord) est animé par l'es-	
prit de Pythagore, 43. Est défendu par	
un Anonyme sur le sujet de la raille-	
rie,	130 <i>suiv.</i>
SHARP (Mr.). Ses dissertations au sujet	
des mots d' <i>Elohim</i> & de <i>Berith</i> atta-	
quées par Mr. Holloway,	121.
SHAW (Thomas). Sa mort annoncée,	122.
SHAW (Pierre). Ses merites touchant	
les eaux minerales,	435 <i>suiv.</i>
SMITH (Mr.) a donné deux ouvrages con-	
tenant la description des choses impor-	
tautes de deux Provinces d'Irlande,	241.
SOCIÉTÉ <i>Physico Historique</i> formée à Du-	
blin. Ses desseins,	241.
Une autre nou-	
velle à Londres, pour les études de	
l'Antiquité,	367.
SPENSER (Edm.) Nouvelle Edition de	
son Poëme <i>la Reine des Fées</i> . Ex-	
trait. 345. Sa vie,	347.
STEPHENS (Mlle.) En faveur de son re-	
mède contre les pierres a été publiée	
une Lettre de Mr. Hartley,	249 <i>suiv.</i>
SUMMERS (Mr.) a publié une Relation	
des succès des bains chauds dans les	
maladies paralytiques,	249.
SYSTÈME, ce que c'est,	462.
TE-	

DES MATIERES.

- T**ETRACTIE. Ce que c'est, . 47.
- THERIAQUE.** Origine de la composition de ce remède, & d'où il a son nom, 296. Elle a souffert plusieurs changemens, 308 *suiv.* Elle a donné lieu aux plus vives disputes touchant le choix de ses ingrediens, 309 *suiv.* Son usage est accompagné de danger, 312 *suiv.* Sa composition est censurée, . 316 *suiv.*
- TRITE-LIVE.** Un passage de cet Auteur, qui regarde la cérémonie du clou sacré, est examiné, 263 *suiv.* C'est un Historien très sincère, . 276.
- TRANSACTIONS Philosophiques** seront désormais publiées à mesure que la lecture en sera faite, . 250.
- TRINITÉ.** Le dogme de la Trinité examiné par un Evêque d'Irlande, 471.

V.

- V**ÉRITÉS (les) ont une existence fixe & durable en elles mêmes, 53. Notice d'un Ecrit sur la Vérité & sur la force de ce mot, . 370 *suiv.*
- VERTUS.** Leurs semences que l'homme a reçu sont étouffées par des coutumes vicieuses, . 328.
- VIE** (sur le prix de la) 90 *suiv.* Le dogme d'une vie à venir est omis dans l'institution de Moïse, & pourquoi. 413 *suiv.*

VIL-

TABLE DES MATIERES.

VILLE tout d'un coup changée en pierre, est un conte, . . .	213
UNITÉS. Voyez IDÉES.	
VOLATILITÉ. D'où elle vient au corps, . . .	445
VOLTAIRE (Mr. de). Son jugement sur les pièces de Mr. Pope, . . .	36.
UZTARITZ (Mr.) Son traité sur le Commerce. <i>Extrait</i> , . . .	230.

W.

WARBURTON (Mr.) Jugement de son édition des œuvres de Mr. Pope, 8. Quelques-unes de ses réflexions sur les visions de Rice Evans, 96 <i>suiv.</i> Son explication de la Prophétie du même touchant les Rois d'Angleterre après Cromwel, 111 <i>suiv.</i> Il défend la mémoire de Mr. Pope de traits de l'envie & de la malignité, 405. Son livre <i>la Mission Divine</i> examiné, 411. Sa réponse à une objection de Mr. Middleton contre son Système, . . .	427.
WICHERLEY (Mr.) Caractère de ce Poëte, . . .	16 <i>suiv.</i>

F I N I S.



